This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2151
M45
1906

HD

LA VIEILLE ROCHE

Le Mari imprévu

PAR

EDMOND ABOUT

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LA VIEILLE ROCHE

LE MARI IMPRÉVU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16 BROCHÉ

PREMIÈRE SÉRIE A 3 FR. 50 LE VOLUME

MADELON; 11e édition. Un vol.
LE ROMAN D'UN BRAVE HOMME; 60e mille. Un vol.

TROISIÈME SÉRIE A 2 FR. LE VOLUME

LES MARIAGES DE PARIS; 87e mille. Un vol.
GERMAINE; 65e mille. Un vol.
LE ROI DES MONTAGNES; 84e mille. Un vol.
L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE; 58e mille. Un vol.
MAITRE PIERRE; 13e édition. Un vol.

QUATRIÈME SÉRIE A 1 FR. LE VOLUME

ALSACE (1871-1872); 11e édition. Un vol.
LES MARIAGES DE PROVINCE; 10e édition. Un vol.
LA VIEILLE ROCHE. Trois parties qui se vendent séparément :
1re partie : *Le Mari imprévu;* 9e édition. Un vol.
2e partie : *Les Vacances de la Comtesse;* 7e édit. Un vol.
3e partie : *Le marquis de Lanrose;* 6e édition. Un vol.
LE FELLAH; 9e édition. Un vol.
L'INFAME; 5e édition. Un vol.
TOLLA; 18e édition. Un vol.
LE TURCO. — LE BAL DES ARTISTES. — LE POIVRE. — L'OUVERTURE AU CHATEAU. — TOUT PARIS. — LA CHAMBRE D'AMI. — CHASSE ALLEMANDE. — L'INSPECTION GÉNÉRALE. — LES CINQ PERLES; 9e édition. Un vol.
TRENTE ET QUARANTE. — SANS DOT. — LES PARENTS DE BERNARD; 53e mille. Un vol.

FORMAT IN-8

LE ROMAN D'UN BRAVE HOMME. Un vol. illustré de 52 compositions par *Adrien Marie*; broché, 3 fr.; — relié, 5 fr.

L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE. Un vol. illustré de 61 compositions par *Eugène Courboin*; broché, 7 fr.; — relié, 10 fr.

TOLLA. Un volume petit in-4°, illustré de 10 planches hors texte, gravées sur bois d'après F. DE MYRBACH, d'un portrait de l'auteur d'après P. BAUDRY et de 35 ornements par A. GIRALDON, gravés sur bois et tirés en trois tons. Il a été tiré 900 exemplaires numérotés, dont 600 exemplaires sur papier vélin du Marais (301 à 900) avec deux planches hors texte. Prix, broché..... 80 fr.

TRENTE ET QUARANTE. Un vol. in-8 jésus, contenant des dessins de *H. Vogel* et des ornements de *A. Giraldon*, gravés à l'eau-forte typographique. Broché, 40 fr. — Relié..... 50 fr.

786-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P6-06.

LA VIEILLE ROCHE

LE MARI IMPRÉVU

PAR

EDMOND ABOUT

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LA VIEILLE ROCHE

LE
MARI IMPRÉVU

LE

MARI IMPRÉVU

I

UN BARON A LA MER

Lambert-Jean-Stanislas, baron de Saint-Génin, seigneur de la Grande-Balme, propriétaire de l'hôtel Saint-Génin, place Bellecour, à Lyon, était, à l'âge de trente ans, le plus parfait chasseur, le buveur le plus intrépide, le plus gai compagnon, le meilleur vivant, en un mot le gentilhomme le plus accompli de sa province.

Il ne lisait jamais et ne pensait pas tous les jours, mais il pensait le plus correctement du monde sur les choses de politique et de foi. Son précepteur, l'abbé Grimblot, ne lui avait guère enseigné que l'histoire de France au point de vue des Bourbons et des Saint-Génin. L'une et l'autre dynastie remontaient en lignes parallèles au temps de saint Louis;

mais, je dois l'avouer, si la baronnie de Saint-Génin s'était conservée jusqu'en 1854, c'était par la toute bonté de nos rois qui transférèrent le titre et le nom à cinq ou six maisons différentes. Cependant, comme il existe peu de familles nobles qui ne se soient perpétuées par le même moyen, le jeune et brave Lambert était bien convaincu qu'il avait arrosé de son sang la terre de Palestine.

On n'avait pourtant pas oublié de lui dire que son bisaïeul, M. Patureau, fermier général sous Louis XV, avait donné cent mille écus comptants pour s'introduire, par une sorte d'*avatar*, dans la peau d'un Saint-Génin trépassé. Mais comme 93 avait passé sur cette incarnation à la mode indienne, comme un Patureau s'était laissé couper la tête avec la bravoure héréditaire des Saint-Génin, comme un autre avait vaillamment servi contre la patrie dans l'armée de l'émigration, Lambert croyait à sa noblesse comme à son existence. Il se sentait supérieur en quelque chose aux neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de ses concitoyens. Au demeurant, le plus modeste des hommes : toujours prêt à rendre justice au talent des écrivains, des généraux, des artistes, de quiconque se signalait par une supériorité personnelle, il s'inclinait franchement devant eux et ne leur marchandait pas l'hommage que vous ou moi, lecteur, nous accordons à l'Hercule de la foire, lorsqu'il porte cent kilogrammes à bras tendu.

Le nom de fainéant, lancé par un charretier à un autre, est une injure grave ; l'épithète d'ignorant

ferait bondir un homme qui a pour profession de savoir quelque chose. Lambert de Saint-Génin se rangeait de bonne grâce parmi les plus ignorants et les plus inutiles de la société. Il disait même, avec un orgueil assez mal contenu, que depuis le treizième siècle les Saint-Génin s'étaient montrés ignorants et inutiles de père en fils.

Tout homme est gouverné par l'opinion qu'il se fait de lui-même. Le dernier des Saint-Génin était donc aussi noble de cœur que de nom, plein d'honneur, de désintéressement et de courage, capable de tenir tête à une armée (quoique sa mère, en bonne royaliste, lui eût acheté un remplaçant), incapable de frapper un faible, d'accuser un absent, de parler sans respect à la plus laide et la plus misérable des femmes. La haute idée qu'il avait de sa valeur intrinsèque le rendait doux, commode et même familier avec ses inférieurs. Il buvait avec son garde ou son fermier, comme Louis XIV soupa jadis en compagnie de Molière, bien convaincu que l'abîme était trop large entre ces gens et lui pour que toutes les vendanges de la Bourgogne et du Bordelais pussent jamais le combler. Notre vieille noblesse agissait ainsi ; c'est la Révolution qui a enseigné la morgue aux gentilshommes en leur imposant la nécessité de garder les distances et de marquer leur rang. Par sa naïveté, son bon cœur, sa paresse, sa légèreté, son imprévoyance, son mépris des richesses, Lambert de Saint-Génin datait encore du bon temps.

La douairière, née Canigot, était fille d'un entrepreneur de la Croix-Rousse. En cette qualité, elle blâmait sévèrement la bonhomie et la grosse familiarité de son fils. C'était une très-grande, très-sotte, très-ignorante et très-sérieuse parvenue, beaucoup trop fière de son château, de son hôtel, de sa calèche, de sa livrée, de son argenterie, de son linge, de son trousseau de clefs et de ses cheveux blancs qu'elle roulait en tuyaux d'orgue. Elle avait la voix haute et le commandement sec; les gens de sa maison tremblaient devant elle. Rien qu'à la voir passer, vous auriez deviné que cette illustre dame affichait les trois merlettes des Saint-Génin jusque sur le couvre-pied de son lit. Lambert ne les portait pas même au petit doigt, sur le chaton d'une bague. Le bon gros joyeux garçon dédaignait franchement toutes les vanités du monde, chaussait des souliers de paysan, se coiffait du premier chapeau qui lui tombait sous la main, et s'habillait toute l'année en homme qui va partir pour la chasse. Les chevaux, les chiens, la table, et (puisqu'il faut tout dire) certaines habitudes de café représentaient toute sa dépense. La reine mère, qui blâmait tout cela et accusait son fils de courir à la ruine, se ruinait plus activement que lui par le jeu, la toilette, la représentation et surtout la mauvaise administration. Elle était de ces femmes qui ont le secret de surveiller tout sans rien voir, de toucher à tout sans rien mettre à sa place, de malmener leurs gens sans se faire obéir, d'accaparer toutes les clefs sans fermer aucune porte, de

retrancher sur le nécessaire en lâchant la bride au superflu, de se donner en exemple au voisinage par mille économies plus coûteuses que la dépense, et de conduire triomphalement une maison à sa perte. La chère dame avait beau trouver mille combinaisons par an pour décupler le revenu de la Grande-Balme sans augmenter d'un sou les frais d'exploitation ; comme elle avait toujours besoin de dix mille francs, elle renouvelait les baux de ses fermiers à tort et à travers, prenant argent d'avance, engageant l'avenir au profit du présent, et mangeant son blé en herbe ; aussi folle que le bon Panurge, avec infiniment moins de gaieté. L'hôtel de Bellecour était grevé d'énormes hypothèques ; la terre de la Grande-Balme, une des plus belles du pays, ne rapportait plus guère que vingt-cinq ou trente mille francs mangés d'avance. Les bois, coupés à outrance, ne pouvaient rien donner avant huit ou dix ans.

Lambert avait assez de bon sens pour deviner que ses affaires allaient mal; mais il aimait sa mère, qu'il appelait encore maman; il comptait, pour tout réparer, sur deux héritages presque mûrs : la tante Saint-Génin, de Narbonne, avait bientôt quatre-vingts ans ; l'oncle Canigot, qu'on allait voir parfois à la Croix-Rousse, était déjà paralysé. Enfin Lambert croyait de bonne foi, comme tant d'autres bourreaux d'argent, qu'un revenu de douze cents francs lui suffisait pour vivre à l'aise. Ce préjugé, joint à son dégoût naturel pour les chiffres, l'aidait à vivre

en joie au milieu des embarras les plus graves. Il nageait comme un poisson rouge dans un océan de papier timbré.

Heureusement, quelques autres personnes de la famille travaillaient à le repêcher et opéraient, presque malgré lui, le sauvetage de sa fortune. Outre les vieux parents qui s'apprêtaient sans doute à décéder en sa faveur, il était allié par son père à trois grandes maisons du faubourg Saint-Germain, les Lanrose, les Haut-Mont et les Mably. A Lyon même, grâce à la haute franc-maçonnerie qui unit les personnes d'un certain monde, tout Bellecour s'intéressait à lui. Son aïeul paternel avait servi la bonne cause; son père, sans avoir jamais rien fait, s'était signalé toute sa vie par la fermeté de ses convictions et le *loyalisme* de son langage; lui-même était connu pour un bon enfant sans malice, étranger à toutes les scélératesses de Voltaire et de Rousseau. Je ne suis pas certain que les grandes dames du cru l'auraient recherché en mariage pour leurs filles, mais il y avait bien peu de mères dans ce petit monde qui n'eussent peu ou prou cherché des héritières à son intention.

Tandis que l'innocent battait la plaine avec Mirza, sa chienne favorite, vingt personnes de condition battaient la ville et les couvents pour trouver la future baronne de Saint-Génin. Il eût été vraiment trop déplorable qu'un nom comme celui-là s'éteignît après six cents ans de durée, qu'un château restauré pour la dernière fois sous Charles IX de-

vînt la proie d'un fabricant enrichi, et qu'une terre de 2500 hectares fût morcelée par les paysans du voisinage, faute d'une petite pensionnaire de bonne volonté !

Après deux ou trois ans de recherches inutiles, on mit la main sur une héritière grandelette, gentillette et riche à souhait. La jeune Valentine avait vingt-deux ans, une éducation exemplaire, des principes à revendre, tous les talents, depuis l'aquarelle et le contre-point jusqu'au raccommodage des dentelles et la broderie au plumetis ; un capital de plusieurs millions, et l'avantage précieux en pareil cas d'être orpheline de père et de mère ; un seul défaut, qui grâce à Dieu n'était point incurable : elle s'appelait Valentine Barbot.

Le père avait passé toute sa vie à teindre la soie, d'abord comme ouvrier, ensuite comme patron d'une importante usine. Ceux qui l'avaient connu parlaient de lui avec estime ; on disait le *père* Barbot. Un peu brutal, un peu grossier dans son langage, un peu trop prompt à lever sa grosse main jaune ou bleue, mais incapable de *piquer l'once* ou de tromper le fabricant sur la qualité des couleurs. On vantait la charité, la douceur et l'humilité de la mère, une créature angélique et illettrée, qui était morte en Dieu sans avoir de sa vie voulu mettre un chapeau. Ce couple très-vulgaire et absolument dénué de mérite personnel ne pouvait en aucun cas faire fortune par lui-même : pour gagner des millions, il ne suffit pas d'arriver en sabots aux portes d'une

six départements. Il va de pair avec les hommes les plus considérables par leur naissance, leur fortune ou leur emploi ; les plus riches communautés de Fourvières lui confient le maniement de leurs capitaux ; les associations les plus vastes viennent prendre chez lui le mot d'ordre de la bienfaisance ; les consciences les plus ombrageuses ont en lui une sorte de directeur laïque, et vous rencontreriez les dames du plus haut rang et de la vertu la plus épurée dans l'escalier en casse-cou qui mène à sa *suspente*.

Le vénérable curé d'Ars, qui mourut en odeur de sainteté il y a quelques années, ne passait pas un mois sans recourir aux lumières de M. Fafiaux ; ce bon pasteur, qui était le but vivant d'un immense pèlerinage, venait lui-même incliner sa sagesse devant un commis d'aspect vulgaire, d'esprit plat, et parlant mal.

Il faut dire que M. Fafiaux, qui est le moins brillant de tous les hommes, a fait et fait encore une incroyable somme de bien. Toutes ses idées ne sont pas justes, il a l'esprit étroit et la charité partiale ; la tolérance n'est pas son fort ; il suit et conduit même à l'occasion des croisades demi-politiques dont le mot d'ordre n'est pas précisément tombé du ciel. Mais ses adversaires eux-mêmes, et les plus impatients de son pouvoir occulte, sont forcés de rendre hommage aux vertus de l'homme privé. Il est sincère, honnête et bon, fidèle à ses amis, dévoué à ses idées, courageux lorsqu'il le faut. N'est-ce pas lui

qui, seul et sans armes, a protégé les Carmélites de Saint-Étienne au mois de mars 1848?

Son unique faiblesse (car il n'y a pas d'homme complet) est un dévouement peut-être excessif aux intérêts de sa famille. Tout en fondant une vingtaine d'écoles, en prélevant sur le revenu des riches la subsistance de cent mille indigents, en doublant le capital de certaines communautés plus ou moins utiles, M. Fafiaux ne négligea pas un instant la fortune de sa sœur Dorothée, puis de la jolie Valentine. Ce petit pontife laïque a été pour les Barbot ce que Paul V avait été pour Borghèse. Lorsqu'il eut fait de sa nièce la plus riche héritière de Lyon, il songea sérieusement à en faire la plus grande dame de Bellecour et la châtelaine du plus noble donjon de la province. L'ambition ne perd jamais ses droits sur notre cœur, et l'homme qui a le plus sincèrement renoncé à tout pour lui-même est souvent le plus insatiable pour les siens. On n'a vu qu'une fois M. Fafiaux en colère : c'est un jour que Valentine, électrisée par l'exemple de son oncle, voulait prendre le voile et donner ses biens au Sacré-Cœur.

Les pères et les oncles qui ont reporté sur la deuxième génération tous leurs rêves ambitieux n'ont jamais si beau jeu avec les garçons qu'avec les filles. Le plus qu'on puisse faire en faveur d'un garçon, c'est de lui mettre en main cent mille francs de rente. Impossible d'en faire un grand homme s'il est nul ou simplement médiocre ; impossible de l'appeler Dunois ou Xaintrailles, s'il est inscrit à l'état

civil sous le nom de Barbot. Mais que l'enfant gâté soit par bonheur une fille ! on lui peut acheter vingt-cinq générations d'ancêtres ; on échange son nom, si modeste qu'il soit, contre un nom à choisir entre les plus illustres ; on la fait grande dame en moins de quinze jours : le tout est d'y mettre le prix. Le cœur de M. Fafiaux, qui n'avait jamais battu que pour cinq ou six bonnes œuvres, se gonfla d'une joie mondaine, mais enivrante, à l'idée que Valentine Barbot, fille d'un teinturier, nièce d'un commis en librairie, pourrait signer un jour : baronne de Saint-Génin.

Lambert était pour le moment le meilleur parti de la province, et M. Fafiaux, qui avait peut-être un peu trop attendu, ne trouvait rien de mieux sous sa main. Le contingent disponible à Lyon, en 1854, se réduisait à un vicomte de quarante-deux ans et un marquis échappé du collége : tous les autres beaux noms étaient placés. On avait plus de choix à Grenoble, à Aix, à Toulouse, et surtout à Paris, mais l'oncle ne voulait pas se priver de sa nièce. Et puis, faut-il le dire? il tenait à la voir promenée en triomphe dans les mêmes chemins où il traînait depuis tant d'années sa volontaire et puissante humilité. Il aurait préféré sans doute un neveu moins endetté, plus rangé, plus instruit, plus brillant par son mérite personnel ; mais Valentine était assez riche pour payer beaucoup de dettes, assez jolie pour ranger un mari, assez intelligente et assez bien élevée pour refaire à ses moments perdus l'éduca-

tion de Lambert. Le nom, le titre, l'hôtel et le château répondaient à l'idéal que le bonhomme avait rêvé pour sa nièce ; le mari seul laissait quelque chose à redire. Mais y a-t-il un mari qui plaise absolument aux parents de sa future ? Le meilleur n'en vaut rien ; c'est toujours à regret qu'on livre une innocente adorée (et sa dot) à quelqu'un de ces monstres-là.

M. Fafiaux, après avoir pesé l'actif et le passif des Saint-Génin, dit à la douairière :

« Nous serons flattés, bien flattés, chère dame, si Dieu permet que cette union s'accomplisse. Les mariages sont écrits dans le ciel. Mais il faudrait savoir si les jeunes gens se.... comment dit-on ? se plaisent personnellement. Je crois que c'est l'expression usitée dans le monde.

— Je réponds de mon fils ; il adore déjà votre jolie Valentine. En la voyant passer derrière sa bannière, à la procession de la Fête-Dieu, il m'a serré le bras à me faire mal : « Mais, maman, s'est-il écrié, « c'est un ange ! »

— Oui, chère dame, un petit ange un peu malin. N'importe ; la gravité lui viendra avec le sentiment de ses nouveaux devoirs. Mais si notre excellent jeune baron l'a vue, elle ne l'a pas encore vu. J'ose même certifier qu'après son confesseur et moi, elle n'a jamais regardé un homme en face.

— Et la photographie de Lambert ?

— Quant au portrait que vous m'avez fait l'honneur de me confier, je l'ai caché ostensiblement au

milieu de mes hardes. La petite espiègle a mis la main dessus, à son premier jour de sortie, et elle me l'a apporté en riant... C'était le trouble. Pensez donc! un jeune homme!

— Vous ne lui avez pas demandé comment elle le trouvait?

— Oh! que si fait, chère dame.

— Et alors?

— Elle s'est mise à rougir et m'a dit d'un air embarrassé : « Mon oncle, si ce monsieur est tout simplement un de vos amis, je trouve qu'il a une bonne figure. Mais si par hasard vous aviez d'autres idées sur lui, je demanderais à revoir. »

— Adorable! Mais c'est très-joli, mon cher monsieur, ce qu'elle vous a répondu là. Tant de finesse et d'à-propos chez une pensionnaire! Monsieur Fafiaux, vous avez fait des folies. Non content d'amasser des millions pour cette chère petite, vous lui avez cédé la moitié de votre esprit!

— Oh! quant à moi, chère dame, le bon Dieu ne m'a donné d'autre esprit que l'esprit de charité. Mais Valentine est douée d'une compréhension très-vive, comme il appert des témoignages qu'on a pu recueillir au couvent. Toutes les notes des bonnes sœurs, que je tiens à votre disposition depuis la Toussaint de 1844, lui accordent une intelligence éveillée, une mémoire excellente, un cœur droit, un style distingué, une...

— C'est trop, monsieur Fafiaux, mille fois trop pour nous. Vous voulez donc nous faire mourir de

honte? Nous sommes de pauvres gentilshommes du temps des Turcs et des Romains. Savez-vous que pendant des siècles de siècles les Saint-Génin ont signé leurs décrets en y apposant le pommeau de leur épée? Il est vrai que l'écriture était à peine inventée en ces temps-là.

— Ou du moins, chère dame, on en faisait moins d'usage et d'abus qu'aujourd'hui. Mais comment pourrait-on mettre nos jeunes gens en présence sans les trop engager ni l'un ni l'autre? Nous préserve le ciel du scandale qui suit toujours un mariage manqué!

— Ceci, mon cher monsieur, est l'*a b c* des familles..... On se trouve ensemble au théâtre, au. .

— Au théâtre? ma nièce!

— Ah! pardon. Je voulais dire, un jour qu'on donnerait une pièce tout à fait morale, presque édifiante, comme on en fait trop peu, malheureusement. J'y renonce; d'autant plus volontiers que Lambert a la comédie en horreur. Mais un gentil petit bal de famille, chez des amis communs, une maison tranquille et discrète, chez Mme de Rosemitte! Quelques petits quadrilles innocents, pas de ces danses tournantes où les messieurs empoignent leur danseuse à bras le corps, comme s'ils voulaient l'emporter chez eux!

— J'entends bien, chère dame, et je crois que la danse, entourée des précautions les plus sévères, peut devenir, en certains cas, un exercice presque

innocent. Mais Valentine ne l'a jamais apprise et alors...

— Elle ne danse pas ? Tant mieux ! Lambert en sera charmé. Et pourquoi ne se rencontrerait-on pas dimanche prochain à la grand'messe ?

— Les églises, chère dame, ne sont pas un lieu de rendez-vous.

— C'est ma foi vrai, et je ne sais pas où j'ai la tête. Lambert n'aurait jamais lâché une bourde comme celle-là. D'autant plus qu'à l'église, c'est comme à la promenade : on se voit, on se salue et la connaissance ne va pas plus loin. Savez-vous ce qu'il faudrait pour bien faire ? Quand les enfants se seront aperçus deux ou trois fois dans la rue, si Lambert ne déplaît pas à Mlle Valentine, venez me voir à la Grande-Balme et amenez la jeune personne avec vous.

— Ce serait beaucoup d'honneur, madame la baronne, mais une telle démarche...

— Ne prouve rien, ne vous engage à rien, ne compromet ni vous ni Mlle Barbot. N'êtes-vous pas un peu de nos amis ? Vous pouvez donc venir chez moi à la campagne. Que faire de la jeune personne pendant ce temps-là ? Vous ne pouvez pas la laisser seule à Lyon dans votre cellule ; vous n'allez pas la remettre en pension, à l'âge de vingt-deux ans sonnés. Elle suit donc son cher oncle, et personne n'a rien à dire. Comment lui trouverez-vous un mari, si vous ne la promenez pas un peu ? Les épouseurs n'iront pas la chercher au couvent, ni chez vous, je présume.

— Oui, chère dame, et même sur plus d'un point vous avez pleinement raison. Mais il faut avant tout...

— Il faut que vous veniez, mon cher monsieur Fafiaux. A la Balme, vous aurez tout le temps d'étudier mon fils et de rendre justice à ses qualités excellentes. Du même coup, vous faites connaissance avec la terre et le château ; vous nous donnez de bons conseils, vous installez la vie de votre chère enfant, nous faisons à nous deux le nid de ces tourtereaux.... Pardon ! Cette larme... c'est de joie. Nous serons tout à fait entre nous : vous et moi les enfants, le curé des Bréaux, si vous le permettez; personne autre !

— Si j'étais sûr !... Mais la Grande-Balme est, dit-on, le temple de l'hospitalité. On assure que tous les ans, dans la saison des chasses...

— Foi de mère, monsieur Fafiaux, nous serons seuls.

— J'en prends note, et confiant dans votre bonne promesse, je ne crains plus de vous dire : Chère madame, nous verrons ! »

Ce *nous verrons*, dans la bouche d'un homme aussi prudent que M. Fafiaux, valait un oui. Les jeunes gens se rencontrèrent plusieurs fois par la ville. Valentine ne savait rien, mais à la toilette qu'on lui faisait, à l'air effaré de son oncle, à la solennité de Mme de Saint-Génin, à l'embarras de Lambert qu'elle avait reconnu d'une lieue, elle devinait tout. La dernière de ces entrevues eut lieu dans le mois d'août, la veille de la distribution des prix. La jeune

fille dit au vieillard, après avoir répondu modestement au salut des Saint-Génin :

« Vous ne me demandez plus ce que je pense de la photographie ?

— Et si je te le demandais sérieusement cette fois ?

— Je vous répondrais, mon cher oncle, que si son ramage ressemble à son plumage, il y aura peut-être une place pour elle dans mon album et dans mon cœur. »

Le bonhomme ne répliqua rien à cette parole un peu mondaine, mais huit jours après il vint au couvent, où sa nièce commençait tristement les vacances, prit Valentine à part et lui dit :

« Si j'étais bien certain que tu ne sacrifieras jamais le ciel à la terre, le Créateur à la créature, je pourrais... mais ce n'est pas tout. S'il m'était positivement démontré que jamais l'éclat des grandeurs n'éblouira ton âme, et que tu resteras humble et modeste comme il convient dans une situation vertigineuse, tu pourrais être, dans quelques mois, baronne ! »

Valentine lui sauta au cou, et balbutia, sans y songer, toutes les banalités d'usage.

« Elle était si heureuse au couvent ! Son état lui plaisait ; elle avait peur de l'inconnu. Quitter ses bons parents ! » (C'est-à-dire un vieil oncle qu'elle voyait une heure par quinzaine.) L'oncle, qui n'avait pas étudié le cœur des femmes, lui donna quinze jours de réflexion, lorsqu'une demi-minute aurait largement suffi.

Au bout de quinze jours, il la trouva si décidée et si joyeuse, qu'il crut devoir lui conseiller une petite retraite. Puis il eut des affaires urgentes qui l'appelaient au nord et au midi; puis enfin il se décida et fit savoir à Mme de Saint-Génin qu'il arriverait le 15 octobre avec sa nièce.

La baronne accourut à Lyon pour mille et une emplettes, tandis qu'elle livrait la Grande-Balme à une véritable invasion d'ouvriers.

Il y eut plusieurs entrevues entre les deux puissances contractantes. Mme de Saint-Génin fut consultée sur les toilettes de Valentine, car le pauvre oncle n'y entendait rien, et la supérieure du couvent peu de chose.

Au milieu de je ne sais quelle confidence, la baronne dit au vieux commis :

« J'ai un scrupule. Il est bien convenu que nous serons entre nous à la Grande-Balme, et je tiens autant que vous à cette condition. Mais si quelque parent de mon défunt mari, par exemple le marquis de Lanrose, tombait chez nous par accident, il serait bien malaisé de le jeter à la porte. »

M. Fafiaux se récria. Le marquis de Lanrose avait servi la cause avec un immense éclat sous le règne de Louis-Philippe. Tout homme bien pensant tenait à grand honneur de le rencontrer sur sa route.

« Rien ne prouve qu'il viendra, reprit la baronne, et je m'alarme peut-être à tort. Mais nous avons son fils, le comte de Lanrose, qui pourrait bien nous surprendre un beau matin; ou notre cher cousin le

comte de Mably ; ou Mlle de Saint-Génin, la propre tante de Lambert ; ou le chevalier de Grissac ; ou peut-être, qui sait ? la duchesse de Haut-Mont.

— Mme la duchesse de Haut-Mont ! Sa présence au château serait un grand honneur pour nous, chère dame : non que je désire modifier en rien notre petit programme, mais je ne suis pas assez sauvage pour redouter la rencontre d'une ou deux personnes de distinction. A la grâce de Dieu ! nous ferons bon visage aux hôtes qu'il enverra chez vous. »

Après cet entretien, la baronne écrivit une circulaire à tous les membres de la famille. Elle somma le ban et l'arrière-ban des Lanrose, des Mably, des Grissac et toute la parenté de se rendre à la Grande-Balme, toute affaire cessante, pour éblouir M. Fafiaux, conquérir Valentine, les compromettre tous les deux, leur couper la retraite, et relever par ce moyen la fortune des Saint-Génin.

Le 15 octobre au soir, M. Fafiaux débarquait avec sa nièce au milieu du plus aimable désert. Le 16 au matin, on vit paraître à l'improviste la bonne tante Saint-Génin de Narbonne. Trois parents du voisinage arrivèrent sans façon pour l'heure du dîner. Avant la fin de la semaine, le hasard avait si bien travaillé que les hôtes du château, tous gens de condition, étaient au nombre de trente. Il n'en manquait pas un ; je me trompe : le beau Gontran de Mably, célèbre par tant de folies, était resté en gage aux mains de ses créanciers.

II

OU LE LECTEUR FERA DE BELLES CONNAISSANCES

M. Fafiaux sentit bientôt qu'il avait donné dans un piége ; mais comment en sortir ? Pouvait-il fausser compagnie à tant d'illustres personnes qui le comblaient d'honnêtetés ? Tous les timides vous diront qu'entrer est difficile, mais que sortir l'est cent fois plus : il demeura, d'abord à son corps défendant, puis avec une certaine satisfaction. Le château, les hôtes, la conversation, les plaisirs même avaient cette physionomie digne qui fait bâiller les étourdis de vingt ans, mais enfle d'une joie solennelle les vieillards qui pensent bien.

La Grande-Balme n'était point installée comme le château de Compiégne, mais ce n'était pas non plus la maison de Pénarvan. Trente invités s'y logeaient fort à l'aise ; il y avait de bons lits, une cave somptueuse et une table majestueuse. Le papier des chambres semblait encore humide et les boiseries sentaient un peu l'essence de térébenthine : sans ce léger dé-

faut, nul n'aurait deviné que la baronne avait replâtré son logis pour la circonstance.

Les trois salons en enfilade avaient réellement grand air ; l'un tendu de vieux brocart et les deux autres de tapisseries antiques. J'avoue que les meubles un peu clair-semés semblaient pris au hasard et de toutes paroisses, mais on en remarquait de fort jolis dans le nombre, et l'on aurait pu en trouver de plus beaux encore au grenier. Quarante portraits de famille, assez mal peints, mais d'une authenticité parfaite, racontaient l'histoire de France comme on l'avait apprise à Lambert. Le jeune homme avait séparé ses aïeux par des gravures de chasse et des portraits de chevaux célèbres : *Éclipse* figurait dans cette galerie entre la chanoinesse Ildefonse et Raoul de Saint-Génin, maréchal de camp sous Henri III. Le domestique était nombreux, empressé, et harnaché le plus proprement du monde, s'il n'était pas encore parfaitement dressé. Je ne veux citer ici que deux grooms, jolis comme des pages, lavés et cravatés chaque matin par la baronne elle-même, et un maître d'hôtel à moustaches, qui avait servi dans la cavalerie. Il portait des pantalons à larges plis, en souvenir de son ancien métier, et il ne donnait pas une assiette sans faire une sorte de moulinet empreint d'une élégance tout à fait militaire. De temps à autre un jeune domestique laissait tomber une fourchette et s'arrachait les cheveux pour se punir de sa maladresse ; quelquefois un vieux serviteur s'introduisait dans la conversation

par une remarque pleine d'à-propos. Mais la baronne réprimait ou réparait tout avec une admirable activité de regard et d'esprit. Ses yeux tournaient sans cesse autour de la table et frappaient les maladroits d'un éclair si terrible qu'ils tombaient comme foudroyés, avec un plat dans les mains.

Les plaisirs que Mme de Saint-Génin offrait à ses hôtes ne manquaient ni de variété, ni d'élégance ; ils ne manquaient que de gaieté. On avait renforcé l'écurie de quatre chevaux de poste, pour les longues promenades en break ; le gibier abondait dans la plaine ; on s'apprêtait à ouvrir la chasse au bois, quand les derniers bouleaux auraient perdu leurs feuilles. Le piano à queue, loué chez un marchand de musique de Lyon, ne demandait qu'à faire danser la jeunesse. Les deux nacelles de l'étang avaient été repeintes et calfatées à neuf ; la baronne avait fait une provision de cartes à défrayer tout un an le plus grand cercle de Paris. Les curieux pouvaient s'ébattre longtemps dans une vaste bibliothèque assez mal rangée, j'en conviens, et composée sur un plan très-capricieux par les divers héritiers de la Balme : tous les livres acquis avant 89 reflétaient l'esprit vif et les mœurs légères de la noblesse heureuse ; toutes les emplettes postérieures, sauf quelques ouvrages de chasse, appartenaient au genre solennel. Je crois qu'on pourrait faire la même observation dans la plupart des châteaux de France. Après avoir applaudi les railleurs immortels qui poussaient la vieille société vers l'abîme, la noblesse a découvert

un peu tard qu'elle s'était suicidée en riant. Il n'est pas surprenant que presque tous les échappés de ce naufrage aient vu dans le rire un danger et proscrit la gaieté comme une arme de guerre. Entre les écrivains qui charmèrent la Restauration, un seul fut amusant, le vicomte d'Arlincourt, et il le fut malgré lui.

S'il y avait quelques hôtes amusants au château de la Grande-Balme, ils l'étaient malgré eux, comme les livres du vicomte d'Arlincourt. Un sourire uniforme et froid régnait sur tous les visages ; le ton général de la conversation était doux, honnête et gris. La bonne grosse figure réjouie de notre ami Lambert, son costume débraillé, sa chienne Mirza, sa voix pleine et son rire sonore détonnaient sur l'ensemble. Hommes et femmes allaient, venaient, causaient autour du bonhomme Fafiaux, comme dans la chambre d'un malade. Tous les gestes étaient mesurés et bienveillants autour de Valentine ; vous auriez dit une fauvette qu'on veut prendre et que l'on craint d'effaroucher.

J'estime que cinq ou six invités sur trente n'étaient pas naturellement ainsi, et qu'ils se déguisaient un peu pour le besoin de la cause. On voulait démontrer à la jeune héritière et à son oncle que le soleil n'éclairait rien de plus haut, de plus fier, de plus digne, de plus absolument noble que la maison de Saint-Génin. Il importait de racheter par l'aspect imposant de l'ensemble les imperfections trop visibles de Lambert ; de noyer ses défauts dans la sa-

gesse et les vertus de la famille. Mais la plupart des personnes présentes n'avaient qu'à se montrer telles que la nature et l'éducation les avaient faites, pour exciter, sans comédie, l'admiration de M. Fafiaux.

Sur dix ou douze gentilshommes du Midi qui se trouvaient assemblés à la Balme, nul n'avait exercé le commerce, ni l'industrie, ni aucune autre profession servile; nul ne se souvenait d'avoir gagné de l'argent; presque tous en avaient perdu, soit par bonté soit par dédain, et s'acheminaient avec orgueil vers une misère inévitable. Tous rapportaient la décadence de leurs maisons à l'abolition du droit d'aînesse et à ce maudit code révolutionnaire qui n'en a plus pour longtemps, s'il plaît à Dieu. Tous se sentaient capables de servir glorieusement le pays, soit dans les plus hautes fonctions de la paix, soit dans les plus beaux emplois de la guerre; mais tous étaient en délicatesse avec la masse de leurs concitoyens. Ils regardaient la France comme une nation égarée, et attendaient patiemment, pour se mettre à sa tête, qu'elle fît des excuses et reprît le bon chemin. Ils élevaient leurs enfants dans les principes où leurs pères les avaient élevés eux-mêmes; chacun pouvait jurer sa foi de gentilhomme que pas un de ses fils ne manquerait au devoir d'une loyale et courageuse oisiveté. Trop prudents ou trop endormis pour lever le drapeau contre les institutions du jour, ils se consolaient par en médire et prononçaient entre eux de petites catilinaires à huis

clos. Quelques-uns s'étaient signalés par des actions ou des omissions hardies, mais sans danger; celui-ci évitant la rencontre d'un sous-préfet dans la rue, celui-là demandant un passe-port en été pour je ne sais quelle résidence en Allemagne ; cet autre fermant ses volets un soir d'illumination publique, cet autre prenant le deuil, cet autre piquant à sa cravate un emblème qui voulait être séditieux. Le général de ces Vendéens sans armes était le petit chevalier de Grissac, ancien garde du corps, bien connu par les estafilades qu'il avait reçues et données entre 1816 et 1818, au temps où le café de Valois avait la guerre avec le café Lemblin. Trois grands garçons de seize à dix-huit ans, très-minces, très-mous, très-polis et quelque peu semblables à des pastels effacés, composaient la réserve de la petite armée. Ils étaient fort gentils, ces fils de bonnes mères, avec leurs cheveux longs et leurs cols rabattus, ne tutoyant ni leurs parents ni leurs camarades, discutant sans aigreur les problèmes de généalogie et les questions de préséance, exempts de la gaieté gamine et de la grossière cordialité que les enfants du peuple contractent par une sorte de contagion dans les écoles nationales. Ajoutez que, jeunes ou vieux, tous ces hommes se croyaient supérieurs au commun et méditaient cinq ou six fois par jour le célèbre dicton : noblesse oblige. Il résultait de là que le plus ignorant, le plus vain et le plus inutile d'entre eux était foncièrement honnête et délicat, esclave de ses devoirs vrais ou faux, incapa-

ble d'une action mauvaise ou simplement douteuse. Le juge d'instruction le plus méticuleux aurait pu compulser le journal de leur vie sans y trouver la trace d'un égarement véniel. Ces consciences pures, amollies et comme mitonnées dans le lait tiède de la province, exhalaient le parfum de la bouillie qu'on sert aux enfants. M. Fafiaux avait l'âme réjouie et rendait grâce à Dieu de l'avoir introduit, quoique indigne, dans ce paradis des cœurs distingués.

J'ai réservé un petit coin pour deux seigneurs plus actifs et moins arriérés que les autres provinciaux de la famille ; ils cultivaient leurs terres eux-mêmes depuis 1830. Mais l'un, M. de Sombrevaux, ancien colonel de cavalerie, gaspillait la moitié de son bien en expériences et laissait perdre le reste par une vanité mal placée. Il entassait ses récoltes l'une sur l'autre et refusait de vendre au voisin ce qu'il n'avait pu consommer lui-même. Ce respectable original eût craint de déroger deux fois, comme gentilhomme et comme soldat, s'il avait fait argent de son blé. L'autre cultivateur, M. Ségart de Girenseigne, était beaucoup moins fier ; il vendait sans vergogne tous les produits de sa terre, pourvu qu'il en trouvât un bon prix. Mais le désir de battre monnaie l'entraînait jusqu'à cette limite où le gentilhomme finit et le paysan commence. Sans doute il est fort bien de mettre la main à la pâte, mais il faut éviter de s'y plonger jusqu'aux oreilles. Or, le vicomte de Girenseigne soumissionnant le monopole

des boues et autres déjections de Lizieux, présidant en personne au départ des tombereaux et manipulant lui-même ses composts suivant la formule, risquait d'éclabousser légèrement son nom. L'arrière-petit-fils du charmant cavalier qui emprunta, dit-on, Mme de Pompadour au roi de France, aurait dû courir les foires et maquignonner lui-même à Guibray. Qu'il vendît ses chevaux aussi cher que possible, la gloire de ses aïeux n'en souffrait nullement; mais lorsqu'il usait de fraude pour déguiser un poulain de trois ans en cheval fait, ne dérogeait-il pas un peu? Et les petites supercheries, que la morale condamne chez Jean-Pierre fils de François, ne méritent-elles pas une aggravation de blâme chez l'héritier de vingt générations sans reproche?

Les parentes de Lyon, de Grenoble, d'Aix et de Narbonne offraient une assez grande diversité d'aspect; il y en avait de jeunes et de vieilles, quelques-unes tout en long, quelques autres tout en large, de laides à faire peur, de passables, de médiocres, et une assez gentille. Mais si la nature les avait jetées dans des moules divers, elle avait tout pétri d'une seule farine.

Sans aucune exception, ces personnes étaient honnêtes, pieuses, bienfaisantes, économes, esclaves de leur devoir, fidèles au mari présent, passé ou futur, capables des plus belles actions et des sacrifices les plus méritoires; mais ignorantes, superstitieuses, creuses et par-dessus tout vaniteuses. Leur modestie, apprise dans les couvents aristocratiques, con-

sistait à se croire inférieures au dernier des saints et supérieures au premier des hommes. Leur charité était toujours prête à secourir avec éclat les pauvres qui pensaient bien ; mais elle divisait le prochain en plusieurs catégories, dont quelques-unes étaient mises hors la loi. Parmi ces femmes bien élevées, faites au monde, capables de tenir un bout de rôle dans la conversation et accoutumées à dîner en robe décolletée, on remarquait à peine deux ou trois types distincts : Mlle de Saint-Génin, la tante de Narbonne, petite vieille si douce, si ronde, si moelleuse, qu'on éprouvait à son abord cette indéfinissable sensation qui vous surprend quand vous plongez, sans être averti, dans un coussin de bergère. Sa figure, son regard, son gèste, sa voix, son langage tout rembourré d'adjectifs bienveillants, exprimait la délicieuse et bientôt insupportable suavité d'une âme plus que fondante, blette. Non-seulement la douce tante était heureuse de marier son pauvre bon cher petit-neveu, mais il lui échappait quelquefois de dire aux domestiques :

« Faites-moi donc le plaisir de remonter un peu cette pauvre bonne chère petite lampe ! »

La comtesse de Champsaison, tout au contraire, était munie d'une armature osseuse qui sortait de toutes parts en angles menaçants. Grande, laide, haute en couleur, outrageusement édentée, elle joignait à ces défauts le plus insolent mépris de la toilette et de la simple propreté. Elle se négligeait au point de faire redouter son approche et d'éclaircir

les rangs autour d'elle dans les salons où le mérite de sa naissance était le mieux apprécié. On ne l'invitait plus, mais elle avait si peu de doute sur les droits de son rang, qu'elle entrait partout le front haut, en femme qui ne craint pas d'être éconduite. La chronique disait qu'un beau soir, à Lyon, elle avait envahi, de haute lutte, le bal de la duchesse de Lancastel. La maîtresse du logis, qui l'avait expressément rayée de sa liste et qui s'en vantait, apprit cette irruption par un laquais effaré. Jamais Mme de Champsaison n'avait étalé dans le monde une toilette plus grasse et plus fripée. On tint conseil, et dans le premier feu d'une colère assez légitime, la duchesse députa son fils aîné, grand dadais de vingt ans, pour la mettre poliment à la porte. Cent personnes suivaient des yeux le pauvre ambassadeur, qui fit bonne contenance et marcha droit à l'ennemi, en se grattant un peu l'oreille. Les plus proches voisins entendirent le dialogue suivant :

« Pardonnez-moi, madame, une indiscrétion qui m'est commandée; mais ma mère m'a chargé de savoir si vous aviez reçu une invitation pour son bal?

— Mon petit ami, répondez à la duchesse qu'elle ne m'a pas invitée, et qu'elle a fort bien fait d'épargner son papier. Une femme de ma sorte est invitée-née dans toutes les maisons nobles de France, et quoique vous ne datiez pas précisément des croisades, je vous trouve assez bons pour passer ma soirée chez vous.

— Pardonnez-moi, madame, mais je crains que ma mère ne l'ait pas entendu ainsi.

— Vous croyez, mon garçon? Alors, tant pis pour elle. Reportez-lui que je tiens le soufflet pour reçu et qu'elle me le payera dans ce monde ou dans l'autre ; mais que je suis ici, que j'y crois être à ma place, et que j'y reste, car tel est mon bon plaisir. Allez. »

La duchesse ne se tint pas pour battue. Cinq minutes après, un domestique vint annoncer à Mme de Champsaison que ses gens étaient là.

« Monsieur, répondit-elle, veuillez dire à mes gens que je leur donne congé jusqu'à trois heures du matin, et que je sortirai d'ici la dernière. »

Ce qu'elle fit.

Ajoutez à ces deux figures une théologienne d'Aix qui citait perpétuellement les Pères, j'entends les Pères du collége où ses fils étaient en pension ; et une précieuse de Châtellerault, qui avait toujours son salon à la bouche ; une jolie poupée de Grenoble, qui faisait trois toilettes par jour, paraissait, montrait ses dents, tournait sur elle-même, ramassait une brassée de compliments et courait vite changer de robe : voilà tout ce que les départements avaient envoyé de plus remarquable à l'exposition de la Grande-Balme.

Les Parisiens de la famille étaient sans doute du même sang et de la même condition, mais ils semblaient appartenir à un tout autre monde.

Je ne suis pas certain que l'homme en général se

perfectionne mieux à Paris que dans les départements ; je suis même assez fermement persuadé du contraire. Mais pour le gentilhomme, qui est un homme à part et comme une exception dans la société moderne, rien ne peut remplacer la grande école de Paris. Celui que la naissance isole du commun n'est déjà que trop enclin à regarder les autres de haut en bas, à placer son orgueil dans les avantages accidentels, à négliger les progrès qui font la véritable valeur de l'homme, à fermer son esprit aux idées neuves, à se cristalliser dans les préjugés héréditaires et à devenir en peu de temps l'inférieur de ceux qu'il méprise : s'il faut, en outré, que son isolement soit renforcé des murailles d'un parc et de la douve d'un château ; si chaque matin, en ouvrant les yeux, il domine les chaumières d'un village ou les masures d'un bourg ; si l'humilité volontaire de ceux qui l'environnent le confirme à chaque instant dans l'admiration qu'il a pour lui-même, il sera condamné sans remède à l'ignorance, à la sottise et à la rusticité. Arrachez-le tout jeune à cette demi-solitude et jetez-le sans crier gare au milieu de la cohue de Paris : le frottement des hommes le polit, la rivalité le stimule, l'éternelle bataille des intérêts et des passions tend les ressorts de sa volonté. Il rencontre à chaque pas, avec l'étonnement le plus candide, des individus égaux et même supérieurs à lui ; il constate, miracle nouveau ! qu'on peut, sans être né, devenir quelque chose, et que les plus grands noms ne sont pas les plus anciens.

Cette découverte le rend, je ne dirai pas plus humble, mais moins hautain. Il voit qu'un homme de qualité, s'il veut que ses aïeux le mènent à quelque chose, doit leur donner un coup de main. Alors, s'il a de la race, c'est-à-dire un lot de qualités transmises avec le sang, il le prouve par le déploiement d'une noble activité, d'un grand cœur et d'un beau caractère, au lieu de se pétrifier sottement dans la morgue provinciale. En résumé, un gentilhomme peut se forger partout, mais il ne se trempe et ne se polit que dans les capitales. Entre le vieux marquis de Lanrose, Parisien du Jockey-club, et son neveu Lambert de Saint-Génin, un connaisseur aurait noté les mêmes différences qu'entre un cheval de course, comme *Monarque* ou *Vermout*, et un limonier du roulage.

Le marquis de Lanrose est tellement connu de tout Paris, que je me contenterais de le désigner par son nom, si je n'espérais que ce livre aura des lecteurs en province. Tous les oisifs du boulevard, tous les promeneurs du bois de Boulogne, tous les abonnés de l'Opéra ont rencontré cent fois cette figure aimable, intelligente et toujours jeune. La barbe et les cheveux sont encore d'une jolie nuance châtain clair, le sourcil presque noir, les dents belles et riantes, le regard étincelant. La taille est aussi svelte qu'en 1818 ; car, hélas ! il faut bien le dire, puisque l'Almanach royal en fait foi, le marquis, alors comte de Lanrose, était premier secrétaire de notre ambassade à Berlin. Et même, si je dois tout

avouer, celui qu'on appelait en ce temps-là le beau Lanrose n'en était pas à sa première campagne. Il avait bravement servi l'*usurpateur*, gagné la croix d'honneur à Leipsick et porté, à vingt-cinq ans, les épaulettes de colonel. Cet homme propre à tout a suivi ou plutôt traversé brillamment plusieurs carrières. Charles X l'a tiré de la diplomatie pour l'attacher à sa personne, et chacun sait comment le gentilhomme de la chambre se battit au premier rang des Suisses en juillet 1830. Après avoir risqué follement une vie que des chagrins secrets lui rendaient odieuse, il suivit son roi en exil, et fit le tour du monde en 1832-33 avec l'Anglais Rowland, soit par dégoût de l'Europe, soit plutôt pour s'étourdir sur ses ennuis domestiques. Cette partie de plaisir lui fournit l'occasion de chasser le tigre et de lutter corps à corps avec les ours blancs. Au retour, il apprend la mort de sa femme, rouvre son hôtel à Paris, achète la grande écurie de lord Buck, et devient en deux ans le roi du turf et le premier éleveur de France, tout en dirigeant lui-même l'éducation de son fils. Vers 1840, un collége électoral de Normandie l'envoie spontanément à la Chambre des députés; il s'assied à l'extrême droite, aborde la tribune sans préparation, au milieu d'un débat sur la question des sucres, et fait preuve du savoir le plus étendu, de l'esprit le plus net, de l'éloquence la plus pratique, au grand ébahissement de ses collègues, de la presse, du ministère et du pays. Tandis que le château, ébloui, sinon terrifié par cette explosion

de talent, lui offrait en vain la pairie, il trouvait assez de loisir pour envoyer au salon deux tableaux de chasse ; pour chanter des romances de sa composition ; pour écrire un petit opéra, paroles et musique ; pour courir des steeple-chases, fréquenter le jeu de paume et le gymnase Amoros, enlever une femme du meilleur monde, blesser deux hommes en duel, et jouer au cercle de l'Union la célèbre partie de whist à cent louis la fiche. Les jeunes gens de trente ans étaient de vrais barbons auprès de ce prodigieux quinquagénaire : il joignait à l'incroyable variété de ses aptitudes la constitution la plus robuste, un sang-froid à l'épreuve de tous les plaisirs ; un caractère souple et ferme, élastique et tranchant comme la meilleure lame de Damas ; une politesse que M. de Coislin eût admirée.

Bon gré, mal gré, il fallait avouer que M. de Lanrose avait un double avantage sur nos contemporains les plus heureux : il était de la plus fine race française et né au bon moment. Les qualités qu'il tenait de ses pères avaient pris un développement exceptionnel sous l'action des circonstances encore mal étudiées qui ont créé chez nous, à la rencontre de deux siècles, une génération plus forte que tout ce qui a précédé ou suivi.

Pour comble de bonheur, le marquis de Lanrose avait désarmé l'envie. Chacun sait qu'à Paris, comme autrefois dans Athènes, le vulgaire est impitoyable pour ce qui sort du pair. Naissance, fortune, talent, beauté, pouvoir, tout ce qui met un personnage au-

dessus des autres, doit payer patente à la férocité publique. On se rachète de l'impôt, mais il en coûte toujours assez cher. Pour se faire excuser, un homme supérieur doit être mort, ou gravement malade, ou malheureux, ou méprisable, ou ridicule en quelque point. Il faut que le commun des hommes, dans cette pénible nécessité d'admirer quelqu'un, ait une consolation sous la main : il avouera peut-être votre supériorité dans les grandes choses s'il trouve dans les petites une raison bonne ou mauvaise de se mettre au-dessus de vous. La première femme du marquis avait été légère; elle avait même, par une dépravation rare en France, placé son cœur assez bas. Or, comme il n'y a pas un citoyen français qui soupçonne la fidélité de sa femme, chacun pouvait rendre justice aux mille qualités de M. de Lanrose, car chacun croyait avoir une raison de le plaindre et de se croire par là supérieur à lui.

Il s'était remarié en 1850, dans toute la verdeur de sa deuxième jeunesse. Sa nouvelle femme, née Eliane de Batéjins, est la huitième fille d'un pauvre gentilhomme gascon. Elle vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans sous l'aile de sa marraine, la princesse San Lugar, qui remua ciel et terre pour la produire et la placer. Il y fallut trois ans de présentations, d'exhibitions, de Théâtre-Italien, de bals, de sermons, de bains de mer, de promenades à travers les eaux françaises et étrangères. La marraine était grande d'Espagne et adonnée aux pratiques de la plus haute dévotion; elle put mettre sur pied

toute une armée de gens habiles, dévoués, discrets, écoutés, obéis, tout-puissants dans un certain monde: peine inutile! Cependant Mlle de Batéjins était jolie et naturellement élégante, brune, grande, un peu forte, telle qu'on se représente volontiers une reine de salon. Elle s'habillait bien et parait ses toilettes; son éducation ne laissait rien à redire, sa tenue sévère et ses principes hautement déclarés garantissaient l'avenir; elle avait le cœur haut, l'esprit ouvert et délié, sans petitesse ni malice; mais le monde voyait entre sa fortune et ses mérites un abîme que les plus braves hésitaient à combler. Vingt mille écus promis par sa noble marraine représentaient sa dot, ses espérances, tous ses biens réalisables dans le présent et l'avenir. Or, il suffisait d'avoir vu Mlle de Batéjins dans un salon ou dans une église pour comprendre qu'un trousseau digne de cette femme dévorerait à lui seul ces malheureux soixante mille francs. Elle avait si grand air en descendant des carrosses de Mme San Lugar qu'on aurait cru commettre un crime en l'épousant pour la mettre à pied. L'opinion des jeunes gens se résumait brutalement dans cette sentence du petit Odoacre de Bourgalys, le plus mal élevé des enfants du faubourg : « Mlle de Batéjins? c'est un cheval trop cher pour toutes les écuries de ma connaissance! » Elle jugeait fort bien sa position et sentait qu'à moins d'un miracle elle n'épouserait jamais qu'un chapitre de Munich. Quant à faire son nid au fond d'une province avec quelque gentilhomme planteur de choux,

elle avait vu Paris de trop près; les splendeurs du *high life* lui étaient devenues trop familières. Sa résolution de jouer le tout pour le tout était si bien arrêtée qu'elle refusa Gontran de Mably, un beau jeune homme et des mieux nés. Il l'aimait comme un fou; elle-même éprouvait peut-être pour lui un sentiment plus vif que l'amitié; mais Gontran avait déjà gaspillé les deux tiers d'un patrimoine énorme; elle n'était pas assez sûre de préserver le reste, qui d'ailleurs ne pouvait plus faire un grand état de maison. Sa patience, sa fermeté, ses sacrifices trouvèrent enfin leur récompense : la fille d'un hobereau nourri de châtaignes prit possession du nom et de l'hôtel du marquis de Lanrose, de son jardin suspendu sur le quai d'Orsay, de sa serre, de sa galerie, de sa salle de spectacle, de ses chevaux, de ses voitures sans égales, de son luxe artistique et intelligent, de sa personne enfin, qui n'était peut-être pas le lot le moins précieux dans cette richesse. La dot promise et donnée par Mme San Lugar n'entra pas même dans la maison du marquis : M. de Lanrose voulut que sa femme en fît présent à l'œuvre des *Petits Ménages*.

A l'époque où nous rencontrons M. de Lanrose avec sa femme chez le cousin Lambert de Saint-Génin, le monde n'était pas encore pleinement édifié sur les causes et les effets de son mariage. On savait seulement qu'il n'avait point accru sa famille, que la marquise portait des gants trop longs et des jupes plates, suivant la mode du plus austère faubourg

Saint-Germain, et qu'elle assistait plus souvent aux réunions de trois ou quatre confréries qu'aux assemblées de salon. Le marquis, après une éclipse de dix-huit mois, avait repris plaisir aux ballets de l'Opéra, sans toutefois se faire remarquer par aucune inclination particulière. Le noble et brillant couple se montrait juste assez en public pour faire acte de bonne amitié. M. de Lanrose semblait très-attentif et légèrement paternel; madame répondait aux soins de son mari par les plus gracieux sourires. Or, comme les amoureux les plus épris ne se conduisent pas autrement dans un certain monde, il était malaisé de reconnaître si ces époux de quatre ans simulaient ou dissimulaient une passion réciproque.

Je vous ai dit que le marquis avait un fils de sa première femme. Le comte Adhémar de Lanrose était un petit monsieur assez laid, chétif de corps et chafoin de visage, trop bien mis pour un homme du monde, trop beau diseur pour un homme d'esprit. Ce gentilhomme ressemblait à son père comme un caillou du Rhin ressemble au diamant. On aurait presque pu leur donner le même âge; mais le marquis était droit comme un jonc, et le comte, à trente-quatre ans, se voûtait déjà tant soit peu. Ceux qui les approchaient de longue date avait noté chez le marquis une sorte d'intermittence dans le sentiment paternel. Il avait adoré cet enfant pendant une dizaine d'années, puis il l'avait jeté au collége comme on jette à la rivière un petit chien galeux. En 1834,

après ce grand voyage, il alla voir son fils, le trouva dégourdi et bien venu, l'embrassa tendrement et l'emmena sur l'heure pour achever son éducation lui-même. Six ans d'intimité unirent étroitement le maître et l'élève, sans toutefois en faire deux camarades : le marquis conservant l'autorité d'un père, le comte maintenu dans l'attitude respectueuse qui sied à un fils. Une faute du jeune Adhémar rompit tous leurs liens vers 1840 : à la suite d'un souper au café de Paris (car on lui laissait déjà une liberté tout anglaise), il joua jusqu'au matin avec un de ses intimes et lui gagna en tête-à-tête une vingtaine de mille francs. Le marquis était grand joueur, mais il était avant tout galant homme : les circonstances de cette partie, quoique Adhémar n'eût pas joué déloyalement, le jetèrent hors des gonds.

« Monsieur, dit-il au comte, Dieu m'est témoin que je ne me suis pas épargné pour faire de vous un gentilhomme ; j'y renonce. Vous aimez trop l'argent pour être mon fils. Puisque l'amour du gain vous a conduit à chambrer un ami et à le dévaliser après boire, je ne veux pas attendre le jour de votre majorité pour vous mettre au-dessus de pareilles tentations. On va vous émanciper dans le plus bref délai et vous livrer le bien de votre mère ; vous ne vous ruinerez point, j'en suis sûr. Tâchez seulement que je n'aie point la douleur d'apprendre que vous vous êtes trop enrichi ! »

Adhémar ne chercha pas même à pénétrer le secret des fougueuses variations de son père ; il disait :

« C'est un original; on ne sait jamais sur quel pied danser avec lui. »

Il secoua ses oreilles après l'orage, et sortit tout gaillard de la maison paternelle avec sa fortune et sa liberté. La chronique prétend qu'il gouverna bien l'une et l'autre, et qu'il avait déjà, dans un âge si tendre, l'instinct des démarches utiles et le flair des placements avantageux. A vingt-deux ans, il eut une affaire d'honneur, et s'en tira le mieux du monde. Son père avait parlé magnifiquement sur la politique étrangère; il n'était bruit que de son succès dans les cercles. Un jeune député du centre, qui se taisait au palais Bourbon et se soulageait par la ville, risqua je ne sais quelle plaisanterie sur le passé conjugal du brillant orateur. Adhémar, je vous l'ai dit, avait le sens des placements. Il saisit ce joint-là pour placer un beau grand coup d'épée qui lui fit honneur dans Paris, et ramena son père dans ses bras. Ce ne fut pas pour longtemps. Le comte, à vingt-cinq ans, se prit d'amour pour la spéculation. C'était en 1845; le public de notre pays se ruait à la Bourse avec la joie et la témérité d'un grand enfant. Toutes les compagnies devaient faire fortune, toutes les actions devaient monter aux nues et se vendaient à prime longtemps avant le jour de l'émission. Le comte joignait à la passion de l'argent une rare intelligence des affaires : il comprit de bonne heure qu'un homme assez connu pour obtenir toutes les valeurs au pair et assez prévoyant pour ne les point laisser moisir en portefeuille pou-

vait créer un capital énorme en peu de temps.

Il remarquait aussi que toutes les compagnies, pour éblouir les yeux du bon public, empruntaient le patronage des plus grands noms, et le nom de Lanrose, grâce au talent, à la fortune et au désintéressement célèbre du marquis, avait réellement une valeur commerciale. Le jeune homme en fit marchandise, à la barbe de son père, qui lui disait avec une haute raison : « Je ne veux pas que vous compromettiez notre nom sur des prospectus écrits pour leurrer l'actionnaire; car, si l'affaire était mauvaise et l'actionnaire ruiné, tous nos biens ne suffiraient pas à réparer le mal que vous auriez causé. Adhémar répondit en riant que le marquis n'entendait rien aux affaires et qu'il s'exagérait beaucoup la responsabilité des administrateurs. Après un long débat, le père et le fils se quittèrent plus que froidement, le fils disant partout que son père était un esprit rétrograde, le père jurant que son fils l'exposait à mourir sur la paille, car il n'était pas homme à conserver un centime si le nom de Lanrose avait fait tort à quelqu'un.

Je dois dire que le comte s'enrichit en ces temps-là sans ruiner personne. Il eut assez d'esprit pour donner la préférence aux spéculations vraiment bonnes, et, pour comble de sagesse, il tira son épingle du jeu avant la crise financière de 1847. Son père lui tenait toujours rigueur, et lui-même commençait à juger le marquis avec la noble fierté qu'un million gagné vite inspire toujours à son maître.

Bref ils étaient devenus passablement étrangers l'un à l'autre lorsqu'ils se rencontrèrent dans les rangs de la garde nationale, au mois de juin 1848. Adhémar se comporta vaillamment sous les yeux de son père. Il sauta le premier sur la barricade du marché Sainte-Catherine et arracha le drapeau rouge de sa propre main. Ce fait d'armes lui valut une chaude embrassade et un *Tu n'es pas blessé?* qui disait bien des choses en peu de mots. C'était la première fois en dix-huit ans que le marquis tutoyait son fils.

Mais il était écrit que tous les raccommodements de ces deux hommes ne serviraient qu'à multiplier leurs ruptures. Le fils se maria contre la volonté formelle de son père à la fin de 1849. Il épousa, après trois actes respectueux, Mlle Yolande-Augustine Gilot, fille unique du notaire qui s'est acquis une triste célébrité. Le père avait dépouillé cent familles : il digérait son crime au bord d'un lac de Suisse, dans le plus insolent des châteaux mal acquis. La mère, séparée de biens, jouissait paisiblement de ses deux cent mille livres de rente, au beau milieu de la rue de la Ville-l'Evêque. Cette veuve d'un vivant habitait un hôtel splendide, entre le modeste appartement de M. de Lamartine et la petite maison bourgeoise de M. Guizot. Quant à la future comtesse de Lanrose, c'était une assez jolie blonde de dix-neuf ans, aussi mal élevée que possible, coquette à faire peur et déjà terriblement lancée ; une de ces jeunes filles à la mode qui ressemblent tellement à des femmes qu'on se demande pourquoi leurs parents

prennent la peine de leur chercher un mari. Adhémar répondit à toutes les objections de son père : « J'aime Mlle Gilot, je la prends sans dot, ses parents sont jeunes, et je suis assez riche pour qu'on ne m'accuse pas de convoiter leur succession. » Rien ne prouvait qu'il ne fût pas sincère. Le coup de tête qu'il célébra devant le maître-autel de la Madeleine fut jugé diversement, mais les maisons du demi-faubourg, où il avait ses habitudes, ouvrirent leurs portes à sa femme sans se faire trop prier.

Le marquis, dans sa colère, avait juré de se marier avant un mois pour donner à son fils une demi-douzaine de cohéritiers ; et la menace ne paraissait pas vaine dans la bouche d'un homme qui avait su rester si jeune. On comprend enfin dans quel but il épousa, pour ainsi dire à brûle-pourpoint, Mlle de Batéjins, qu'il avait rencontrée un peu partout et nécessairement remarquée, mais sans jamais lui faire la cour. La filleule de Mme San Lugar ne se fit point d'illusions : si par hasard elle avait eu la fantaisie de se croire aimée pour elle-même, ses bonnes amies du monde auraient pris soin de la détromper. Mais qu'importe ? elle faisait, malgré tout, ce qu'on appelle vulgairement un beau rêve ; l'ambition comblée étouffa les regrets que M. de Mably ou tout autre pouvait lui avoir laissés dans le cœur.

Peu de mois après son mariage, elle promit un héritier au marquis de Lanrose, mais cet espoir périt bientôt, et si malheureusement que l'avenir même parut engagé sans ressource. La comtesse, en re-

vanche, eut deux fils, dont l'aîné, par je ne sais quel caprice de la nature, représentait au vif le marquis à trois ans, tel que Prudhon l'avait peint en 1792. Cet enfant, qu'on fit voir au marquis par surprise, dans une allée des Tuileries, bouleversa de nouveau toutes ses idées et amena une nouvelle réaction du sentiment paternel. Les amis de la famille firent de ce petit être une sorte de trait d'union entre le marquis et le comte. On ne ressuscita jamais l'intimité qui était bien morte, mais le père et le fils reprirent l'habitude de se voir et de dîner quelquefois l'un chez l'autre. Le marquis, sans regarder Mlle Gilot comme sa fille, lui sut gré du renfort qu'elle avait apporté à la famille; le comte témoigna le plus affectueux respect à sa jeune belle-mère; les deux femmes vécurent facilement en paix, car elles n'avaient ni les mêmes goûts, ni les mêmes relations, ni les mêmes toilettes; à peine si l'on peut dire qu'elles parlaient la même langue; et pourtant cette statue et cette poupée portaient le même nom.

Elles faisaient si bon ménage ensemble à la Grande-Balme, que le Père Fafiaux en était édifié. « C'est plaisir, disait-il, de rencontrer une famille que le tourbillon du monde resserre au lieu de la diviser. »

Sur les trente figures que je vous montre en un quart d'heure et que le bonhomme étudiait déjà depuis un mois, une seule l'effarouchait ou du moins l'inquiétait un peu. C'était la propre sœur du marquis de Lanrose, madame la duchesse Aurore de Haut-Mont. Cette grande dame de Paris ne ressemblait

en rien à celles que M. Fafiaux avait eu l'honneur d'approcher dans la province. Sa parole extrêmement vive et quelquefois, si j'ose le dire, un peu salée, malmenait avec une incroyable légèreté les personnes et les choses les plus respectables. Par un anachronisme bien rare aujourd'hui, grâce à Dieu, Mme de Haut-Mont semblait avoir embrassé les erreurs de cette fausse philosophie qui perdit nos gentilshommes à la fin du siècle dernier et attira la foudre sur leurs têtes. Etrange aberration d'un esprit fin, vif et cultivé! A soixante ans passés, dans un âge où tous nos instants, suivant l'heureuse expression de M. Fafiaux, ne sont plus que des quarts d'heure de grâce, une véritable duchesse du faubourg Saint-Germain bravait étourdiment la rigueur du souverain juge et songeait moins à pleurer sur elle-même qu'à savourer par la mémoire l'arrière-goût de quelques doux péchés. Née à Paris un an après son frère, c'est-à-dire en 1790, Aurore de Lanrose avait été emportée comme lui dans l'émigration de 92. Mais elle ne rentra point avec lui en 1807, quand le bouillant jeune homme vint demander à l'Empereur un sac et une giberne et obtint par-dessus le marché ses terres de Lanrose en Bretagne, qui n'avaient pas trouvé marchand sous la Terreur. La belle Aurore épousait vers ce temps-là le duc Philippe-Auguste de Haut-Mont, ambassadeur du roi, ami particulier du comte de Provence et l'un des hommes les plus polis, sinon les plus édifiants de l'époque. Il eût été facilement le père ou

même l'aïeul de sa femme, car il avait fait sa cour au vieux Louis XV, qui l'appelait Niguedouille et lui donnait des chiquenaudes sur son grand nez. Il ne paraît pourtant pas que la petite duchesse ait été malheureuse en ménage, car elle parle encore de son mari comme du professeur le plus attentif et le plus tendre. Le duc avait mis en sûreté une petite part de sa fortune; il put donc réunir autour de sa femme les plus aimables débris de la vieille société française. Aurore eut une cour un peu dépaysée et visiblement ravagée, mais polie, galante, lettrée, spirituelle et sceptique, par le plus grand des malheurs. Elle vécut dix ans sans passion et sans ennui, au milieu du bourdonnement le plus léger, le plus mondain, le plus attique et le moins évangélique! Toutefois, elle resta fidèle au duc aussi longtemps qu'il vécut. Était-ce simplement la paresse d'un cœur moins éveillé que l'esprit? ou la crainte de déflorer les plaisirs d'un veuvage sûr et prochain? Elle seule pourrait le dire. Enfin elle arbora le deuil en 1818, et tout Paris accourut chez elle à ce signal plein de promesses. La chronique prétend qu'il y eut beaucoup d'appelés et terriblement d'élus. Le duc ne s'était pas laissé oublier dans la répartition du célèbre milliard; la jolie veuve fut donc assez riche pour conserver dans ses caprices les plus divers une réputation d'honnête homme. Elle ne perdit point ses entrées dans les salons les plus austères, quoique le sien fourmillât de petits amours qui n'étaient pas tous peints au plafond. Par

en rien à celles que M. Fafiaux avait eu l'honneur d'approcher dans la province. Sa parole extrêmement vive et quelquefois, si j'ose le dire, un peu salée, malmenait avec une incroyable légèreté les personnes et les choses les plus respectables. Par un anachronisme bien rare aujourd'hui, grâce à Dieu, Mme de Haut-Mont semblait avoir embrassé les erreurs de cette fausse philosophie qui perdit nos gentilshommes à la fin du siècle dernier et attira la foudre sur leurs têtes. Etrange aberration d'un esprit fin, vif et cultivé! A soixante ans passés, dans un âge où tous nos instants, suivant l'heureuse expression de M. Fafiaux, ne sont plus que des quarts d'heure de grâce, une véritable duchesse du faubourg Saint-Germain bravait étourdiment la rigueur du souverain juge et songeait moins à pleurer sur elle-même qu'à savourer par la mémoire l'arrière-goût de quelques doux péchés. Née à Paris un an après son frère, c'est-à-dire en 1790, Aurore de Lanrose avait été emportée comme lui dans l'émigration de 92. Mais elle ne rentra point avec lui en 1807, quand le bouillant jeune homme vint demander à l'Empereur un sac et une giberne et obtint par-dessus le marché ses terres de Lanrose en Bretagne, qui n'avaient pas trouvé marchand sous la Terreur. La belle Aurore épousait vers ce temps-là le duc Philippe-Auguste de Haut-Mont, ambassadeur du roi, ami particulier du comte de Provence et l'un des hommes les plus polis, sinon les plus édifiants de l'époque. Il eût été facilement le

même l'aïeul de sa femme, car il avait fait sa cour au vieux Louis XV, qui l'appelait Niguedouille et lui donnait des chiquenaudes sur son grand nez. Il ne paraît pourtant pas que la petite duchesse ait été malheureuse en ménage, car elle parle encore de son mari comme du professeur le plus attentif et le plus tendre. Le duc avait mis en sûreté une petite part de sa fortune; il put donc réunir autour de sa femme les plus aimables débris de la vieille société française. Aurore eut une cour un peu dépaysée et visiblement ravagée, mais polie, galante, lettrée, spirituelle et sceptique, par le plus grand des malheurs. Elle vécut dix ans sans passion et sans ennui, au milieu du bourdonnement le plus léger, le plus mondain, le plus attique et le moins évangélique! Toutefois, elle resta fidèle au duc aussi longtemps qu'il vécut. Était-ce simplement la paresse d'un cœur moins éveillé que l'esprit? ou la crainte de déflorer les plaisirs d'un veuvage sûr et prochain? Elle seule pourrait le dire. Enfin elle arbora le deuil en 1818, et tout Paris accourut chez elle à ce signal plein de promesses. La chronique prétend qu'il y eut beaucoup d'appelés et terriblement d'élus. Le duc ne s'était pas laissé oublier dans la répartition du célèbre milliard; la jolie veuve fut donc assez riche pour conserver dans ses caprices les plus divers une réputation d'honnête homme. Elle ne perdit point ses entrées dans les salons les plus austères, qu[illegible] le sien fourmillât de petits amours qui n'ét[illegible]us peints au plafond. Par

en rien à celles que M. Fafiaux avait eu l'honneur d'approcher dans la province. Sa parole extrêmement vive et quelquefois, si j'ose le dire, un peu salée, malmenait avec une incroyable légèreté les personnes et les choses les plus respectables. Par un anachronisme bien rare aujourd'hui, grâce à Dieu, Mme de Haut-Mont semblait avoir embrassé les erreurs de cette fausse philosophie qui perdit nos gentilshommes à la fin du siècle dernier et attira la foudre sur leurs têtes. Etrange aberration d'un esprit fin, vif et cultivé! A soixante ans passés, dans un âge où tous nos instants, suivant l'heureuse expression de M. Fafiaux, ne sont plus que des quarts d'heure de grâce, une véritable duchesse du faubourg Saint-Germain bravait étourdiment la rigueur du souverain juge et songeait moins à pleurer sur elle-même qu'à savourer par la mémoire l'arrière-goût de quelques doux péchés. Née à Paris un an après son frère, c'est-à-dire en 1790, Aurore de Lanrose avait été emportée comme lui dans l'émigration de 92. Mais elle ne rentra point avec lui en 1807, quand le bouillant jeune homme vint demander à l'Empereur un sac et une giberne et obtint par-dessus le marché ses terres de Lanrose en Bretagne, qui n'avaient pas trouvé marchand sous la Terreur. La belle Aurore épousait vers ce temps-là le duc Philippe-Auguste de Haut-Mont, ambassadeur du roi, ami particulier du comte de Provence et l'un des hommes les plus polis, sinon les plus édifiants de l'époque. Il eût été facilement le père ou

même l'aïeul de sa femme, car il avait fait sa cour au vieux Louis XV, qui l'appelait Niguedouille et lui donnait des chiquenaudes sur son grand nez. Il ne paraît pourtant pas que la petite duchesse ait été malheureuse en ménage, car elle parle encore de son mari comme du professeur le plus attentif et le plus tendre. Le duc avait mis en sûreté une petite part de sa fortune; il put donc réunir autour de sa femme les plus aimables débris de la vieille société française. Aurore eut une cour un peu dépaysée et visiblement ravagée, mais polie, galante, lettrée, spirituelle et sceptique, par le plus grand des malheurs. Elle vécut dix ans sans passion et sans ennui, au milieu du bourdonnement le plus léger, le plus mondain, le plus attique et le moins évangélique! Toutefois, elle resta fidèle au duc aussi longtemps qu'il vécut. Était-ce simplement la paresse d'un cœur moins éveillé que l'esprit? ou la crainte de déflorer les plaisirs d'un veuvage sûr et prochain? Elle seule pourrait le dire. Enfin elle arbora le deuil en 1818, et tout Paris accourut chez elle à ce signal plein de promesses. La chronique prétend qu'il y eut beaucoup d'appelés et terriblement d'élus. Le duc ne s'était pas laissé oublier dans la répartition du célèbre milliard; la jolie veuve fut donc assez riche pour conserver dans ses caprices les plus divers une réputation d'honnête homme. Elle ne perdit point ses entrées dans les salons les plus austères, quoique le sien fourmillât de petits amours qui n'étaient pas tous peints au plafond. Par

en rien à celles que M. Fafiaux avait eu l'honneur d'approcher dans la province. Sa parole extrêmement vive et quelquefois, si j'ose le dire, un peu salée, malmenait avec une incroyable légèreté les personnes et les choses les plus respectables. Par un anachronisme bien rare aujourd'hui, grâce à Dieu, Mme de Haut-Mont semblait avoir embrassé les erreurs de cette fausse philosophie qui perdit nos gentilshommes à la fin du siècle dernier et attira la foudre sur leurs têtes. Etrange aberration d'un esprit fin, vif et cultivé! A soixante ans passés, dans un âge où tous nos instants, suivant l'heureuse expression de M. Fafiaux, ne sont plus que des quarts d'heure de grâce, une véritable duchesse du faubourg Saint-Germain bravait étourdiment la rigueur du souverain juge et songeait moins à pleurer sur elle-même qu'à savourer par la mémoire l'arrière-goût de quelques doux péchés. Née à Paris un an après son frère, c'est-à-dire en 1790, Aurore de Lanrose avait été emportée comme lui dans l'émigration de 92. Mais elle ne rentra point avec lui en 1807, quand le bouillant jeune homme vint demander à l'Empereur un sac et une giberne et obtint par-dessus le marché ses terres de Lanrose en Bretagne, qui n'avaient pas trouvé marchand sous la Terreur. La belle Aurore épousait vers ce temps-là le duc Philippe-Auguste de Haut-Mont, ambassadeur du roi, ami particulier du comte de Provence et l'un des hommes les plus polis, sinon les plus édifiants de l'époque. Il eût été facilement le père ou

même l'aïeul de sa femme, car il avait fait sa cour au vieux Louis XV, qui l'appelait Niguedouille et lui donnait des chiquenaudes sur son grand nez. Il ne paraît pourtant pas que la petite duchesse ait été malheureuse en ménage, car elle parle encore de son mari comme du professeur le plus attentif et le plus tendre. Le duc avait mis en sûreté une petite part de sa fortune; il put donc réunir autour de sa femme les plus aimables débris de la vieille société française. Aurore eut une cour un peu dépaysée et visiblement ravagée, mais polie, galante, lettrée, spirituelle et sceptique, par le plus grand des malheurs. Elle vécut dix ans sans passion et sans ennui, au milieu du bourdonnement le plus léger, le plus mondain, le plus attique et le moins évangélique! Toutefois, elle resta fidèle au duc aussi longtemps qu'il vécut. Était-ce simplement la paresse d'un cœur moins éveillé que l'esprit? ou la crainte de déflorer les plaisirs d'un veuvage sûr et prochain? Elle seule pourrait le dire. Enfin elle arbora le deuil en 1818, et tout Paris accourut chez elle à ce signal plein de promesses. La chronique prétend qu'il y eut beaucoup d'appelés et terriblement d'élus. Le duc ne s'était pas laissé oublier dans la répartition du célèbre milliard; la jolie veuve fut donc assez riche pour conserver dans ses caprices les plus divers une réputation d'honnête homme. Elle ne perdit point ses entrées dans les salons les plus austères, quoique le sien fourmillât de petits amours qui n'étaient pas tous peints au plafond. Par

en rien à celles que M. Fafiaux avait eu l'honneur d'approcher dans la province. Sa parole extrêmement vive et quelquefois, si j'ose le dire, un peu salée, malmenait avec une incroyable légèreté les personnes et les choses les plus respectables. Par un anachronisme bien rare aujourd'hui, grâce à Dieu, Mme de Haut-Mont semblait avoir embrassé les erreurs de cette fausse philosophie qui perdit nos gentilshommes à la fin du siècle dernier et attira la foudre sur leurs têtes. Etrange aberration d'un esprit fin, vif et cultivé! A soixante ans passés, dans un âge où tous nos instants, suivant l'heureuse expression de M. Fafiaux, ne sont plus que des quarts d'heure de grâce, une véritable duchesse du faubourg Saint-Germain bravait étourdiment la rigueur du souverain juge et songeait moins à pleurer sur elle-même qu'à savourer par la mémoire l'arrière-goût de quelques doux péchés. Née à Paris un an après son frère, c'est-à-dire en 1790, Aurore de Lanrose avait été emportée comme lui dans l'émigration de 92. Mais elle ne rentra point avec lui en 1807, quand le bouillant jeune homme vint demander à l'Empereur un sac et une giberne et obtint par-dessus le marché ses terres de Lanrose en Bretagne, qui n'avaient pas trouvé marchand sous la Terreur. La belle Aurore épousait vers ce temps-là le duc Philippe-Auguste de Haut-Mont, ambassadeur du roi, ami particulier du comte de Provence et l'un des hommes les plus polis, sinon les plus édifiants de l'époque. Il eût été facilement le père ou

même l'aïeul de sa femme, car il avait fait sa cour au vieux Louis XV, qui l'appelait Niguedouille et lui donnait des chiquenaudes sur son grand nez. Il ne paraît pourtant pas que la petite duchesse ait été malheureuse en ménage, car elle parle encore de son mari comme du professeur le plus attentif et le plus tendre. Le duc avait mis en sûreté une petite part de sa fortune; il put donc réunir autour de sa femme les plus aimables débris de la vieille société française. Aurore eut une cour un peu dépaysée et visiblement ravagée, mais polie, galante, lettrée, spirituelle et sceptique, par le plus grand des malheurs. Elle vécut dix ans sans passion et sans ennui, au milieu du bourdonnement le plus léger, le plus mondain, le plus attique et le moins évangélique! Toutefois, elle resta fidèle au duc aussi longtemps qu'il vécut. Était-ce simplement la paresse d'un cœur moins éveillé que l'esprit? ou la crainte de déflorer les plaisirs d'un veuvage sûr et prochain? Elle seule pourrait le dire. Enfin elle arbora le deuil en 1818, et tout Paris accourut chez elle à ce signal plein de promesses. La chronique prétend qu'il y eut beaucoup d'appelés et terriblement d'élus. Le duc ne s'était pas laissé oublier dans la répartition du célèbre milliard; la jolie veuve fut donc assez riche pour conserver dans ses caprices les plus divers une réputation d'honnête homme. Elle ne perdit point ses entrées dans les salons les plus austères, quoique le sien fourmillât de petits amours qui n'étaient pas tous peints au plafond. Par

obstacles, je déjouerais la surveillance, j'écraserais les misérables qui oseraient se mettre entre nous, je lui dirais... Mais on l'amène ici, on me la jette la tête. Imbéciles de parents! Que diable voulez-vous que je lui dise, à cette enfant? »

Il prenait quelquefois son courage à deux mains, commençait une phrase et restait court. Inévitable accident qu'il s'expliquait toujours à lui-même, et toujours par les raisons les plus flatteuses. Tantôt c'était la honte de dire à Valentine un mot qu'il avait profané lui-même en d'autres occasions; tantôt c'était la peur de réciter des formules toutes faites, publiées à cent mille exemplaires dans les romans-feuilletons, traînées dans la poussière et dans l'huile sur les planches du théâtre. On a tant galvaudé chez nous la langue des passions, que les mots les plus naturels, les plus simples, les plus spontanés, sont devenus grotesques; et comme il n'y a point, sous le climat de la France, un sentiment aussi fort que la peur du ridicule, l'homme le plus ému hésite à dire ce qu'il éprouve, tant qu'il n'a pas trouvé une expression neuve, un cri du cœur inédit.

Il se pouvait aussi que le pauvre garçon fût paralysé par ces regards bienveillants, mais importuns qui pesaient tous à la fois sur sa personne. On ne lui donnait pas seulement une jeune fille à séduire, mais une galerie de trente spectateurs à contenter. Sa mère lui faisait de gros yeux; la tante de Narbonne avait l'air de le plaindre; Mme de Haut-Mont le cinglait du regard, pour le lancer en avant;

la belle marquise de Lanrose regardait le ciel avec ardeur comme pour appeler le Saint-Esprit à la rescousse; la petite comtesse Adhémar s'étouffait de rire dans les coins. Valentine elle-même, s'il faut tout avouer, était devenue un peu taquine. Après avoir tremblé cinq ou six jours et baissé modestement les paupières devant lui, elle s'étonna du repos qu'il lui laissait. Son jeune cœur avait craint un assaut formidable; il reprit confiance en voyant l'agresseur immobile et l'arme au bras. Petit à petit, la colombe palpitante se remit dans son assiette; elle se sentit de force à lutter contre un homme et rêva les plaisirs malicieux de la résistance. Puisqu'on n'avait pas su la prendre d'un coup de main, au début de la campagne, elle se disposait, comme Sébastopol, à soutenir un siége en règle. Au bout de quelque temps, l'amour-propre s'en mêla; l'assiégé risqua de petites sorties. Une jeune fille à marier n'ignore pas qu'elle a droit à tous les respects de son futur, mais elle le tient quitte de moitié. La plus prude se lasse bientôt d'être vénérée comme une relique. Valentine eut des quarts d'heure d'impatience nerveuse où elle tourbillonnait autour de Lambert avec des frétillements d'oiseau-mouche, agaçant à coups de bec son amoureux timide et glacé.

Ces mouvements n'échappaient point aux quelques femmes d'esprit qui patronaient le mariage; elles les apaisaient de leur mieux et pansaient par mille douceurs les petites blessures de cette vanité égratignée. Valentine dut prendre une haute opinion

d'elle-même, à force d'entendre louer sa personne et son mérite par ces hautaines et ces dédaigneuses qui foulaient l'univers aux pieds. On la flattait, on la caressait, on l'embrassait comme à la tâche. Depuis la bonne vieille tante de Narbonne jusqu'à la terrible comtesse de Champsaison, tout le monde s'évertuait à la noyer dans le miel. La duchesse de Haut-Mont lui promettait une entrée triomphale au faubourg Saint-Germain ; la marquise l'associait par avance aux bonnes œuvres les plus aristocratiques ; la comtesse Adhémar, par une flatterie plus délicate et plus infaillible, l'attirait dans sa chambre, l'habillait, la décolletait malgré elle, lui essayait tantôt une rivière de diamants, tantôt un cachemire plié en burnous, et la forçait de s'admirer elle-même en costume de dame. Il y a peu de pensionnaires assez fortes pour résister à ces tentations-là. On bourdonnait autour d'elle à toute heure des discours où le théâtre Italien, l'Opéra, le bois de Boulogne, les sermons à la mode, les courses, les ventes au profit des pauvres, la comédie de salon, les bains de Trouville, les petits goûters sur le pouce au coin de la rue de Rivoli, les grands bals costumés, les calèches, les livrées, les armoiries, mais surtout les noms ; les plus beaux, les plus grands, les plus vieux noms de Paris, de la province et de l'étranger, s'entre-choquaient le plus agréablement du monde. On l'étourdissait à ce doux bruit, on lui faisait oublier la froideur ou la gaucherie de Lambert. Un soir pourtant, après un long dîner où le pauvre baron, assis à côté d'elle,

n'avait témoigné son amour qu'en lui versant à boire, elle osa dire à Mme de Haut-Mont : « Il a beaucoup d'esprit, puisque tout le monde en jure; mais avouez, madame, que je ne l'inspire pas ?

— Preuve qu'il est amoureux, répondit la duchesse. Sachez, petite, que l'amour ôte l'esprit à tous ceux qui en ont, pour le donner à ceux qui n'en ont miette. C'est un miracle que j'ai vu cent fois dans mon boudoir. M. de Talleyrand était-il un âne? Pardieu non! Eh bien, moi, je l'ai fait braire. Il eût mangé du son si j'avais insisté. Durant quinze grands jours, il fit sotte figure et n'eut réponse à rien; mais le mal n'est pas sans remède. Tout son esprit lui revint dès qu'on voulut bien le lui rendre. Vous verrez que mon cousin redeviendra lui-même dès qu'il sera votre mari. »

Entre hommes, au fumoir, à l'écurie et surtout à la chasse, on retrouvait le vrai Lambert, c'est-à-dire un bon gros garçon joufflu, coloré, parlant haut, riant fort, contant la gaudriole et sifflant comme un merle. Il était presque beau, mais à coup sûr très-agréable en guêtres de toile grise, veste râpée et chapeau mou. Ce costume négligé, mais fait à lui et modelé sur son corps, mettait en relief de bons muscles, trempés comme l'acier, des attaches fines, des mouvements libres et puissants. Son esprit même semblait plus svelte et plus dégagé, dès que les membres étaient à l'aise : l'esprit, comme le corps, a des habitudes qui se changent en besoins. Les habits neufs que la douairière avait commandés

au premier tailleur de Lyon gênaient le bon Lambert jusque dans les entournures de sa pensée. En règle générale, un homme qui n'a pas l'habitude de s'habiller tous les jours ne sera jamais habillé, quoi qu'on fasse; sa dépense et l'art du tailleur ne pourront que l'endimancher.

Il était à regretter que Valentine ne pût suivre incognito une de ces jolies chasses en plaine où Lambert, les deux Lanrose et le vieux chevalier de Grissac se disputaient vivement la royauté. C'était risquer d'entendre quelques propos légers qu'elle n'aurait pas compris; mais en revanche, elle eût peut-être compris que le baron de Saint-Génin n'était ni gauche, ni empesé, ni timide, ni froid pour elle. En plein air et sans habit, il exprimait fort bien ses sentiments pour sa future; il bâtissait des châteaux en Espagne où une reine se fût logée commodément. Ce gros chasseur avait au fond du cœur des trésors de tendresse honnête; on eût trouvé chez lui, sans trop chercher, l'étoffe d'un mari délicat et d'un excellent père. Il était bon, bon, bon, sans un atome de haine ou de rancune, de jalousie ou de malice; et bon avec gaieté, plein d'une joyeuse humeur qui débordait sans cesse et ragaillardissait tout le monde autour de lui. Si Mlle Barbot avait pu voir les paysans des Bréaux et des communes voisines courir à lui, le chapeau bas, sous prétexte de lui indiquer la remise des perdrix, mais en réalité pour le saluer à bout portant et le remercier de quelque service, elle aurait deviné que le brave garçon avait la main près

de la poche, et qu'il était encore plus secourable aux pauvres que terrible au gibier.

Mais Valentine n'allait pas à la chasse, et lorsque par hasard on associait les dames à quelque partie champêtre, vous auriez dit le salon de la Balme transporté en plein air. Rien n'y manquait : ni les toilettes, ni les belles façons, ni cette gêne qui paralysait Lambert. Deux ou trois fois pourtant il essaya des tours de force, destinés à éblouir Mlle Barbot. Il franchit au galop de son cheval une espèce d'abîme, mais il y perdit son chapeau, et le ridicule de l'accident réduisit presque à rien l'effet de la prouesse. Un autre jour, à pied, il gravit un rocher terrible pour cueillir une fougère que Valentine avait admirée d'en bas, mais il inaugurait tout justement un pantalon gris-perle où la mousse imprima deux larges plaques vertes. Et de rire ! Presque tous ses efforts amenaient de pareils mécomptes. Il y a des périodes dans la vie où l'homme le mieux doué ne réussit à rien, et comme on sait fort bien qu'on n'est pas dans la bonne veine, la maladresse est triplée par le sentiment qu'on en a. On prévoit en ouvrant la bouche qu'on ne va rien dire de bon ; on parle d'autant plus mal ; on lit dans tous les yeux qu'on a dit une sottise, et pour la réparer on en dit une autre, deux autres, tout un chapelet d'autres. On se débat dans l'absurde avec le courage désespéré d'un nageur pris dans les herbes : chaque brassée aggrave la noyade. On s'en tire à la fin, mais mal, mécontent de soi et furieux contre la galerie. A cer-

tains jours, Lambert se prenait à maudire ce public dévoué qui cachait ses bévues, mais qui les remarquait. Il demandait au ciel une occasion de rester seul avec Valentine, et, l'occasion trouvée, il n'en tirait aucun parti, et lorsqu'il rentrait dans sa chambre, après un de ces fiascos intimes, il se répandait en invectives contre lui-même et contre la pensionnaire qui l'avait ensorcelé.

Heureusement il n'avait pas de rival à craindre. Parmi les sept ou huit célibataires présents, aucun n'était d'âge ou d'humeur à lui couper l'herbe sous le pied ; les jeunes comme les vieux s'intéressaient de bonne foi et sans arrière-pensée au succès d'une affaire qui sauvait un des leurs.

Heureusement encore la maladresse du bon Lambert allait tout droit au cœur de M. Fafiaux : le vieillard n'aurait pas compris ni permis qu'on fît autrement la cour à sa nièce. Enfin, pour comble de bonheur, la future baronne de Saint-Génin était une âme vraiment neuve et sincèrement ignorante. Elle n'avait rien lu ; les petits bavardages du couvent lui avaient enseigné fort peu de chose, si peu, qu'avec l'esprit le plus délié et l'imagination la plus alerte, elle était incapable de donner un corps à ses rêveries. Les matériaux lui manquaient pour construire ce fiancé idéal que les jeunes filles de notre temps portent tout harnaché dans une poche de leur cerveau. Dans ses petites méditations sur le mariage, l'homme était encore au dernier plan ; elle ne pensait qu'à elle :

« Je serai baronne, j'aurai des armes peintes sur la portière de mes voitures ; je porterai des châles et des dentelles ; je me ferai faire une robe de velours ; j'irai ici, je serai reçue là ; des valets en grande tenue m'annonceront de telle manière. Chez moi, je veux avoir le salon blanc et or de madame de Rosemitte, une chambre cerise avec le lit debout, comme celle d'Augustine ; un cabinet de toilette bleu et toute la garniture en verre de Bohême, comme chez Anna. Le matin, je mettrai une robe de chambre grise, garnie d'un joli ruché bleu, comme la comtesse Adhémar. »

Elle se voyait assise au fond d'une calèche, à la droite de Lambert ou d'un autre, mais flanquée d'un homme à elle, dévoué, obéissant, attentif, un peu insolent avec les étrangers, et doux comme un agneau avec elle. Son esprit ne s'arrêtait pas longtemps sur ce personnage secondaire ; à peine s'il daignait en dessiner les contours. Mais, en revanche, cette jolie petite imagination se complaisait à peindre un gros garçon d'un an, frétillant entre les bras d'une belle nourrice bressane. Elle l'habillait et le déshabillait en esprit comme une poupée. Évidemment cette belle personne de vingt-deux ans sonnés était restée assez petite fille ; rien n'annonçait en elle l'éclosion prochaine de la femme, quoique le jour de son mariage fût à peu près fixé. Son dépit même, lorsqu'elle se prenait à guerroyer contre Lambert, était d'un enfant. C'est qu'elle ne le trouvait pas assez occupé d'elle ; elle sentait vaguement

que leur intimité n'avait pas le degré voulu, que sa petite personne avait droit à des attentions plus directes et plus manifestes. Mais le cœur ne se froissait de rien, par la simple raison qu'on ne l'avait pas mis de la partie.

Un grand mois s'écoula sans amener aucun incident notable ; mais les incidents n'étaient pas de rigueur, puisque les deux familles désiraient ce mariage, que les notaires s'étaient mis d'accord, et que les deux futurs semblaient décidés à dire oui. Le dénouement ne faisait plus question. Tous les matins Lambert envoyait chez Valentine un bouquet tant soit peu provincial, mais qui coûtait bel et bien six francs, pris à Lyon. Tous les soirs l'heureux fiancé prenait congé de sa future en la baisant au front. Il avait fait à cette occasion le sacrifice de sa pipe, une vieille amie pourtant ! Mais n'importe ; la privation était richement payée, j'ose le dire. C'est la pauvre Mirza qui tomba de bien haut le jour où ses pénates furent transportés au chenil ! Quel changement pour elle ! Depuis tantôt quatre ans elle séchait son poil à la cheminée du salon et dormait toute la nuit sur les pieds de son maître. Plaignez-la, si bon vous semble, mais quant au baron, il avait en perspective une assez jolie compensation.

Le contrat fut signé en grande pompe, le 15 novembre, à la suite d'un festin. Le baron apportait son hôtel, son château et ses terres, le tout évalué à neuf cent mille francs ; Mlle Barbot se constituait en dot une somme de trois millions représentée

par des titres de rente et des obligations de chemins de fer. La communauté prenait à sa charge les dettes des deux conjoints, qu'ils s'étaient loyalement déclarées l'un à l'autre.

Les hôtes de la Grande-Balme et quelque deux cents invités complimentèrent les futurs époux. On admira, pour le principe, une corbeille évidemment trop modeste en proportion des chiffres énoncés au contrat. Le bonhomme Fafiaux, suivant un usage bourgeois, dit à M. de Saint-Génin :

« Vous avez gâté Valentine. »

C'était lui qui avait mis un frein à la générosité du futur, et pour cause.

En revanche, il avait payé sans discussion un trousseau formidable où tout allait par grosses de douze douzaines. La passion du linge sévit encore dans les départements. Les dames s'arrêtèrent plusieurs heures devant cet étalage tout bariolé de faveurs bleues, vertes et roses. Partout le chiffre S. G. se dessinait en relief sous un tortil brodé par les fées.

A minuit, comme l'illustre compagnie allait se séparer, le majordome à moustaches entra superbement précédé d'un vase de Chine et d'un bouquet blanc qui le cachait en entier. Un cri d'admiration salua cette merveille. Le vase était d'un prix considérable, mais le bouquet effaçait tout. C'était un de ces chefs-d'œuvre éphémères que Paris improvise en deux heures, au milieu de l'hiver, pour une centaine de francs, et que Gênes, Florence, Alger, toutes les

villes bénies du soleil, ne sauraient créer en aucun temps, à aucun prix. Valentine rougit de plaisir : ce bouquet, qui n'avait plus que cinq ou six heures à vivre, la saisit d'une autre émotion que les merveilles solides de la corbeille et du trousseau. C'était, comment dirai-je ? la première invasion de l'imprévu dans son existence.

Lambert accourut au brouhaha, et ses gros sourcils bruns se rapprochèrent. Il jeta vingt questions coup sur coup à la tête du majordome et n'apprit rien, sinon que le porteur était reparti pour Lyon sans rien dire et sans rien accepter. Mais un geste plus vif de ce pauvre baron fit tomber du bouquet une carte de visite. Il la saisit avec colère et se dérida tout à coup.

« Ma foi ! dit-il, je veux être grillé si je m'attendais à celle là. Mon pauvre vieux Gontran ! Il pense à ceux qu'il aime jusque dans la gueule du loup. Prenez, prenez ce bouquet-là, mademoiselle, il vaut son pesant d'amitié. Celui qui vous l'envoie est en prison pour dettes. C'est mon ami d'enfance et votre futur cousin, le comte de Mably. »

Deux petites larmes, plus précieuses que des diamants, brillèrent dans les yeux de Valentine. Elle voulut savoir quel homme était ce vieux cousin : quels malheurs l'avaient privé de sa liberté ; s'il était prisonnier pour longtemps ? On lui conta qu'il avait mangé sa fortune avec les chevaux, les usuriers et les autres bêtes ruineuses ; qu'il allait sortir de Clichy, grâce à l'avoué du marquis de Lanrose ; qu'il

partirait immédiatement pour la Crimée en qualité de simple soldat, et que, chemin faisant, il viendrait peut-être à la noce. Pendant que la comtesse de Champsaison débitait cette biographie avec la volubilité d'une perruche qui a bu du vin, Valentine crut remarquer que la sévère Éliane était plus pâle que les fleurs de Gontran.

La douairière de Saint-Génin se fit apporter un album où toute la famille était classée dans le plus bel ordre. Le comte de Mably venait immédiatement après les Lanrose. C'était un grand jeune homme de trente ans, blond, svelte et vraiment beau. Il jouait avec une cravache et souriait d'un air indolent. Valentine le regarda vaguement et dit qu'il avait la figure noble. On se sépara là-dessus, avec force embrassades, selon l'usage des provinciaux. Avant de quitter le grand salon, Valentine demanda la permission de dire bonsoir à son bouquet ; elle y cueillit un gros bouton de rose blanche qu'elle planta dans ses cheveux.

IV

LA CLOISON.

Pour créer trente appartements à la Grande-Balme, il avait bien fallu couper quelques pièces en deux. La baronne avait fait deux chambres et même deux cabinets de toilette dans l'espèce de halle où son défunt époux avait dormi vingt ans. Le lit à baldaquin, large pour six personnes, avait fourni plusieurs stères de noyer vermoulu ; du brocard rouge qui l'ornait, on avait tendu la chambre de la duchesse.

Mme de Haut-Mont et Valentine se partageaient par moitié cette vaste étendue et s'y trouvaient fort à l'aise. Le voisinage avait créé entre elles une gracieuse intimité. Quelquefois, le matin, au lieu de sonner sa femme de chambre, la duchesse heurtait du poing la cloison adossée à son lit. Elle criait de sa voix grêle :

« Petite ! eh ! petite, on ne m'apporte donc pas ce joli bec à baiser ? »

Valentine y courait, embrassait l'aimable vieille et tirait ses rideaux avec mille précautions.

« Doucement ! s'écriait la duchesse en ramenant ses coiffes sur sa figure ; ne souffrez pas que le jour entre ici comme dans un moulin ! Vous avez de beaux yeux, mon ange ; il faut que je vous apprenne le secret de les garder brillants. Préservez-les contre la brutalité du jour et contre l'amertume des larmes. Les larmes sont le poison des yeux ; le soleil du matin est leur poignard. Ainsi s'exprime la sagesse dans les *Voyages de Céline*, par le chevalier... Mais, pardon ! n'est-ce pas un coquin de miroir que vous avez là sous la main ? Donnez, ma toute belle ; je veux lui dire son fait. Te voilà donc, faux ami, détestable courtisan du succès ! Tu m'as souri, tu m'as flattée aussi longtemps que tu as vu les hommes à mes pieds ; et maintenant, vilain, tu fais ma caricature ! Un peu de jour, s'il vous plaît, mon enfant ; je veux voir quelle grimace l'ingrat me montrera ce matin. »

Valentine écartait les derniers rideaux, et la duchesse de se jeter à la renverse avec les minauderies les plus désespérées.

« Hélas ! c'est fait de moi. Je ne me reconnais plus. Qui m'a donné cet horrible visage ? J'en avais un autre hier soir ; il faut que les génies me l'aient changé pendant la nuit. »

Valentine se mettait en devoir de la réconcilier avec elle-même, mais elle ne voulait pas entendre raison ; la vie lui était odieuse, elle ne comprenait

pas qu'on restât sur la terre pour effrayer les gens et devenir un objet d'horreur. Rien au monde ne pouvait la retenir... à moins pourtant que Valentine lui fît servir un dé de chocolat à la crème ! La jeune fille sonnait le chocolat, on déjeûnait en tête-à-tête, ou plutôt on improvisait une jolie dînette. Valentine n'avait pas eu d'enfance, car il faut l'avouer, c'est un âge de luxe au temps où nous vivons. Peu de gens sont assez riches et assez intelligents pour offrir à leur postérité quinze ans de douce insouciance, de loisir amusé, de croissance libre, de développement sans limite et sans ennui. Parmi les bonnes choses qui vont périssant un peu chaque jour, il faut mettre au premier rang cette heureuse ignorance de la réalité, ce mépris du positif, cette adorable bêtise que Mme de Haut-Mont avait conservée par miracle au-delà de sa soixantième année. La nièce de M. Faflaux s'enivrait des riens capiteux qui fermentaient encore dans l'esprit de la duchesse.

N'avez-vous jamais remarqué le penchant qui attire les garçons et les filles vers les vieilles gens de leur sexe qui ont usé de tout? On les préfère, sans savoir pourquoi, à ceux qui n'ont jamais été jeunes, et qui ont fait leur congé sans campagne. C'est que l'instinct de la jeunesse flaire encore autour de ces pécheurs émérites un arrière-parfum de fruit défendu.

De leur côté, les vétérans de la vie recherchent la jeunesse, parce qu'ils croient se retrouver en elle.

La duchesse, qui s'endormait tard, aimait à coucher Valentine. Elle s'asseyait tous les soirs une heure ou deux dans une bergère, au chevet de ce petit lit blanc, et Dieu sait par quels racontages, quels souvenirs, quelles prophéties et quelles divagations elle berçait sa chère petite. Les mots : *c'est comme moi*, lui venaient sans cesse à la bouche; elle observait entre elle et Valentine cent traits de ressemblance physique ou morale, plus frappants les uns que les autres. C'était plaisir de la voir en contemplation devant les admirables mains de Valentine :

« Voilà mes mains, disait-elle; mais, jour de Dieu! c'est moi toute crachée! »

Et, pour rendre la démonstration plus complète, elle montrait deux petites mains desséchées, filandreuses, dont les phalanges minces et terminées en forme de nœud rappelaient les os de grenouille.

Je me plais à supposer que l'aimable conteuse ne s'égarait jamais dans les sentiers du souvenir, qu'elle n'embrouillait pas l'histoire de son mariage avec les anecdotes de son veuvage, et qu'elle s'abstenait de prédire à Valentine les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des succès qu'elle-même avait enregistrés. J'espère aussi qu'en faisant à tout propos l'éloge de Lambert, en comparant le baron de Saint-Génin au duc de Haut-Mont, elle dissimulait la pauvreté d'esprit, le côté *niguedouille* par où ces deux messieurs se ressemblaient de loin. Assurément elle était trop fine pour dire un mot qui éclairât Valentine sur la

médiocrité de son futur; toutefois elle parlait tant et si vite que je n'ose jurer de rien. On me raconterait même qu'elle lâchait de temps à autre un joli paradoxe, emprunté au catéchisme des abbés galants, je n'en serais que médiocrement étonné. Mais la sainte ignorance permet aux jeunes filles d'entendre bien des choses qui troubleraient une femme. Il y a dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique des germes qui avortent sur un sol vierge et qui veulent un terrain préparé. L'innocence a des yeux pour ne pas voir le mal et des oreilles pour ne pas l'entendre; c'est une grâce d'état. Que de jeunes femmes rougissent par réflexion au souvenir de certaines actions et de certaines paroles qui, l'an dernier, n'avaient pas même inquiété leur candeur!

La duchesse de Haut-Mont ne coucha point Valentine après la soirée du contrat. Le marquis de Lanrose avait entamé une petite discussion avec sa sœur; il la suivit jusque chez elle. Valentine, dans son petit appartement bien chauffé, se défit toute seule, lentement, avec cette multitude de mouvements inutiles qui donne au coucher solitaire d'une jeune fille un air d'irrésolution et de regret. On va, on vient, on s'arrête, on pense, on s'effraye d'être seule; on regarde un peu sous les meubles, et beaucoup, mais beaucoup au fond de son cœur.

Cette heure de joli désœuvrement, que la femme ne retrouvera plus et qu'elle regrettera peut-être, ne va presque jamais sans un grain de mélancolie. La jeune fille qui ne sait rien de son avenir, celle

qui n'a choisi personne et que personne n'a choisie, interroge l'horizon avec anxiété. Qui peut dire ce que le destin lui réserve? Rien ne prouve que toutes les journées de sa vie n'auront pas le même dénouement que celle-ci : une heure de toilette, une triste prière, une chambre silencieuse et un lit glacé. La fiancée ne souffre pas les mêmes angoisses, mais elle en a d'autres plus vives et plus poignantes. Son avenir est décidé, elle connaît le sort qui l'attend, et ce connu est plein d'inconnu. Les doutes, les pudeurs et les craintes s'entassent en si grand nombre à cette entrée de la vie et font une barrière si haute, qu'on ne la franchirait jamais sans l'audace du jeune âge et l'aveuglement de l'amour.

Valentine était jeune, et son cœur, autant qu'on peut juger du cœur d'une jeune fille, ne manquait pas d'un certain courage, mais elle manquait absolument d'amour. Depuis un mois, le bruit et le mouvement l'avaient si bien étourdie qu'elle n'avait pas pu s'interroger un seul jour. La nuit, à l'heure où elle devait rester seule avec elle-même, Mme de Haut-Mont avait toujours été là, interposée entre le cœur qui bat et l'esprit qui résonne. Lorsque la duchesse lui disait bonsoir, elle était couchée, bercée et plus qu'à moitié endormie par ce caquet aimable et varié, mais fatigant. Soit hasard, soit calcul, les parents de Lambert l'avaient privée de méditation et pour ainsi dire séparée d'elle-même jusqu'à la signature du contrat. Il est vrai qu'un contrat signé n'est pas un mariage fait; mais le théâtre nous a si bien ac-

coutumés à croire tout fini lorsqu'on voit entrer le notaire, que Mme de Haut-Mont pouvait considérer sa tâche comme achevée et livrer Valentine à ses réflexions.

La jeune fille crut en rentrant qu'elle ne réfléchirait guère. L'averse de compliments qu'elle venait de subir lui avait laissé un violent mal de tête. Elle entendait encore un morne bourdonnement de phrases toutes faites; son cœur était comme affadi; elle éprouvait la même sensation qu'un enfant riche, le deux janvier, après trois jours de bonbon continu.

Mais, en dénouant ses cheveux, elle retrouva la fleur qu'elle avait prise sans savoir pourquoi dans le bouquet de Gontran. C'était une jolie rose parfaitement fraîche, voilà tout. Valentine, qui n'était pas blasée sur les bouquets comme une jeune fille de Paris, la trouva plus que belle. Il lui sembla que la nature avait fait un travail particulier pour mettre au monde un tel chef-d'œuvre; que la plante était nourrie de sucs plus délicats et comme distillés à part; que les couleurs employées ne sortaient pas de la boîte commune; que le parfum ne rappelait en rien celui des roses qu'on vend en paquet dans les rues. Elle fut presque tentée de mordre à cette chair nacrée : une fleur si appétissante devait être plus savoureuse que tous les fruits.

Par un hasard assez malencontreux, elle aperçut alors dans son cabinet de toilette le bouquet de fondation que Lambert lui avait envoyé le matin. Elle

voulut le revoir de plus près et le porter dans sa chambre. Mais, en passant le seuil de la porte, elle entendit des voix chez la duchesse, et ce fut sur la pointe des pieds qu'elle acheva sa petite expédition. Pourquoi craignait-elle d'être entendue? Elle n'en savait rien. Sa porte était fermée, ses volets joignaient bien ; personne ne pouvait entrer chez elle, et pourtant elle avait peur de son audace. Un instinct lui disait que comparer la rose de Gontran aux fleurs de Lambert, c'était presque rompre en visière à la puissante tribu des Saint-Génin.

Le bouquet de Lambert n'était pas mal du tout pour un bouquet de province. Il y avait beaucoup de fleurs disposées en cercles concentriques et serrées étroitement les unes contre les autres. Une malice involontaire fit sourire Valentine, au spectacle de cette compression. Son esprit, plus agile qu'un oiseau, sauta tout à coup d'une idée à une autre et se représenta la douairière de Saint-Génin sanglée comme ces fleurs dans sa robe de cérémonie. C'était aussi la même harmonie ou plutôt la même cacophonie de grosses couleurs, rudes à l'œil. Les roses du bouquet, crevassées par les premiers froids, se marbraient de filets sanguinolents comme le teint de la reine mère. Elle essaya d'en cueillir une : impossible. Les pauvres opprimées avaient leur tige en fil de fer. Tous ces termes de comparaison rendaient la rose de Gontran plus précieuse et plus belle. Valentine craignit de la faner à la chaleur de ses mains brûlantes : il y a toujours un peu de fièvre dans le sang

d'une fiancée. Elle emplit un verre d'eau et s'arrêta ensuite une bonne minute à chercher le nom de Mably qui la fuyait. Gontran lui était resté dans la mémoire, mais elle fit des efforts inutiles pour retrouver Mably.

De guerre lasse, elle se promit de n'y plus penser, car enfin qu'avait-elle besoin de savoir le nom de ce jeune homme? Elle mit la rose dans l'eau, la plaça sur sa cheminée et se déshabilla aux trois quarts. Puis elle crut sentir un peu de fatigue et se jeta sur une chauffeuse, la tête entre les deux mains. Chaque fois qu'elle levait les yeux, elle voyait, sans les regarder, cette rose élégante et fraîche et le gros bouquet presque flétri. Sa petite tête inquiète résista quelque temps à une idée assez désobligeante qui voulait entrer, qu'on ne voulait pas recevoir, mais qui entra d'autorité, comme toutes les idées auxquelles on ferme la porte. Ce n'était pas une idée révolutionnaire; il s'en faut. Valentine reconnut, à son corps défendant, qu'il y avait comme une aristocratie parmi les fleurs; que les unes ressemblaient à des princesses et les autres à des cuisinières. Le danger n'était pas dans cette opinion vraie ou fausse, mais dans une déduction presque inévitable qui s'ensuivait.

La nièce de M. Fafiaux ne connaissait ni les dessins de Granville, ni les paradoxes éblouissants de Toussenel, ni aucune des fantaisies modernes où l'on prête des pétales à la femme et des crinolines à la fleur. Elle n'avait pas même entendu chanter dans la rue :

Un grenadier, c'est une rose
Qui brille de mille couleurs.

Mais elle ne pouvait se défendre contre un certain esprit d'assimilation qui n'était pas précisément favorable à notre ami Lambert. Elle se disait, bien malgré elle, qu'on rencontre ici-bas des hommes de pacotille et des hommes d'élite, de gros messieurs vulgaires et des chefs-d'œuvre de Dieu; et qu'il y a des différences aussi marquées entre les fils d'Adam qu'entre les fleurs du bouquet de Lambert et la rose qu'elle avait mise dans son verre.

L'imagination d'une fille de vingt-deux ans, aussitôt lancée dans cette voie, fait beaucoup de chemin en peu de temps. Valentine s'interrogea elle-même et s'avoua sans trop d'effort que Lambert de Saint-Génin par exemple était d'une pâte moins fine et d'un modelé moins délicat que le marquis de Lanrose ou que ce beau Gontran qu'elle avait entrevu dans l'album.

Or, le point capital pour une jeune fille qui n'a pas le cœur engagé est de se marier aussi haut que possible, c'est-à-dire de choisir, entre les divers hommes qu'elle a sous la main, celui dont le caractère ou le talent, la naissance ou la fortune la placera plus haut dans l'ordre social. Malheur à celle qui a pris un chef de bureau sans savoir qu'elle était aimée du ministre, ou qui s'est laissé faire marquise lorsqu'elle pouvait être princesse ! J'en sais une à qui l'on a prouvé, le lendemain de ses noces, qu'elle au-

rait pu, en étendant la main, saisir un homme supérieur à son mari. Elle ne s'est jamais pardonné cette faute irréparable, et quoiqu'elle ait d'ailleurs autour d'elle les éléments d'un bonheur complet, elle hait son mari, elle hait celui qu'elle n'a pas épousé : elle se hait elle-même d'avoir accepté un rang secondaire lorsqu'elle pouvait prétendre à mieux.

Il suffirait d'un atome d'amour pour fermer la porte à ces tristes regrets. L'homme aimé n'a jamais de comparaisons à craindre ; il est de plein droit supérieur à tous les autres. Mais Valentine n'aimait pas ; son oncle ne lui avait montré dans ce mariage qu'un nom à conquérir ; son notaire lui avait prouvé que la conquête ne serait pas gratuite ; sa vive intelligence avait calculé exactement la somme de bonheur qu'une baronne de Saint-Génin pouvait espérer dans ce monde ; eh bien, elle se demandait, en présence du bouquet de Lambert, si elle ne venait pas de signer un marché de dupe. Elle n'avait certes pas l'esprit assez mercantile pour se dire : Aurai-je du bonheur pour mon argent? Mais elle embrassait d'un coup d'œil rapide son futur château, sa future belle-mère et son futur mari, et elle disait : Est-ce bien là tout ce que je mérite? Serait-ce donc pécher contre la modestie que de viser un peu plus haut?

Elle fit naturellement un retour sur elle-même et chercha de bonne foi quels mérites elle pouvait avoir. Toutes les flatteries que la duchesse et les autres grandes dames lui avait prodiguées depuis un mois lui revinrent à la mémoire. Que ne lui avait-on pas

dit? Caractère, esprit, figure, on avait tout admiré en elle; mais que fallait-il croire et quelle était la part du vrai dans ces louanges intéressées?

Pour la première fois elle eut peur de n'être pas assez jolie, et elle passa l'examen de sa beauté comme un jeune soldat examine ses armes le matin d'une bataille.

La fille la mieux élevée au point de vue de nos mœurs, c'est-à-dire la plus ignorante des plaisirs et des peines du mariage, sait au moins dans quelle étroite intimité son père et sa mère dormaient tous les soirs. Elle sait donc, à la veille d'entrer en ménage, que ses perfections les plus secrètes et ses défauts les moins visibles auront bientôt un confident. Il y a de par le monde un homme à qui rien d'elle ne pourra plus être caché. Cette nécessité inévitable n'alarme pas seulement la pudeur, elle intéresse l'amour-propre, elle tient le cœur suspendu entre l'espérance et la crainte. Grave question dans la vie d'une femme, car elle exerce son influence sur tout l'avenir! « Comment me trouvera-t-il? Suis-je bien? Suis-je mal? Est-ce ainsi que l'on est belle? »

Les fiancées de Sparte et d'Athènes, qu'on élevait au milieu des statues, étaient exemptes de ces petites anxiétés. Rien qu'en se promenant sur la place publique elles s'instruisaient par les yeux, se comparaient aux modèles les plus admirés et apprenaient à se rendre justice. Mais ces leçons d'esthétique ne sont pas celles qu'on donne dans les couvents. La petite Française qui veut se connaître elle-même est

réduite à chercher des points de comparaison autour d'elle, parmi les femmes qui ont du succès. L'école est médiocre et pleine de déceptions. « La comtesse Adhémar est, dit-on, très-jolie. Or, elle a la taille si longue et les jambes si courtes qu'on ne sait jamais si elle est assise ou debout. La marquise de Lanrose est citée parmi les plus belles, et son buste est encore de deux doigts plus court que le mien ! A laquelle des deux faudrait-il ressembler pour plaire? »

Pour plaire à qui? Valentine ne le disait pas. Mais on pouvait trouver étrange qu'elle eût tardé si longtemps à s'étudier elle-même. Pourquoi donc cet esprit de curiosité ne lui était-il pas venu plus tôt? C'est peut-être parce qu'elle était sûre d'être toujours trop bien pour Lambert, et qu'elle ne savait pas si elle serait assez bien pour un autre.

Le nom de la marquise de Lanrose lui était venu à l'esprit par hasard; il détourna un instant le cours de ses idées. Cette fière Eliane qui cheminait, tête levée, au bras d'un homme accompli, à quels mérites transcendants devait-elle une si haute fortune? Elle n'était pas plus jolie que Valentine; à coup sûr elle était moins jeune et moins fraîche. Ses ancêtres pouvaient dater d'un peu plus loin; mais s'ils avaient traversé l'histoire de France, il fallait qu'ils eussent mis des pantoufles, car personne n'en avait entendu le bruit. Entre les Batéjins, de Pillesac, et les Barbot, de Lyon, la distance n'était pas si grande qu'il fallût des millions pour la combler. Pourquoi donc Valen-

tine était-elle réduite à s'acheter un hobereau inculte, lorsque la brune Yolande s'était donné pour rien un vrai grand seigneur de Paris ?

Elle s'arrêta court en se reprochant une telle pensée. Juger ainsi le prochain, c'était pécher par envie, manquer de charité et payer d'ingratitude les bontés d'une personne qui la traitait presque en sœur. Elle ne comprenait pas quel instinct ou plutôt quel démon l'avait excitée un moment contre cette belle marquise. Elle craignit d'être méchante et se reporta à la noble figure de Gontran, qui souriait d'un air si doux. Il fallait assurément qu'il eût une âme bien chrétienne pour conserver cette sérénité dans le plus noir des cachots. Valentine se dit qu'il y aurait honneur et gloire à défendre ce jeune homme contre ses avides persécuteurs.

Un scrupule survint. Lambert aussi était à plaindre et à sauver. Ce mariage décidé, presque fait, avait une importance capitale pour la fortune des Saint-Génin. Un caprice de jeune fille, en renversant des projets si bien assis, pouvait consommer la ruine d'une grande famille. Valentine réfuta l'objection elle-même : comment s'intéresser à ce gros réjoui de Lambert, qui riait à tout propos lorsqu'il ne boudait pas, qui prenait son vin pur et qui chassait toute la matinée ! Il avait des dettes, c'est certain ; mais il avait un château, une maison, des terres, des chevaux, des biens de toute sorte, et surtout il n'était pas en prison, lui !

La jeune fille se souvint que le pauvre Gontran

ne devait pas toujours rester sous les verrous; que déjà peut-être il était en liberté, et peut-être sur le chemin de la Grande-Balme. A cette idée, toutes les toilettes qu'elle avait apportées défilèrent soudain devant ses yeux, et aucune ne lui parut assez belle. Mais à quoi bon se parer pour lui, si véritablement il devait se faire soldat et partir pour cette terrible guerre? Gontran soldat! L'imagination de Valentine s'empressa de lui revêtir une tenue plus pittoresque et surtout plus dorée que ne comporte l'ordonnance. Après avoir ainsi habillé sa poupée, cette jolie petite imagination ébauchait le roman le plus pathétique, le plus noble, le plus chaste qui ait jamais fermenté dans un cerveau d'enfant. Gontran (quel joli nom!) arrivait à la Balme et s'éprenait d'un violent amour pour sa future cousine; mais trop délicat ou trop timide pour s'en ouvrir à personne, il assistait pâle et frémissant à la cérémonie. Le soir même, il partait pour la Crimée, la passion au cœur, le nom de Valentine sur les lèvres, un lambeau de ruban caché sous l'uniforme. Il mourait au bout d'un mois, vainqueur, comme il convient, et couvert d'une gloire immortelle, en murmurant le nom adoré. On retrouvait sur sa poitrine un ruban taché de son sang; on l'apportait à la jeune baronne de Saint-Génin, et elle disait à Lambert, sans verser une larme : « Me voici veuve devant Dieu ; soyez heureux ; gardez mes biens : je rentre au couvent pour toujours. »

Cette longne rêverie dont l'analyse occupe ici plusieurs pages avait à peine duré dix minutes en tout.

On ne sait pas quels infinis peuvent se loger dans une parcelle du temps ou de l'espace. L'observateur penché sur un fort microscope promène sa curiosité à travers un monde qui paraît sans limites : l'instrument écarté, il s'étonne de n'avoir plus qu'un point sous les yeux. Essayez et vous comprendrez.

Valentine fit sa prière, une prière un peu mystique, suivant la mode du Sacré-Cœur, et elle se coula dans son lit.

L'auteur se rappelle un peu tard et tout à fait hors de propos qu'il n'a pas encore esquissé le portrait de son héroïne. Il connaît tous ses devoirs envers des lecteurs distingués comme ceux qu'il espère rencontrer dans le monde ; il sait aussi que le public s'intéresse difficilement à un personnage, s'il ne l'a vu.

On vous raconterait que deux cent quarante chiens se sont fait écraser en six mois dans les rues de Paris, vous resteriez aussi froid que le paysan qui n'était pas de la paroisse. Mais que je vous en montre un seul, un tout petit, laid et crotté, courant dans le ruisseau sur trois pieds, et levant avec des cris plaintifs une pauvre petite patte ensanglantée, vous voilà déjà tout ému. C'est pourquoi les romanciers de tous étages, depuis Mérimée et George Sand jusqu'à M. Henri de Kock, vous montrent la figure de leur héros avant de vous conter leur histoire.

Mais la chambre d'une jeune fille est un asile sacré, et l'indiscret qui applique son œil au trou de la serrure mérite de rester borgne jusqu'à la fin de

ses jours. Je me bornerai donc à vous dire que Valentine, en toilette de bal, laissait deviner une beauté svelte, allongée et légèrement serpentine. Les épaules et les bras, sans avoir ce fini qui ne vient guère avant la trente-cinquième année, n'offraient ni saillies ni salières ; tout cela était fin sans être maigre; une multitude de petits méplats harmonieux dessinaient des muscles fermes sur des os d'une ténuité aristocratique. Les attaches étaient délicates et les extrémités mignonnes ; les mains avaient blanchi avant le mariage dans l'ombre et la fraîcheur du couvent. La figure, plus colorée, n'était pas régulièrement belle, mais rayonnante. On y pouvait critiquer bien des choses, le front trop haut, les paupières un peu épaisses, le nez un peu court, la bouche un peu grande. Mais la chevelure châtain-clair était énorme ; les sourcils presque noirs dessinaient des arcs parfaits ; les yeux d'un blond foncé brillaient, brûlaient, éclairaient tout aux environs, véritables foyers d'intelligence et d'amour. Les dents blanches et toutes petites étincelaient entre deux lèvres bien rouges ; mais la merveille de ces merveilles c'était le teint le plus clair, le plus pur, le plus transparent du monde ; une peau si diaphane que le sang de ce beau corps paraissait couler à ciel ouvert.

Valentine souffla sa bougie pour dormir ; mais le sommeil ne vint pas. Durant un bon quart d'heure elle chercha le repos à droite et à gauche, sans le trouver d'aucun côté. Elle n'était pourtant pas

malade ; à Dieu ne plaise ! Jamais elle n'avait senti sa tête plus légère et son esprit plus dispos. Peut-être la circulation du sang était-elle un peu plus active qu'à l'ordinaire ; le cœur sautait gaiement, comme un joli poulain qui a entendu claquer le fouet ; mais ce luxe de vie allègre et frémissante ne ressemblait en rien aux agitations pénibles de la fièvre. Il y a deux sortes d'insomnie : l'une est un vrai combat contre le mal physique ou moral ; l'autre est tout simplement la preuve d'une santé parfaite et d'un bien-être absolu. Le corps repousse le sommeil comme un ouvrier pour qui l'on n'a point d'ouvrage : passez votre chemin, réparateur de l'homme ; il n'y a rien à réparer chez nous ! Je ne suis pas éloigné de croire que beaucoup de belles pensées et de nobles résolutions sont écloses à la chaleur de cette heureuse insomnie. Toutes les forces de l'homme sain et bon y sont pour ainsi dire déchaînées ; l'imagination ne doute plus de rien, le cœur affronte tout ; il semble qu'une divinité bienfaisante ait balayé d'un seul coup d'aile tous les dangers et les obstacles qui encombrent la vie réelle.

Les sens eux-mêmes sont plus aiguisés, plus puissants ; leur portée s'étend dans l'insomnie jusqu'à des distances incroyables. Il y avait tout un cabinet de toilette entre le lit de Valentine et la chambre de Mme de Haut-Mont. Dix fois en un quart d'heure la jeune fille entendit ou crut entendre le nom de Gontran prononcé à très-haute et très-intelligible voix. Elle s'imagina d'abord que ses oreilles se jouaient

d'elle ; mais l'hallucination revenait à la charge avec une telle persistance qu'elle voulut enfin en avoir le cœur net. Elle ralluma sa bougie, sauta dans une robe de chambre, glissa ses petits pieds dans des pantoufles d'hermine et arriva sans bruit au pied de la cloison. Elle y resta longtemps, une heure au moins, et si ma lectrice est bien sûre qu'en pareille occasion elle n'eût pas bougé de son lit, elle a parfaitement le droit de lui jeter la pierre.

V

QUI SE PASSE EN CONVERSATION, MAIS QUI N'EN EST PAS MOINS UTILE

« Çà, mon frère, dit la duchesse en rentrant chez elle, vous entendrez ce que j'ai sur le cœur. Seyez-vous devant mon feu ; vous n'êtes, morbleu ! pas assez jeune mari pour qu'on se fasse un crime de retarder votre coucher. Que vous semble de cette affaire ? Et comment prenez-vous la férule qu'il nous donne ?

— Plût à Dieu, ma sœur, que nous fussions encore en âge de recevoir la férule ! Mais que voulez-vous dire et comment nomme-t-on le maître d'école qui nous rajeunit à ce point ?

— Gontran ! Gontran ! mon frère ! le petit Gontran de Mably ! un enfant que j'ai vu pas plus haut que cela, du temps que son pauvre père me faisait la cour ! Quel homme adorable ! Et l'aventure de ce soir, à la queue de mille autres, nous fait voir dans Gontran le digne fils d'Américi !

— Chère petite Aurore, je ne conteste pas, ici surtout, les mérites du père ; mais je demande du temps pour admirer les prouesses du fils. Est-ce un méchant bouquet envoyé cavalièrement à une jeune fille qu'il n'a jamais vue ? Le procédé est sans doute nouveau, mais je m'étonne qu'une femme comme vous ne le trouve pas trop familier.

— D'un cousin !

— Un futur cousin, qui n'a pas encore été présenté à sa future cousine, ne lui fait pas injure en lui envoyant un bouquet ; mais c'est une liberté qu'il faut savoir racheter par la forme, et j'estime que ce soir un billet galamment tourné n'eût pas été de trop. Américc de Mably, que vous citez, aurait appuyé ses fleurs d'une douzaine de jolis vers. Une potiche de mille francs, un bouquet de cinq louis et une carte de six centimes, sont toutes choses qui s'achètent : un marchand de chevaux peut en offrir autant à une demoiselle de théâtre. On croyait, vers 1820, que les femmes du monde ont droit à des hommages un peu plus personnels ; mais la jeunesse d'aujourd'hui traite à peu près tout le sexe sur le même pied. Autre temps autres mœurs. Nous dépensions notre argent pour les filles et notre esprit pour les femmes de bien. On a simplifié tout cela, et en quelque lieu que je rencontre les jeunes gens de notre monde, je les trouve également prodigues de leur argent et ménagers de leur esprit.

— Tout beau, seigneur Jadis ! Je méprise autant que vous l'argent bête et insolent des riches, mais

je tiens et maintiens qu'on ne saurait trop admirer la prodigalité du pauvre. Un garçon comme Gontran, qui ne possède plus rien au monde, pas même son malheureux corps, puisque les usuriers l'ont pris en gage, est héroïque, entendez-vous? lorsqu'il trouve moyen de jeter quelques louis par les fenêtres de sa prison. Toutes les femmes seront de mon avis, et je vous jure mon grand juron que si j'avais trente ans de moins...

— Aurore !

— Oui, j'entends bien ; mais chaque âge a ses plaisirs et personne ne m'empêchera de lui payer ses dettes, à ce pauvre innocent, puisque ni vous, ni votre nabab de fils, ni ce pataud de Lambert, ni personne de la famille n'a compris la leçon qu'il nous donnait ce soir !

— Ma chère sœur, permettez-moi d'abord de vous rappeler que Mably n'est pas mon parent, et que, malgré le bon souvenir que vous conservez à son père, il ne saurait en aucun cas être le vôtre.

— Et qu'importe, s'il est notre allié ? Sa mère était une Saint-Génin ; il est le cousin germain et l'ami d'enfance de Lambert. Nous tenons aux Saint-Génin par notre propre tante, Mme de Jeufroy, née de Vignon, qui a épousé en secondes noces un de ces loups de la Grande-Balme. On peut se serrer de plus près, j'en conviens ; mais, si nous nous sentons assez proches parents de votre gros Lambert pour nous enterrer tout un mois dans son trou, il est moralement impossible que le cousin de notre cousin...

— Ne soit pas notre cousin? Ma sœur, vous étendez le proverbe. M. de Mably ne m'est rien, mettez cela dans vos papiers. Cependant il est des nôtres, et nous sommes tous solidaires, au milieu d'une société qui s'organise sans nous, pour ne pas dire contre nous. De plus, je le connais un peu et nous nous donnons la main, sans être amis. Aussitôt que j'ai su la déplorable raison qui le retenait loin de la Balme, j'ai écrit à Vaucelin d'entrer en campagne. Vaucelin n'est pas seulement un honnête avoué, c'est encore un garçon de beaucoup d'esprit. En moins de quinze jours, il a tout mis au net. Votre joli Gontran a gâté comme à plaisir une position magnifique. Il était plus riche à vingt ans que je ne le serai jamais; bien doué, au demeurant, et fait pour réussir dans toutes les carrières : mais un sot préjugé lui défendait d'en suivre aucune. Il a fait comme presque tous les jeunes gens de son âge et de son monde; il n'a rien fait. Il a joué au cercle, il a parié aux courses, il a montré ses gants dans les avant-scènes, blanchi les manches de son habit dans les coulisses, soupé sans faim, bu par bravade, fumé par désœuvrement, et dormi ce détestable sommeil qui commence au petit jour et s'achève à midi. Après deux ou trois ans de cette vie, on est incapable d'un travail énergique, d'une discussion sérieuse et même d'une lecture suivie; le cerveau se farcit des bavardages du club, des nouvelles du boulevard, des bons mots du journal, et même des gros mots de Mlle X, Y ou Z. L'habitude de fréquenter des créatures infé-

rieures abaisse en peu de temps le niveau de l'esprit ; on s'ennuie dans un salon, parce qu'on a perdu le diapason normal de la bonne compagnie ; on oublie le chemin des maisons les plus dignes et les plus considérables, ou l'on y va comme un chien qu'on fouette, on y fait sotte figure et l'on s'échappe instinctivement dès qu'on trouve une porte ouverte.

— L'honorable orateur a-t-il bientôt fini ?

— Vous vous moquez de moi parce que je pérore un peu. Mais c'est qu'aussi, ma sœur, j'enrage cordialement quand je vois cette absurde existence détruire peu à peu tant de beaux jeunes gens, si bien nés, si intelligents, si généreux, si braves ! C'est la recrue de la noblesse française qui périt sous nos yeux, par décomposition parisienne, entre le bois de Boulogne et le boulevard des Italiens. Comment pourrais-je garder mon sang-froid, moi qui suis franchement de ma caste, quand je vois le désœuvrement, le jeu et les filles, nous faire plus de mal que Louis XI et Richelieu ? Je ne suis pourtant pas un puritain, que diable ! J'ai rudement aimé dans mon temps ; mais j'avais soin d'aimer des femmes qui en valaient la peine et qui étaient en fonds pour me rendre la monnaie de mon cœur. Je les prenais dans notre monde, où les personnes de bonne volonté ne manquent pas, Dieu merci ! Elles parlaient ma langue ; on échangeait quelques idées ; elles avaient des salons où les rivaux se rencontraient, s'observaient, se mesuraient, où l'esprit s'aiguisait au frottement de l'esprit. Je n'ai jamais connu, sinon par ouï-dire,

ces appartements inventés pour la galanterie moderne, véritables ruches d'amants où quelque femme de chambre habile et discrète fait circuler dix hommes à la fois, ouvrant à celui-ci, enfermant celui-là, poussant l'autre dehors, évitant tous les chocs par mille tours de passe-passe, comme autour du cabinet d'un médecin consultant ! Nos jeunes beaux d'aujourd'hui sont faits à ce manége, car la jeunesse est un âge souple ; on l'habitue à tout, même à parler l'argot de la mauvaise compagnie, qu'ils appellent le javanais ! Mais combien en voyez-vous qui soient de force à suivre une liaison en règle avec une femme du monde ? On compte ceux qui ont la patience, la discrétion et la bonne éducation requises pour cet emploi. L'immense majorité de vos petits Gontran dit que c'est ennuyeux, et j'adoucis le terme. Une liaison qu'on ne peut ni étaler en public ni afficher au club ! Une femme qu'il faut rentrer tous les soirs dans la bonne compagnie, qu'il faut faire danser, qui veut qu'on la respecte, qu'on l'amuse, qu'on lui fasse honneur en brillant un peu devant elle, et qui, en échange de tous les sacrifices, ne vous permet même pas de fumer dans son boudoir !

— Prenez garde, mon frère ; vous avez failli vous perdre dans les qui et les que. Palsambleu ! vous prêchez de bon appétit et je vous trouve bien excité contre les petits travers de cette pauvre jeunesse. Mais pourquoi, s'il vous plaît, faire porter à Gontran toutes les iniquités d'Israël ? Devra-t-il payer pour les autres, parce qu'il est le plus malheureux et peut-être le

le plus innocent de tous? Car enfin, s'il n'est pas rangé, marié et père de famille, vous savez comme moi, mon frère, que ce n'est pas faute de l'avoir voulu.

— Voilà donc le grand mot lâché! Que ne le disiez-vous plus vite? Dites aussi, ma sœur, que je veux mal de mort à M. de Mably, parce qu'il a rencontré ma femme avant moi et qu'il l'a demandée en mariage! dites que je le crains comme un rival! Dites...

— Non, je dis seulement que vous ne l'aimez pas et qu'il aurait tort de faire grand fonds sur vous.

— Rien ne m'oblige à aimer un homme qui n'a ni mon âge, ni mes idées, ni mes habitudes. Il n'est pas moins vrai que je me suis mis en quatre pour votre maudit Gontran, que vous m'accusez de haïr. Sa position était absurde; non-seulement il a donné des maisons, des forêts et des titres de rente, comme autrefois nous donnions des bonbonnières, mais il a follement hypothéqué son reste; il a signé des billets par milliers; les usuriers de Paris les achetaient au poids. Depuis notre arrivée à la Grande-Balme, je suis en correspondance réglée avec le premier président du tribunal civil, et Vaucelin, de son côté, se remue comme un démon. Les créanciers comptaient sur la saisie judiciaire pour obtenir les immeubles à vil prix. J'ai tout payé, tout réglé; j'achète l'hôtel de Mably à des conditions que personne n'aurait acceptées, et j'aurai du bonheur si je ne le revends pas à perte. L'actif, relevé par mes soins ou plutôt par mes folies, arrivait à peine au niveau du passif. Vaucelin a fait croire à votre ami Gontran

qu'il lui restait deux mille francs de rente. C'est peu pour un monsieur qui distribue des hôtels aux petites dames, c'est énorme pour un soldat qui prend la vie au sérieux. Voilà ce que j'ai fait, ma sœur, pour un jeune homme qui a aimé la marquise, qui a peut-être ému son cœur un instant, si la chronique dit vrai, et qui retombera amoureux d'elle dans quelques années, par une fatalité presque inévitable.

Je n'ai nulle amitié pour lui, nulle confiance en lui, et je le sers de mon crédit et de ma bourse.

Il ne saura jamais qu'il est mon obligé, je le tiens quitte de cette reconnaissance. C'est par orgueil de caste, par esprit de parti, et un peu, si vous le voulez, par coquetterie de vieillard, que j'en use de la sorte avec votre joli protégé !

— Bien, mon frère ! Bravo ! c'est agir en vrai Lanrose, et je vous embrasserais de bon cœur, si tout cela n'était pas gâté pas un vilain trait... Attendez un instant pour m'arracher les yeux ! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Tirer les gens d'une prison, c'est paternel en diable; mais il vaut encore mieux les laisser à Clichy que de les envoyer à la boucherie Ne m'avez-vous pas dit qu'il se faisait soldat?

— Vaucelin m'en écrit la nouvelle aujourd'hui même.

— Mais les soldats, on les tue ! vous aurez ce meurtre-là sur la conscience, mon frère.

— Eh ! morbleu, ma sœur, on ne les tue pas tous.

— Presque tous, je vous jure ! Ah ! c'en est fait ! Quelque chose m'avertit qu'un si charmant jeune

homme, frappé d'un coup mortel, verra changer ses roses en lis! Gontran n'est plus! Si vous l'envoyez à l'armée, il n'en reviendra jamais!

— J'en suis bien revenu, moi!

— Eh! quelle différence! vous étiez bronzés, vous autres!

— Il se bronzera comme nous, à la fumée du canon. Tout justement, cela fume assez fort en Crimée.

— Tigre! Vous auriez la cruauté de l'envoyer d'emblée où l'on se bat?

— Ce n'est pas moi qui l'y envoie, et j'estime qu'il y courra de lui-même. A quoi bon s'engager, si l'on ne doit point faire campagne? On ne prend pas l'uniforme pour gagner un sou par jour, mais pour se signaler le plus tôt possible au service du pays.

— Comme si votre pays avait besoin des services de Gontran!

— Le fait est qu'on s'en est passé jusqu'à ce jour. Mais c'est lui, votre Gontran, qui a besoin de faire quelque chose. Or, un homme titré, pauvre et pensant bien, que peut-il faire en 1854?

— Tout au monde, mon frère, plutôt que de se laisser rompre les os.

— Voulez-vous qu'il demande au gouvernement une bonne petite place?

— Plutôt mourir!

— Ah! vous voyez. Souhaitez-vous qu'il fonde avec ses capitaux un modeste restaurant, une gracieuse boutique de confiseur?

— De grâce, ne me faites pas plus enfant que je

ne suis! On sait bien que ces métiers-là sont interdits à un homme bien né, mais qu'il y a d'autres professions, grâce à Dieu.

— Tous les métiers, ma sœur, sont du commerce ou de l'industrie. Ils dérogent : au moins lorsqu'on les fait soi-même et en petit.

— Un gentilhomme a le droit de cultiver ses terres!

— Oui, certes, lorsqu'il en a. Ceux qui cultivent la terre d'autrui, nous les appelons fermiers, et nous leur disons : mon brave homme! Mais Gontran n'est ni assez instruit ni assez riche pour entreprendre une ferme de vingt arpents.

— Le voyez-vous, d'ailleurs, attelé à la charrue comme cet empereur romain... Titus ou Cincinnatus? Avec des mains comme les siennes, car il a les mains de son père, on ne fait pas un métier de manant! Mais n'y a-t-il pas autre chose? Le.... la.... les.... Comment dit-on?

— Les arts? soit. Mais il faudrait dix ans d'études spéciales.

— Et puis c'est très-mal vu lorsqu'on en fait métier et marchandise. On peut sculpter ou peindre en manière de récréation ; encore ne faut-il point s'y rendre trop habile, sous peine de passer pour ce que l'on n'est pas. Vous souvient-il du jour où vous fîtes l'imprudence d'envoyer ces deux tableaux au Louvre? J'entendis un bourgeois demander à son voisin s'il savait le nom de l'artiste et j'en pensai mourir de dépit.

— Moi, j'ai rougi d'orgueil lorsqu'on me demanda si je voulais les vendre. Mais Gontran ne fera jamais rien qui se vende et vous êtes pleinement rassurée sur ce point. Ce n'est pas que la nature ait lésiné avec lui, mais rien ne peut remplacer l'éducation première. Il ne sera ni artiste, ni ingénieur, ni avocat, ni médecin, ni....

— Ni rien de cette espèce, et je m'en frotte les mains, mon très-cher frère. Ah! vertuchoux! le monde n'est pas tellement renversé par-dessus tête qu'il faille voir un Mably déguisé en robin, plaider publiquement pour des veuves de bas étage et des orphelins de pacotille! Merci de moi! et quant à la médecine, il serait trop nouveau qu'une bourgeoise en couches mandât à son chevet le docteur comte de Mably!

— C'est pourquoi, chère enfant, votre protégé n'a qu'un parti à prendre. On ne déroge point sous l'uniforme, au contraire.

— Allez au diable avec votre uniforme et votre sou par jour! Mon frère, si la société avait le sens commun, tous les hommes titrés seraient riches.

— Et ceux qui mangent leur fortune?

— Le roi les remettrait sur un bon pied, selon ce que j'ai lu dans toute l'histoire de France.

— Bon exemple à donner! Mais nous n'avons plus le roi. Mais nous avons un budget que le conseil d'État, le Corps législatif et le Sénat pèsent dans trois balances pour voir si l'on n'en pourrait pas retrancher un centime. Mais quand même la nation, par

une fantaisie que rien ne fait prévoir, s'amuserait à doter aujourd'hui les deux cents meilleures familles, elles seraient toutes sur la paille avant cent ans. Avez-vous essayé de partager un million en quatre et de voir ce qui en reviendrait à chaque tête d'héritier au bout du quatrième partage? trois mille neuf cent six francs et cinq sous.

— De rente?

— De capital, représentant un revenu de cent soixante-quinze francs soixante-dix centimes, au taux de quatre et demi. Voilà ce qui resterait dans cent ans à chaque rejeton de nos grandes familles, si la nation leur donnait à chacune un million aujourd'hui. Vous comprenez? Un bien qui se partage toujours et que personne n'accroît par le travail, finit par tomber à néant.

— Et pourquoi partager? Que ne rétablissez-vous le droit d'aînesse?

— Adressez-vous au peuple souverain! Mais je vous avertis que le droit d'aînesse lui-même retarderait notre ruine sans l'empêcher. Je sais une province où il existe en fait; où, par un tour de main assez facile, le père donne à peu près tout son bien au fils aîné. Ce procédé, paternel si l'on veut, a conservé jusqu'à nos jours une bonne petite noblesse qui affermait ses terres, chassait, montait à cheval, empochait des revenus très-modestes, mais, grâce au bon marché de toutes choses, vivait en joie sans déroger. Mais voilà qu'on découvre les mines d'Australie et de Californie; il pleut de l'or, et le numéraire se

déprécie au jour le jour. Le commerce, l'industrie et tous ces vils travaux que nous abandonnons aux bras plébéiens, attirent ou créent autour de nous des richesses énormes, et la pièce de cinq francs, qui commençait à n'en valoir que quatre, n'en représente plus guère que trois et demi. Pour comble de malheur, un scélérat de chemin de fer débouche insolemment dans ces contrées patriarcales. Tout les produits du sol, qui se donnaient gratis, émigrent vers Paris et les grandes villes ; le prix du beurre saute en un rien de temps de huit sous à vingt-quatre....

— Vous savez le prix du beurre, marquis ?

— De celui que je mange ? non. C'est l'affaire de mon maître d'hôtel. Mais un homme d'État sait tout, ma chère Aurore ; il lit à livre ouvert jusque dans la cuisine de ses concitoyens. Sentez-vous qu'une hausse de deux cents pour cent sur les denrées de consommation générale réduit de deux bons tiers le revenu de ceux qui ne font rien ? La cherté qui nous envahit et qui gagne de proche en proche jusqu'aux extrémités de la France n'incommode pas sérieusement les gueux qui travaillent. S'ils payent tout plus cher, ils sont bien postés pour prendre leur revanche en élevant le tarif de leurs services ou de leurs produits. Mais le gentilhomme qui vit les bras croisés, par droit et par devoir de naissance, finira par mourir de faim au milieu de la prospérité générale. Plus la canaille (comme vous dites) s'enrichit autour de lui, plus il devient pauvre. Le même

train de maison qui coûtait neuf mille francs par an, d'après Mme de Maintenon, en exigeait quarante mille au temps de Voltaire ; il en coûterait plus de deux cent mille aujourd'hui. Pensez donc ! un hôtel à Paris, dix domestiques, quatre chevaux, deux cochers, table ouverte, le jeu, les spectacles, les fantaisies et les libéralités de monsieur et de madame ! Le droit d'aînesse aurait eu beau faire : une famille opulente en 1680 serait assez misérable aujourd'hui, avec le même revenu.

— Et pourquoi n'élevons-nous pas le revenu de nos terres, en triplant, s'il le faut, la redevance de nos fermiers ?

— Bien raisonné, ma sœur ! On a suivi votre conseil aussi loin qu'on a pu, et la location des terres est en hausse. Mais le prix des fermages n'a pas suivi la même progression que le prix des denrées ! Hélas ! c'est que la terre ne peut rien sans travail et sans argent, tandis que le travail et l'argent, chez un peuple industrieux, peuvent beaucoup sans la terre. Comme ils sont les plus forts et les plus indépendants, ils ne subissent pas la loi, ils la font.

— Tenez, vous me rendrez folle avec votre damnée politique ! Et tout cela pour me prouver que la noblesse est morte, quand je la vois, grâce à Dieu, assez fringante autour de nous ! On tombe par accident, mais on se ramasse, palsambleu ! Il y a remède à tout, excepté à la mort, et c'est pourquoi je ne veux pas que l'unique héritier d'un grand nom aille se faire geler en Crimée. Remettez donc du

bois au feu ; vos théories m'ont figé la moelle dans les os. Que faut-il, après tout, pour relever la fortune de Gontran? Un mariage. Les héritières ne manquent pas : tous ces affreux marchands et manufacturiers qui remuent l'argent à la pelle ont des filles à établir, et ils sont encore plus friands de nos titres que nous de leurs écus. Gontran ne vaut-il pas Lambert de Saint-Génin? Il est mille fois mieux de toutes les manières, par le nom, par le titre, par l'esprit, la figure et l'éducation. Et si votre balourd de cousin trouve, sans les chercher, jolie femme et grosse fortune, on ne m'ôtera pas de l'esprit que Gontran trouvera cent fois mieux en cherchant un peu! Il faut le marier, mon frère, et non seulement lui, mais tous ces beaux jeunes gens que vous paraissez plaindre et que vous envoyez trop gaillardement à la tuerie. Que le peuple travaille, c'est son lot : n'a-t-il pas travaillé de tout temps pour nos pères? Tandis qu'il se démène et s'enrichit, les fils de bonne maison se ruinent pour acquérir la science de la vie, et, lorsqu'ils ont tout dépensé, ils s'en vont dire à quelque gros citoyen : Bonhomme, donne-moi ton argent et ta fille. Par ce moyen, mon frère, nous prenons notre revanche de la Révolution, nous ramenons cet âge d'or où la populace suait au service de ses maîtres, et nous éternisons la gloire et la prospérité de la noblesse française!

— Oui-dà! si l'on vous laissait faire, vous nous auriez bientôt conditionné une jolie noblesse! Si nous valons quelque chose de plus que le commun

des hommes (ce qui n'est pas encore amplement démontré), c'est que nous avons dans le sang des mérites ou des vertus héréditaires. Le système des croisements que vous préconisez donnerait, à la première génération, des mulâtres de gentilhomme et de bourgeois, à la deuxième, des tercerons ou des cabres, selon que le produit du premier mariage s'allierait à la noblesse ou à la bourgeoisie. Un terceron marié à une fille noble engendrerait des quarterons, et avant la fin du siècle on pourrait mettre tous les Français dans un sac et tirer au hasard : il ne resterait plus ni un bourgeois pur sang ni un gentilhomme de race. Au demeurant, ma sœur, nous en sommes presque là. Le Faubourg est encore peuplé de grands noms ; mais l'étiquette ne fait pas la marchandise et nous comptons fort peu de nobles à trente-deux quartiers. La gent laborieuse ne se contente pas de nous primer sur toute la ligne ; elle nous envahit de haute lutte et mêle son sang au nôtre, malgré nous. Votre modiste vous fait payer cent vingt francs un chapeau qui en vaut trente ; mon tailleur me vend dix louis un paletot qui ne lui en coûte pas cinq : après dix ans d'un tel commerce, ces deux industriels se trouveront assez riches pour marier leurs filles à nos fils, si nous en avons. Bonne affaire pour nous, surtout quand nos enfants ont engagé leur patrimoine pour acquérir, suivant votre expression, la science de la vie ; mauvaise affaire pour la noblesse, qui croit se rajeunir en infusant dans ses veines du sang de modiste, de tailleur, d'u-

surier, de.... que sais-je encore? N'a-t-on pas vu des femmes de plaisir amasser, à la rougeur de leur front, une dot exorbitante à leurs filles? Et, comme les millions sont moins offerts que demandés sur la place de Paris, les pères les mieux nés ferment les yeux sur l'origine de ces fortunes. On en cite qui ont marié leur fils à la fille de leur maîtresse, enchantés de rentrer ainsi dans leur argent et dans celui des autres. Ils ne réfléchissent point au mélange bizarre qui va s'opérer, par leurs soins, dans les veines de leurs petits-enfants. Je ne vous parle pas de ces malheureux fous qui croient faire une fin en épousant, devant la loi et devant Dieu, la cause abjecte de leur ruine ; trop heureux s'ils ne couronnent pas un si brillant exploit en prenant sous leur nom les enfants de tout le monde! Vaucelin m'a conté le dernier épisode des amours de votre Gontran. Il avait dépensé le reste de sa fortune avec la Brindisi, cette chanteuse italienne, qui n'a jamais chanté qu'au dessert. Un matin, il reçoit la preuve incontestable qu'il est trahi pour un comédien de bas étage, une espèce de funambule des boulevards! Il court chez l'infidèle et l'accable de reproches. Elle lui dit avec le plus beau sang-froid : « Que voulez-vous, mon cher? vous me payez, donc je vous trompe ; c'est la loi. Peut-être m'auriez-vous plu par vous-même si vous aviez été moins riche ! — Mais, malheureuse, répond-il, je n'ai plus rien ; ma ruine est consommée, grâce à vous, et peut-être demain vous maudirai-je à Clichy ! » A ces mots, la

demoiselle fond en larmes, lui tend les bras, de fort beaux bras, dit-on, et s'écrie : « Ruiné ! il serait vrai ? Mais je vous adore ! Épousez-moi ; j'ai quinze cent mille francs d'économie, et j'ai toujours rêvé d'être comtesse ! »

— Ah ! la coquine !

— Gontran a préféré la prison, et je l'estime assez pour ne pas lui en faire un mérite. Mais voyez-vous la belle recrue qu'il aurait apportée à la noblesse de la France, s'il nous avait donné cette comtesse de Mably ? Elle possède un fils anonyme, joli vaurien de sept à huit ans ; il le reconnaissait d'emblée et le faisait vicomte. Qu'en dites-vous ?

— Je dis qu'on eût traîné cette immonde famille dans le ruisseau de la rue du Bac !

— Non, ma sœur. Vous leur auriez fermé votre porte et moi la mienne ; mais tout le monde n'est pas aussi exclusif que vous et moi, et dans les vingt ans, le jeune Brindisi, fils de mère trop connue et de père inconnu, aurait été Mably de pied en cap, comme je suis Lanrose : ni la loi ni le monde n'eût fait la moindre différence entre nous.

— C'est horrible !

— Est-ce vrai?

— Comme s'il ne suffisait pas de toutes les intrigues qui faufilent dans nos familles le sang des intendants et des laquais ! »

Le marquis se mordit la lèvre et tisonna sans répondre.

« Mais parlez donc ! reprit la duchesse. Vous faites

l'homme d'État, et vous n'avez pas en poche une ancre de salut! Si les chemins de fer, le droit d'aînesse et toutes les malpropretés de la Révolution doivent nous ruiner les uns après les autres, si nous n'avons pas même la ressource de fumer nos terres par le mariage sans laisser à nos petits-fils une incorrigible odeur de fumier, la noblesse est perdue sans ressource.

— J'en ai peur.

— Il ne croit plus à la noblesse! et il se glorifie d'être gentilhomme!

— Je ne m'en glorifie pas plus que d'avoir la main petite et les cheveux fins. C'est un avantage de naissance assez lourd à porter quelquefois. Je me suis dit souvent que, si je n'étais pas un gentilhomme, j'aurais eu les coudées plus franches pour devenir un grand homme. Encore ne suis-je pas ce qu'on appelle un pur; car j'ai servi sous le drapeau tricolore, j'ai accepté les bienfaits d'un soldat parvenu, j'ai dérogé par le travail, j'ai fait cent choses bonnes et mauvaises, surtout bonnes, que nos gentilshommes ne font pas.

— En un mot, comme en deux, croyez-vous à la noblesse, oui ou non?

— J'y crois, ma sœur, comme à la monarchie légitime. Le bon sens me crie aux oreilles que le roi ne montera jamais sur le trône, cependant je suis prêt à me faire tuer pour lui.

— Vous êtes bête, Armand; mais si jamais je rencontre une bête plus noble que vous, j'irai de

mon pied le dire à Rome. Embrassez-moi... pas là! Voulez-vous emporter mon rouge à vos moustaches? Allez vous mettre au lit et faites une prière à saint Antoine de Padoue. Il faut, bon gré mal gré, que vous me trouviez une femme pour Gontran. »

VI

VALENTINE

Personne n'a jamais su si Mlle Barbot avait écouté cette conversation tout entière ou si elle n'en avait saisi qu'un fragment. J'aime à croire, dans son intérêt, qu'elle en perdit plus de moitié, car les théories du marquis et les boutades de la duchesse auraient été souvent lettre close pour elle. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle ne se coucha point sans baiser vingt fois la rose pâle, qu'elle dormit très-mal, et qu'elle s'éveilla follement amoureuse d'un homme qu'elle n'avait jamais vu.

Elle se leva dès le matin, oublia ses prières pour la première fois depuis bien des années, sonna la femme de chambre à triple carillon, fit sa toilette à grand choc de porcelaines, et se dépita, sans savoir pourquoi, contre Mme de Haut-Mont, qui restait sourde comme un terme. La belle enfant sentait un violent besoin de voir la duchesse et de causer avec elle. Après une demi-heure d'attente et de tapage,

elle prit le parti d'entrer sans invitation dans la chambre de brocart rouge et d'embrasser sa vieille amie, qui s'éveilla en poussant de vrais cris.

Pour excuser cette irruption, elle risqua un petit mensonge et prétexta des inquiétudes qui étaient loin de son esprit. Elle savait pourtant bien que la duchesse s'était couchée trop tard pour avoir fait sa nuit à neuf heures.

Mme de Haut-Mont la remercia d'un intérêt si tendre : ce ne fut pas sans grommeler un peu. Mais comment tenir rigueur à cette nature caressante? Valentine embrassait de si bon appétit les vieilles joues ridées où l'abus du rouge et du blanc avait imprimé un ton de brique! Les baisers, fort heureusement, ne portent pas d'adresse. J'estime toutefois qu'en ajoutant les mots *pour faire suivre*, on n'aurait point calomnié ceux-là.

Valentine ne doutait pas que la bonne fée de Gontran, après le grave entretien de la veille, n'eût encore le cœur tout plein de son protégé. Elle s'était préparée à entendre pour la seconde fois l'éloge de ce charmant et malheureux jeune homme; peut-être même avait-elle étudié la contenance à prendre dès qu'il serait parlé de lui. Mais elle en fut pour ses apprêts; on ne lui fournit pas l'occasion de feindre. La duchesse avait fait, la veille au soir, une telle dépense de dévouement que toutes ses économies y avaient passé. Elle s'éveilla tout occupée d'elle-même, toute farcie de souvenirs personnels, toute bondée d'anecdotes qui avaient hâte de s'écouler.

Cette fois Valentine trouva les racontages oiseux et la faconde importune. Tout ce qu'elle entendit lui parut au moins inutile; elle était dans cette disposition d'esprit où une seule note répétée à satiété nous charme cent fois plus que toutes les mélodies de Mozart et de Rossini. Pour un rien, elle aurait querellé sa vieille amie; elle comprit ce matin-là que la duchesse était égoïste, et ce fut la première découverte de son égoïsme naissant.

La cloche du déjeuner rompit un tête-à-tête aussi long que stérile. La jeune fille se retrouva, elle trentième, devant la grande table surchargée de grosses viandes provinciales. Elle revit Lambert, tout rayonnant d'un bonheur qu'il croyait assuré, et cette bonne figure lui sembla horriblement vulgaire. Valentine cherchait par instinct sur la personne de son futur mari les signes extérieurs de la noblesse; elle arrêtait les yeux à ses larges mains rouges, et repensait alors qu'il avait plus de Canigot que de Saint-Génin dans le sang. La douairière lui parut plébéienne de la tête aux pieds; chez presque tous les convives, elle démêlait avec une avide curiosité l'élément populaire mal fondu avec quelques atomes d'aristocratie. A peine si quatre personnes résistèrent à l'examen : le marquis, la duchesse, la sévère Éliane et le petit chevalier de Grissac. Adhémar était peuple, autant et plus peut-être que le bonhomme Fafiaux. Valentine oublia de s'examiner elle-même; il était naturel qu'elle se mît hors de concours. Mais l'ombre ou la photographie de Gontran,

revue et embellie par les rêveries de la nuit, planait sur l'assemblée et primait tout.

Du reste, il ne fut point parlé du prisonnier de Clichy. Son bouquet, bien fané, était encore au salon, dans le beau vase. Valentine s'en approcha, au sortir de table, en vidant sa tasse de café. Elle opéra la manœuvre avec des précautions inouïes, comme si une démarche de cette imprudence avait dû trahir son secret à tous les yeux Personne ne songea même à remarquer les pauvres fleurs qui, en effet, n'avaient plus rien de remarquable. La jeune fille se prit alors à penser que tout ce monde la mettait à l'épreuve; il y avait complot; on guettait sa première parole pour la convaincre d'un crime commis au fond de l'âme : comment expliquer autrement ce silence général sur un homme qui l'occupait tout entière?

Elle fut triste, inquiète, nerveuse tout le jour. Son oncle la trouva si différente d'elle-même qu'il lui demanda si elle n'était pas malade. Heureusement le ciel était chargé de gros nuages froids; il y avait de la neige dans l'air et le vent soufflait du nord avec un bruit aigre : le mauvais temps, qui a bon dos, servit d'excuse à son humeur.

Les hommes sortirent après midi pour chasser au bois, laissant les dames à la garde de quelques vieillards maussades. Rien n'est plus difficile que d'amuser une quinzaine de femmes dans un château, si le soleil ne se met de la partie, ou tout au moins l'amour. Ajoutez que la grande majorité des personnes

présentes n'était amusable à aucun prix. La plus gaie de la bande, Mme de Haut-Mont, bâillait à tue-tête; elle modulait des trilles de bâillement, sans nul respect humain, à la bonne franquette, et ses voisines, plus discrètes, répétaient à petit bruit, derrière leur mouchoir, ce qu'elle avait chanté tout haut. Yolande frappait sur le piano comme pour exercer une vengeance particulière; elle en avait assez de la Grande-Balme et des cousins rustiques; il lui tardait un peu d'essayer les modes nouvelles et de commencer son hiver de Paris. Éliane était plongée dans une rêverie profonde, et Valentine tournait autour d'elle avec défiance, flairant une rivale, fouillant dans ses regards indécis comme pour y démêler l'image de Gontran.

A deux heures, il y avait encore trop de jour pour qu'on fît allumer les lampes, mais il n'y en avait plus assez pour le contentement des yeux. Les souches entassées dans la cheminée de pierre brûlaient péniblement avec une lumière rougeâtre et fumeuse. Valentine se dit avec effroi qu'elle était destinée à vivre dans ce salon, auprès de cette cheminée, au milieu de cette morne famille, aux rayons de ce soleil opaque. Les tentures, les tapis, les tableaux, les meubles, tout ce qu'elle avait trouvé splendide un mois plus tôt, lui parut sinistre. Par quelle fatalité était-elle condamnée à végéter dans cette serre froide, lorsqu'elle se voyait assez belle et assez riche pour briller à Paris? Elle fermait les yeux de temps à autre et voyait en imagination des féeries plus

éblouissantes que les splendides aquarelles d'Eugène Lami. Quel réveil, un instant après, lorsqu'elle rencontrait la figure anguleuse, les rouleaux blancs et le regard froid de sa future belle-mère !

Peut-être Mme de Saint-Génin devina-t-elle un peu le malaise de cette jeune fille, car elle vint s'asseoir auprès de Valentine et la baiser au front avec mille mamours. Mais la petite sentit redoubler son effroi sous ces caresses à angle aigu. Les fortes mains de la douairière, née Canigot, et sa voix masculine n'étaient pas faites pour rassurer une enfant timide. La seule pensée qui vint à Mlle Barbot fut que cette grande femme était capable de la tuer pour l'amour de son digne fils. Elle se demanda ce qu'elle deviendrait dans huit jours, quand son oncle et tous les invités auraient quitté le château. Vivre seule entre Lambert et Mme de Saint-Génin, quel supplice !

Cependant la douairière, adoucissant sa voix, se répandait en aimables promesses : « Nous serons deux à vous chérir, à prendre soin de vous, à vous choyer toute la vie. Les tracas de la maison seront pour moi seule ; je donnerai les ordres, je disposerai tout, j'arrangerai de mes mains le duvet de votre nid ; chère enfant, vous n'aurez qu'à vous laisser vivre. » En tout autre moment, Valentine eût décliné le bonheur de coq en pâte dont sa belle-mère la menaçait : une jeune mariée est presque aussi jalouse de ses devoirs que de ses plaisirs ; elle ne désire point les avantages de la femme sans les char-

ges de son nouvel état, et si elle se réjouit à l'espoir d'être aimée, elle ne craint nullement l'obligation d'agir en maîtresse. La future baronne était alors dans une telle disposition d'esprit que les promesses de Mme de Saint-Génin lui parurent non-seulement blessantes, mais tout à fait oppressives. Elle se vit esclave et prisonnière, sous la garde d'un dragon femelle. La Grande-Balme se changea tout à coup en château féodal, et Valentine en princesse enfermée dans la tour. Cette hallucination de la peur fut si forte, que la pauvre héritière eut la velléité de crier à l'aide! ou même d'appeler Gontran.

Les chasseurs revinrent à la nuit, tous bredouille, et Lambert s'accusa, avec une modestie joviale, d'avoir manqué un chevreuil à dix pas. Lambert était connu pour le premier chasseur du département; il avait fait d'assez beaux coups pour avouer franchement ses rares maladresses et laisser aux mazettes la prétention de tout tuer. Mais Valentine entrait dans cette période où la désaffection profite du moindre incident pour s'accroître. Elle fut enchantée de pouvoir se dire que ce Nemrod de Saint-Génin n'était pas même un chasseur adroit. S'il avait tué le chevreuil, elle aurait plaint la pauvre bête et maudit avec autant de joie la férocité de Lambert.

La compagnie se sépara bientôt pour faire ce bout de toilette qui précède toujours le dîner. Valentine, en montant à sa chambre, passait devant la porte du billard. Le sort voulut qu'elle se rencontrât face

à face avec Adhémar qui en sortait; une bouffée d'air chaud lui vint droit au visage, ou, pour parler plus juste, elle reçut à bout portant une explosion d'absinthe et de tabac. Je vous ai avoué que Lambert, comme il arrive trop souvent aux jeunes gens désœuvrés de la province, avait pris quelques habitudes de café. L'absinthe était entrée dans ses mœurs avec la pipe; Valentine eut le temps de l'apercevoir en pleine lumière, une pipe à la bouche, un verre d'absinthe à la main, et riant de ce gros rire cordial qui sent la gaudriole d'une lieue. Elle nota le fait avec un redoublement de joie; le cœur des femmes est ainsi fait. Si Lambert avait eu l'esprit de se faire aimer, Valentine en serait venue à lui bourrer sa pipe et à lui verser son absinthe après un mois de mariage; et quoique les divers poisons dont notre sexe a contracté l'habitude révoltent les sens délicats de toute femme bien élevée, la pauvre enfant aurait goûté une sorte de plaisir héroïque en rendant ces services à son mari.

La duchesse l'appela, comme elle pensait entrer chez elle, et Valentine sentit battre son cœur à l'idée qu'on allait peut-être lui parler enfin de Gontran. Mais non, il s'agissait seulement de donner son avis sur un nouveau visage que Mme de Haut-Mont voulait peindre sur sa propre peau. Elle trouva l'artiste entourée de fioles, de petits pots, d'éponges, de pinceaux et de pattes de lièvre, sans compter une belle provision de cheveux lisses ou crêpés. L'aimable vieille ne faisait point mystère de sa

toilette; elle disait son âge à qui voulait l'entendre, et tous ces grands travaux qui occupaient une moitié de sa vie n'avaient pas pour but de le dissimuler, mais de l'orner. Elle se surchargeait de faux cheveux, mais elle les prenait blancs et les couvrait de poudre. Ses ajustements étaient ceux qui conviennent à une sexagénaire, et si elle se faisait un teint surnaturel, c'était un peu par charité, pour n'effrayer personne, et beaucoup par désœuvrement, pour s'amuser. Elle jouait avec sa petite personne comme avec une poupée; voilà tout.

Valentine l'aida, la conseilla, la flatta autant qu'elle voulut; le tout en pure perte. Il semblait que l'ancienne amie du comte Américc eût oublié le nom de Mably. Deux ou trois fois, en un quart d'heure, Valentine eut la bouche ouverte pour aborder la question Gontran. Elle trouva les transitions les plus subtiles et les plus naturelles; mais toujours la parole expira sur ses lèvres au moment décisif. Il lui semblait qu'au seul nom de Gontran, ou même au seul mot de bouquet, le monde entier allait lire dans son âme; que toutes les voix de la terre et du ciel s'élèveraient en même temps pour la déclarer coupable : à cette idée, la tête lui tournait.

Elle ne s'occupa de sa toilette qu'au dernier moment, quand la cloche sonnait le dîner. La première robe décolletée qui lui tomba sous la main lui parut assez bonne. Tout était assez bon pour le seigneur de Saint-Génin, son futur mari.

Du potage au dessert, elle le taquina sans trêve.

M. Faflaux trouva même qu'en cette occasion elle s'écartait un peu de la réserve commandée à son sexe. Il lui fit signe sur signe, mais la petite espiègle était bien décidée à n'en rien voir. Le reste de l'assemblée augura bien de ce babillage : d'autant plus que Lambert parut se dégourdir au feu de la conversation. On crut que les futurs époux commençaient à s'entendre et que la glace était rompue. Le marquis de Lanrose, la comtesse Adhémar, le chevalier de Grissac et M. de Girenseigne, gros rieur s'il en fut, se mirent de la partie; la duchesse, qui ne craignait pas deux doigts de vin muscat, s'enleva comme une fusée, et cette journée, assez triste au début, se termina dans une gaieté folâtre. Mme de Haut-Mont était si transportée qu'elle promit aux amoureux de les faire danser à Paris.

« J'accepte pour ma part, dit Valentine, et je vous remercie.

— Et moi aussi! s'écria Lambert. Si je ne danse pas, soyez tranquille, ma cousine, je me rattraperai sur les consommations.

— Mais, reprit la jeune fille en se tournant vers son futur, je croyais que M. de Saint-Génin avait Paris en horreur?

— Je n'ai jamais dit ça, mademoiselle. J'ai toujours eu dans l'idée de m'offrir Paris pour quinze jours. Mais quant à l'habiter, serviteur! »

Yolande l'interpella du nom de sauvage.

« Sauvage tant qu'on voudra; mais, je l'ai dit à M. Faflaux, le jour où j'ai fait sa connaissance : ma

vie est à La Balme. Bon air, belle chasse, grand feu, vins naturels, nourriture solide, voisins tranquilles : qu'est-ce qu'on peut demander de plus, sinon un peu d'amour ?

— Bonne conscience, ajouta timidement M. Fafiaux.

— Parbleu! ça va sans dire. Si nous avions mérité le bagne, nous ne serions pas ici.

— Mais, dit Valentine, si l'on vous proposait bien gentiment d'acheter un hôtel à Paris et d'y passer six mois de l'année? »

Les petits yeux de M. Fafiaux s'ouvrirent tout grands; Lambert répondit sans perdre contenance : « Vous le dites pour m'éprouver? Vous avez peur que je sois tenté d'aller me ruiner à Paris comme tant d'autres? Il n'y a pas de danger, mademoiselle. Qu'est-ce qu'on trouve donc à Paris que nous n'ayons pas à Lyon? L'Opéra? Nous l'avons au Grand-Théâtre. La comédie? On la joue aux Célestins. Du reste, le spectacle m'a toujours endormi. Les soirées et les bals? Je ne m'y amuse guère, soit dit sans offenser ma cousine Haut-Mont. Mais pour ceux qui aiment ça, on en donne à Lyon presque toute l'année. Les chevaux? J'en ai d'assez bons, et nous nous en payerons encore de meilleurs quand nous aurons un peu raccommodé nos affaires. Quant aux biques pur sang qu'on fait courir sur le turf, je n'en voudrais pas pour rien; ainsi!... Je n'aime pas les cartes; c'est maman. Mais si je les aimais, je n'aurais pas besoin d'aller à Paris pour faire ma

partie. Nous avons des messieurs, au cercle du Commerce, qui ne reculent pas devant un écarté à vingt francs. Alors, qu'est-ce que Paris a de plus que nous? Les restaurants, c'est vrai. Mais elle est bonne pour quinze jours votre cuisine de restaurant. A l'ordinaire, rien ne vaut le pot-au-feu du ménage; voilà le seul régal dont on ne se fatigue jamais. Tenez, mademoiselle, si j'écoutais mon cœur et mon estomac, nous resterions ici jusqu'à la mort; pas même à Bellecour; à la Grande-Balme, carrément. Nous y baptiserions une ribambelle d'enfants que vous nourririez vous-même, nous monterions à cheval ensemble, nous sèmerions quelques sous chez les pauvres : ça se récolte en paradis; nous inviterions du monde l'été; on vivrait honorablement; vous feriez même un peu de toilette à l'occasion : une, deux, trois robes neuves par an. Je ne regarderais pas à la dépense, car moi, avec mon habit de noces qu'on a déballé ce matin, j'irai jusqu'à la fin de mes jours. Est-ce gentil, cela? Ça manque un peu de fanfreluches, mais c'est la vie que vingt générations de braves gens ont menée dans cette maison-ci, et c'est la vraie vie humaine, mademoiselle, ou bien je ne suis pas un vrai homme! »

Il appuya son dernier mot d'un coup de poing qui fit trembler la table. Pauvre Lambert! il péchait par la forme, et je doute qu'une jeune fille ait jamais le cœur pris par un semblable discours. Cependant, il n'y avait rien que d'honnête et de sensé dans sa

profession de foi triviale. L'idée qu'il exprimait à sa manière a défrayé des poèmes, des romans et des comédies à foison : c'est l'éloge de la famille, de la campagne et de la simplicité, si souvent applaudi, si rarement pris au sérieux par les sociétés polies. Mais la forme ! dit Brid'oison, la fo-orme ! La jeune imagination de Valentine replia ses ailes avec effroi au contact de cette naïveté rustique; elle ne put deviner ce qu'il y avait de droiture et de dévouement sous un langage si brutal. L'écorce avait fait tort à l'arbre; la forme tuait le fond.

Toutes les femmes qui se trouvaient là, depuis la douce tante de Narbonne jusqu'à la terrible comtesse de Champsaison, sentirent que Lambert avait fait fausse route et compromis sinon son mariage, au moins la paix du château pour huit jours. Elles tombèrent sur lui avec ensemble et dirent en chœur à Valentine : « Il plaisante, c'est un grand enfant ; laissez le rêver tout à l'aise ; une fois marié, il n'aura d'idées que les vôtres, et si Paris vous attire, il vous y portera au besoin dans ses bras. »

Mais le pauvre Lambert n'était point de ces gens qui s'enferrent à demi. Il courut de l'avant, jusqu'à ce que la pointe lui sortît entre les deux épaules, discutant, répliquant, protestant, jurant qu'il tiendrait tête à l'univers entier. M. Fafiaux, pour l'achever, vint à son aide, et gourmanda sévèrement Valentine sur les tentations mondaines qu'elle n'avait pas su refréner. « Songe bien, lui dit-il, que si le concile de Mâcon reconnaît une âme à la femme,

c'est à la condition expresse que cette âme se conforme en toutes choses aux volontés d'un mari chrétien. Et supposé qu'en certaines circonstances l'épouse soit autorisée à laisser voir modestement des goûts un peu contradictoires à ceux de son époux, ce n'est pas assurément le jour où celui-ci témoigne le ferme propos de se consacrer tout entier à la multiplication de sa famille, au soin de son temporel et à l'exercice de la charité ? »

Il n'en fallait pas tant pour prouver à Valentine qu'elle était la plus malheureuse des femmes : sacrifiée par son oncle, emprisonnée par son mari, annihilée par sa belle-mère, abandonnée par l'homme en qui elle avait mis sa dernière espérance ! Car enfin Gontran n'était pas venu, et si personne ne parlait de lui, c'était assurément qu'il avait renoncé au voyage. La nièce de M. Fafiaux était dans l'âge absurde et charmant où l'on s'enivre de toutes les choses extrêmes, du désespoir aussi bien que de la joie. La jeunesse vraiment jeune souffre impatiemment les choses moyennes, le plaisir incomplet, le chagrin compensé ; elle veut tout ou rien, et la soif de l'absolu est si ardente en elle, qu'elle préfère la douleur pure à ces satisfactions mélangées qui sont le pain quotidien de la vie. A quarante ans, on remercie le ciel lorsqu'on n'est malheureux qu'à demi ; aux environs de la vingtième année on n'éprouve jamais une contrariété passagère sans crier au destin : Achève ! achève donc !

Tandis qu'on servait le café et que les fumeurs

s'évadaient l'un après l'autre, à la française, dans la direction du billard, Valentine trouva moyen de s'isoler en elle-même et de chanter son chant de mort comme les Peaux-Rouges mélancoliques de M. de Chateaubriand :

« Je suis la victime d'un siècle odieux et pervers ; une victime blanche. J'épouserai dans la douleur et j'enfanterai dans les larmes. Mon maître ne me comprendra pas, et mon ami, qui est loin, mourra sur la terre étrangère sans savoir que ce pauvre cœur est à lui. Mon corps se couvrira de trois robes par an, et je les ferai tailler dans la bure : la bure est le vêtement qui sied aux corps meurtris. Je mouillerai la terre de mes pleurs et mes soupirs éveilleront l'oiseau dans les branches. Mais innocente je veux vivre, innocente je mourrai : un arbre blanc au mois de mai neigera sur ma tombe solitaire. »

Faut-il vous l'avouer, son désespoir était d'un si bon style et son âme se trouvait si jolie sous les voiles poétiques du grand deuil, qu'on l'aurait terriblement dérangée dans ce moment suprême, en lui disant *ex abrupto* : « Vous n'épousez pas Lambert ! »

La douairière interrompit sa rêverie : on avait préparé les cartes pour une grande partie de vingt et un, et Mme de Saint-Génin n'était pas femme à perdre une demi-heure de jeu en attendant le retour de ces vilains hommes. Valentine jouait tous les soirs sans aucun intérêt, par pure condescendance. A part la reine-mère et la comtesse Adhémar, qui risquaient de gros coups et tenaient tête aux hom-

mes, aucune habitante du château ne maniait les cartes pour son plaisir. Presque toutes jouaient pour leurs pauvres; heureuses si elles pouvaient soulager le prochain aux dépens d'autrui, un peu mortifiées quand leurs pièces de dix sous allaient aux indigents d'une autre paroisse; assez froides en somme pour un divertissement mondain, et plutôt toléré que permis. Mme de Champsaison trichait : c'était moins par amour du gain que pour apprendre à vivre à la Fortune quand elle se permettait de mal servir en cartes une comtesse de Champsaison. La duchesse, incapable d'une application même frivole, était toujours fourrée dans le jeu de ses voisins, oubliant le sien propre, payant lorsqu'elle avait gagné, se faisant payer lorsqu'elle avait perdu, mêlant les cartes neuves aux vieilles, et interrompant la partie à tout propos par ses anecdotes et ses boutades. La douairière jouait serré, mais perdait généralement. Yolande avait l'aplomb hardi qu'on observe à Paris chez quelques jeunes femmes de la finance. On peut être riche et jolie sans ignorer la valeur de ces petits palets d'or qui circulent sur un tapis vert. Elle jetait les siens d'une main décidée, mais non pas enfantine : c'était le général en chef qui expose une division pour gagner la bataille. Vous auriez deviné qu'elle jouait un peu pour son plaisir, beaucoup pour sa couturière, et que les cartes lui servaient un supplément de pension. Quant à la nièce de M. Fafiaux, elle était aussi désintéressée qu'une petite fille de quatre ans. Cette

riche héritière n'avait jamais manqué de rien, mais elle n'avait jamais eu un centime en son pouvoir. Elle savait que ses parents lui avaient amassé des millions pour acheter un mari; elle ne s'était jamais appliquée à calculer la valeur de dix ou quinze louis qui sonnaient dans sa bourse depuis la sortie du couvent. Mais ce soir-là il lui revint à l'esprit que les victimes du destin s'étourdissaient quelquefois dans l'ivresse du jeu. Or, elle était ou croyait être la plus infortunée des victimes, et il y a toujours un côté singe dans les enfants les mieux doués. Elle vida sa petite bourse sur le tapis, et quand M. Fafiaux reparut à la tête des « vilains hommes, » elle lui cria d'une voix triomphante :

« Mon oncle, je perds deux cents francs! »

L'oncle faillit tomber à la renverse. Le pauvre bonhomet n'avait pas touché une carte en sa vie. C'était pour se soustraire à l'obligation du jeu qu'il allait s'enfumer tous les jours au billard. Il eût été contraint de jouer par complaisance, s'il était resté seul avec les dames et les petits jeunes gens à col rabattu; tandis qu'en rentrant avec la foule il acquérait le droit de lire un bon journal ou de méditer dans un coin.

Le ton de Valentine, sa rougeur inusitée, l'éclat fébrile de ses yeux, l'énormité de la somme, un tel événement succédant aux orages du dîner, tout renversait les idées du cher oncle. Il ne reconnaissait plus la fille de sa sœur, l'élève disciplinée qui avait obtenu cinq années de suite la grande médaille de

soumission, avec un agneau dessus. Il s'avança vers elle en murmurant plusieurs fois : « Dieu l'abandonne, c'est certain, Dieu l'abandonne ! »

Mais on ne lui laissa pas le temps de la gronder. Ce fut à qui s'interposerait entre l'oncle et la nièce pour amortir le choc. Lambert le prit au corps, l'éloigna de la table et lui dit de sa bonne grosse voix :

« Oncle de mon amour, c'est moi que ça regarde : laissez passer la justice du mari ! Je m'associe avec mademoiselle, et si dans un quart d'heure je n'ai pas rétabli ses petites affaires, je veux y perdre mon nom !

— Mais, mais, mais, mais ! criait le bonhomme, ce n'est pas par ces moyens-là qu'on corrige un défaut. Vous la replongez dans le gouffre ! monsieur le baron ! dans le gouffre ! »

Le marquis de Lanrose le prit à part et l'apaisa. Il témoignait en tout la plus grande déférence au marquis de Lanrose et lui disait souvent :

« Le jour où nous voudrons nous y mettre, la France est à nous. J'ai deux cents millions dans la main et plus de cent mille hommes. M. Richard de Paris, M. Dubois de Marseille, M. Dumont de Bordeaux, M. Thomas de Besançon, M. Cordonnier de Metz, M. Charlot de Toulouse disposent d'un miliard et de quatre cent mille adhérents. Avec ces forces-là, nous pouvons supprimer d'un seul coup le travail du dimanche, rendre les sacrements obligatoires, sauver tous les Français malgré eux et ar-

racher l'autorité aux jacobins qui nous gouvernent. Il ne nous manque rien qu'un homme de talent, et si vous consentiez...

— Vous me faites trop d'honneur, répondait M. de Lanrose : je suis vieux et fatigué de la lutte.

— La foi transporte les montagnes!

— On le dit, mais il y a longtemps qu'on ne l'a vu. J'ai la foi sans l'espérance. La France s'est modifiée depuis cinquante ans; presque tout le monde lit, raisonne et calcule. C'est un pays perdu pour les révolutions.

— Par?

— Pour! Il n'y a rien à tenter sur trente-six millions d'individus dont chacun se croit un personnage et soigne ses intérêts lui-même. J'admets qu'un habile homme en passionne cinq cent mille, ce qui serait un beau miracle; les ennemis du passé seraient encore soixante et onze contre un.

— Que faire alors? Que faire?

— Faire le bien dans la mesure de nos forces, et pour le reste s'en remettre à celui qui tient les événements dans sa main. Il sait mieux que nous ce qui manque à sa gloire, et s'il a quelque dessein arrêté sur cette pauvre France, il saura l'exécuter avec ou sans nous. »

Valentine n'accepta pas sans résistance la petite association offerte par Lambert. Elle ne céda qu'aux importunités de la compagnie entière et à la pression toute matérielle de la duchesse qui la pinçait au sang. Le voisinage de son futur lui était odieux à

plus d'un titre; je mets en première ligne l'odeur de tabagie que le brave garçon avait rapportée avec lui.

Il y eut cependant un quart d'heure dans la soirée où l'enfant oublia sa répugnance et son antipathie.

Avez-vous jamais eu une veine un peu longue à l'écarté, dans un cercle où l'on parie? Vous avez remarqué en cette occasion un phénomène vraiment particulier. Des hommes qui ne sont pas vos amis, que vous connaissez à peine, qui même, en certains cas, vous auront laissé voir une froideur assez marquée, sont attirés vers vous par une sorte d'amitié. Il suffit qu'ils parient pour vous, et que cinq cartes serrées dans votre main puissent détruire ou doubler une parcelle de leur fortune; les voilà vos intimes aussi longtemps qu'ils resteront vos associés. Au troisième billet que vous leur faites gagner à la fille, ils vous parlent; au quatrième, ils vous félicitent; au cinquième, ils sont familiers, presque tendres; au sixième, ils s'appuieront sur vous et vous caresseront l'épaule, comme si le frottement de leur main pouvait vous aimanter.

Je ne sais pas s'il serait tout à fait juste d'expliquer cette attraction par l'appât du lucre; c'est plutôt un instinct de solidarité, un besoin de serrer les rangs devant l'ennemi pour mieux assurer la victoire. Valentine fut entraînée à son insu par cette espèce de gravitation au beau moment de la partie. Lambert tenait la banque et gagnait depuis un instant, lorsque la comtesse Adhémar et M. de Girenseigne déclarèrent l'intention de le faire sauter. Ce fut lui qui fit sauter

leurs pièces de vingt francs, escortées d'une multitude de pièces de dix sous. Les dévotes parcimonieuses jugèrent que courir après l'argent de leurs pauvres ce n'était pas offenser Dieu; et les petits capitaux se répandirent en tirailleurs sur les flancs de l'armée, tandis que la belle Yolande et le gros Girenseigne affrontaient le choc. On vit même des indifférents, comme M. de Sombrevaux et le comte de Lanrose, quitter leur lecture ou leur conversation et se jeter dans la mêlée.

Tout le monde perdit. La banque était comme un rocher où les flots les plus menaçants se brisent l'un après l'autre. Valentine finit par s'intéresser au combat qui se livrait pour elle. Ce n'était certes pas qu'elle eût appris en quelques minutes la valeur de l'argent; mais elle s'amusait de gagner; elle riait à la fortune heureuse.

Ses jolies petites mains couraient sur le tapis et ramenaient gaiement les dépouilles des vaincus : il y eut en peu de temps un monceau d'or et d'argent entre les deux associés. Si quelquefois, par accident, Mlle Barbot rencontrait la main de Lambert, elle éprouvait au contact une secousse qui n'avait rien de désagréable. Explique qui pourra les contradictions du cœur féminin! On n'approuve jamais un amoureux qui joue, et pourtant on s'intéresse à lui dès qu'on le voit gagner. La femme est un prix qui se décerne lui-même à l'homme supérieur en quelque chose, qu'il se distingue par la bravoure, par le talent, par la beauté ou même tout bêtement par le

bonheur. Elle porte à notre avoir les avantages les plus futiles et les plus nuls, à défaut d'autres. Saint-Génin fut transfiguré pendant quelques minutes par l'auréole d'un petit succès.

Mais lorsque le jeu finit et que les associés partagèrent leur butin, un seul mot de la douairière refroidit la gaieté de Valentine.

« Il me semble, dit-elle, que le petit ménage a bien travaillé. »

Mme de Champsaison ajouta d'un ton sec :

« Lambert! heureux au jeu, heureux en femme! C'est trop de moitié! gare à vous! »

La bonne dame, malgré tous ses talents, avait perdu sept francs cinquante.

A ce moment, M. Fafiaux, qui avait un peu dormi sur *l'Union*, se rapprocha de la table.

« Dieu puissant! s'écria-t-il en voyant quatre ou cinq cents francs devant sa nièce, tout cet argent est-il à toi? Qu'en vas-tu faire, malheureuse! »

Valentine se leva résolûment et dit d'une voix nette:

« Mon oncle, je l'enverrai aux prisonniers.

— Tiens! dit Lambert avec un bon gros rire, à propos de prisonniers, Gontran déjeunera demain chez nous. Pauvre garçon! C'est moi qui vais être content de l'embrasser! »

Personne ne fit la moindre réflexion sur cette nouvelle qui avait frappé droit au cœur de Valentine. Éliane ne parut pas troublée; la duchesse serra les cordons de sa bourse sans souffler mot; le marquis de Lanrose, qui souhaitait le bonsoir à Mme de Saint-

Génin, ne détourna point la tête : on eût dit que tout ce monde était sourd. Lambert lui-même aurait dû, selon Valentine, insister autrement sur un fait de cette importance Eh quoi! pas un seul mot d'explication ou de commentaire ! Il s'agissait pourtant de son cousin, de son camarade d'enfance, de son meilleur ami! Comment avait-il pu garder la chose secrète depuis le matin jusqu'au soir? Il était donc dissimulé? Jaloux, peut-être? Avait-on deviné le lien mystérieux qui unissait le prisonnier de Clichy à la jeune fille sacrifiée ? Ces questions et mille autres s'agitaient, se poussaient, se culbutaient dans l'esprit de Mlle Barbot. Elle en vint à se demander si le bouquet de la veille et l'entretien qu'elle avait entendu n'étaient pas de simples jeux de son imagination.

Plus nous sommes préoccupés , moins nous sommes capables d'entrer dans les préoccupations d'autrui. Cette enfant, depuis vingt-quatre heures, ne voyait plus au monde que Gontran de Mably; les trente individus qui l'entouraient à la Grande-Balme ne voyaient qu'elle. Son unique pensée était pour lui; leur unique souci roulait sur elle. Tandis qu'elle se demandait avec axiété : Viendra-t-il? m'aimera-t-il? me laissera-t-il épouser par un autre ? ces braves gens disaient entre eux : Pourvu qu'elle aille jusqu'au bout, et que ce mariage se fasse! Et personne ne parlait de Gontran, parce que tout le monde était trop à elle pour songer un seul moment à lui.

Vers une heure du matin, la duchesse de Haut-Mont, ayant défait son visage et renvoyé sa femme

de chambre, crut entendre que sa petite voisine n'était pas encore au lit. Elle alla frapper à la porte et fut bien étonnée de trouver Valentine à demi vêtue dans une robe du matin que personne ne connaissait au château.

« Eh! chère belle! dit-elle en entrant, est-ce donc le moment d'essayer des toilettes? Il fallait, en tout cas, appeler Justine ou moi. Où diable avez-vous pris qu'on s'habillât soi-même? C'est un problème aussi insoluble que le mouvement perpétuel. »

Valentine s'excusa en rougissant. Elle n'avait pas sommeil; et puis Mme Mouffet, la grande couturière de Lyon, ne s'était pas donné le temps de lui essayer cette robe.

« Enfin, dit-elle, avec un pied de rouge sur les joues, M. de Saint-Génin nous annonce des visites pour demain.

— Quelles visites? Ah! j'y suis. Gontran! Mais, cher ange, Gontran n'est pas une visite. Ce taffetas gris-fer semble avoir été fait exprès; on dirait, mon enfant, que vous avez été coupées à la même pièce, la robe et vous. Gontran, disais-je, n'est pas ce qu'on appelle une visite; pour vous, c'est un cousin. La taille un peu trop longue, mais les couturières de province n'en font jamais d'autres. Il faudra que Justine vous la remonte jusqu'ici. Je l'adore, ce Gontran; j'ai bien connu son père. C'était un homme dangereux.... je veux dire pour les femmes moins averties que moi. Le fils chasse de race; mais vous, vous êtes à l'abri pour le moment. Ce corsage est

imperceptiblement large ; il faudra pincer un tantinet. Pour une jeune femme logée à votre enseigne, il n'y a qu'un seul homme sur terre. Ah ! dans quatre ou cinq ans, nous chanterons une autre antienne. Voyons ! marchez un peu ! Pas mal ; mais je réclame un jupon de plus.

— La robe sera trop courte alors.

— Il n'y a pas de robe assez courte, mon chérubin, pour un petit péton attaché comme le vôtre. Gontran, disais-je, est ce que les endormis du siècle appellent un mauvais sujet ; mais quelle jolie figure ! quelle démarche aisée ! quelle aimable liberté dans tous les mouvements ! Vous verrez ! vous verrez ! Je ne vous dis que ça. Mais, jarnidieu ! nous avons fait une coiffure inédite ! Bien ! très-gentil ! Je relèverai les cheveux d'un côté, pas trop haut ; comme ça ; juste assez pour rompre un peu la symétrie. La symétrie, ma chère, n'est supportable qu'en architecture. Que diriez-vous de moi, si je m'appliquais deux mouches exactement pareilles, l'une ici, l'autre là ? J'aurais l'air d'un papier plié en deux ; le comble du ridicule ! Vous voilà tout à fait friponne, en vérité. Ce ruban noué sur la gauche est mignon.... à damner un ange !

— Mais... j'espère ne damner personne, madame la duchesse.

— Qu'elle est gentille ! J'en disais autant à son âge, et pourtant j'en ai damné plus d'un..., par mes rigueurs, sambleu ! Moi, je n'ai pas rencontré d'hommes irrésistibles. J'avoue pourtant qu'il y a des

coquins dangereux. Vous verrez! vous verrez ! Vous êtes forte aujourd'hui, parce que l'amour tient garnison dans la place. Çà, déshabillez-vous ; nous ne passerons pas la nuit sur pied. »

Elle se mit à déshabiller Valentine et lui dit en dégrafant sa robe :

« Petit miracle de la nature ! Pourquoi n'avons-nous pas deux femmes comme vous ? J'en laisserais une à ce pauvre Lambert, et l'autre.... Non, parbleu ! l'autre ne serait pas à plaindre !

— Ah !... Mais puis-je savoir ?...

— Oui, saperlipopette ! Aussi vrai que l'amour est dieu, je donnerais votre sosie à Gontran. Mais, hélas! vous n'avez point de sosie. On a brisé le moule après ce chef-d'œuvre de beauté.

— Je crois, madame la duchesse, qu'en prenant une femme au hasard, monsieur votre protégé trouverait toujours mieux que moi.

— Et modeste, par-dessus le marché ! Elle a tout pour elle, cette petite ! Écoutez-moi, puisqu'aussi bien vous voici tantôt de la famille. Il faut que vous nous veniez en aide et qu'à nous tous nous casions ce garçon-là.

— Hélas ! madame, que puis-je ? Je ne connais point de places à donner.

— Mais vous savez des filles à marier, belle innocente.

— Qui ? moi ? Je n en connais aucune, grâce à Dieu !

— Mais vous sortez du Sacré-Cœur, et parmi vos compagnes....

— Mes compagnes et moi nous aurions cru pécher en parlant du mariage.

— Malepeste! on pèche à bon marché dans les couvents d'aujourd'hui! Mais ma cousine Saint-Génin est allée au parloir, elle a causé souvent avec la supérieure : elle m'a dit qu'auprès de vous, parmi vos amies les plus intimes, il y avait des partis charmants, et que....

— Pardonnez-moi, madame la duchesse : mes amies ne sont pas faites pour épouser les mauvais sujets de Paris.

— Je leur dirai, ma chère, avec votre permission qu'elles sont bien dégoûtées. Faire fi des mauvais sujets! Ce beau dédain fait leur éloge; mais j'espère, dans leur intérêt, qu'elles ne seront pas toujours du même avis. Allons, bonsoir! Je ne vous souhaite pas une bonne nuit : vous dormirez à poings fermés; c'est le privilége de l'innocence. »

La duchesse rentra chez elle en maugréant contre cette pécore de couvent. La jeune fille s'abîma dans une longue prière et demanda pardon à Dieu de la perversité qui s'était brusquement développée en elle. En moins d'une demi-heure, elle était devenue hypocrite, méchante et surtout jalouse, oh! jalouse! L'idée de voir une de ses compagnes mariée à Gontran de Mably allumait dans son petit cœur un véritable incendie.

Si elle dormit un peu cette nuit-là, ce fut par un effort héroïque, pour avoir tous ses yeux le lendemain matin.

VII

GONTRAN

Le lendemain, tandis qu'elle s'escrimait avec Justine à rajuster la robe de taffetas gris, Lambert faisait claquer son fouet sur la route de Lyon à La Balme. Jamais le vent aigu de novembre n'avait pincé des joues plus rayonnantes et un visage plus épanoui. Heureux Lambert ! rien ne manquait plus à sa joie : il ramenait Gontran !

Plutarque nous a conté qu'un brave homme d'Argos s'était fait le serviteur ou, pour mieux dire, le chien d'Alexandre, le suivant pas à pas, dormant devant sa tente et cherchant à travers les batailles une bonne occasion de se faire tuer pour lui. C'est ainsi que Lambert avait aimé Gontran dès sa plus tendre enfance : le jeune comte avait partagé quelque temps les bons soins de l'abbé Grimblot. Des deux cousins Lambert était le plus robuste ; il croyait être d'aussi bonne maison que Mably et ne se sentait pas plus bête. Cependant il avait pris l'habitude de céder et

d'obéir à son égal, et lorsque tout petits ils jouaient ensemble à la poste, l'un n'avait pas encore mis la main sur le fouet, que l'autre avait déjà sa tête dans le collier. Ce partage inégal des fonctions de la vie avait créé entre eux une amitié cordiale, sinon fraternelle dans le sens moderne du mot. Gontran jouait le rôle d'un aîné de l'ancien régime en présence d'un cadet soumis. Il commandait avec bonne grâce et Lambert obéissait avec joie. Si quelque ami de la famille s'étonnait de voir un Saint-Génin réduit en servitude, la baronne expliquait tout par la supériorité physique de Lambert et la délicatesse un peu maladive de Gontran. Il est certain que les plus forts se laissent aisément tyranniser par les faibles. Les services rendus enchaînent surtout le bienfaiteur : on commence par protéger un être sans défense, et l'on finit, sans savoir comment, par lui obéir.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le dernier été que Gontran avait passé à La Balme; les deux amis étaient deux hommes; ils avaient goûté séparément tous les fruits de la vie, amers et doux. L'un et l'autre avait eu le bonheur de conserver une santé intacte, un cœur droit et une conscience sans reproche. Mais l'homme, ainsi que tous les animaux, se modifie jusque dans les profondeurs de son être, selon le milieu où il est jeté. L'oisiveté grasse de la province avait épaissi Lambert; l'oisiveté fiévreuse de Paris avait aiguisé Gontran, non sans l'user un peu. Ils avaient dévoré chacun leur patrimoine, et réduit leur actif à un chiffre voisin de zéro; mais l'un

avait la physionomie appétente d'un gros inassouvi, l'autre laissait un peu percer la grimace dédaigneuse d'un blasé. Il est vrai que, pour le moment, leurs fortunes, longtemps parallèles, commençaient à diverger un peu. Entre le service du drapeau et celui de la jolie Valentine, la différence était visible ; les millions de l'héritière offraient d'autres perspectives que le sou par jour ; et la Grande-Balme, malgré quelques flocons de neige qui mouchetaient son paysage depuis le matin, était un pur Eldorado au prix de la Crimée.

En dépit de tous les contrastes, l'embrassade des deux cousins fut vraiment bonne et cordiale ; chacun donna sans marchander l'équivalent de la joie et de l'amitié qu'on lui apportait. Il ne faut pas qu'un souvenir d'enfance, un détail des premières années de Gontran vous induise à voir en lui un garçon volontaire, et surtout égoïste. Rien n'est plus dangereux que de juger les hommes et les femmes sur les vieux bulletins de leur pension. Le comte de Mably, n'étant plus ni faible ni chétif, avait oublié depuis longtemps ses caprices de baby malade. Les enfants sont enclins à se laisser aimer ; l'homme qui a vécu sait le prix des affections vraies et les paye à cœur ouvert, quand par bonheur il les rencontre. Ajoutez, s'il vous plaît, que les marronniers de la Grande-Balme, et cette pelouse un peu rôtie en juillet, et ce verger peuplé de vieux arbres tortus aux branches pendantes, et mille autres détails empreints de jeunesse et de joie, avaient laissé dans le cœur du jeune

homme un souvenir plus cher que son cheval Jocelyn II et Mlle Brindisi. Songez enfin qu'on a beau être gentilhomme et Français, et friand de la lame, on ne prend pas le chemin de la Crimée au mois de novembre sans regretter un peu le pauvre vieux pays qu'on ne reverra peut-être jamais ; or la Grande-Balme était la dernière étape du voyage, Gontran devait s'y arrêter huit jours, pas un de plus, et de là se diriger en droite ligne sur Toulon. On a beau s'être montré à l'avant-scène des théâtres, avoir haussé les épaules aux tirades patriotiques ou bissé les couplets qui raillent le chauvinisme français ; le jour où l'on emporte un sac de soldat dans sa malle, on commence à s'intéresser aux tas de pierres de la route, aux poteaux du télégraphe, à la moindre motte de terre qui a le bonheur d'appartenir au sol français ; et si l'on voit couler deux grosses larmes d'amitié sur une figure française, on pleure aussi, et l'on n'est peut-être pas déshonoré ni même ridicule pour cela.

J'avais besoin de ce commentaire pour vous faire excuser l'émotion de Gontran. Un jeune homme si lancé dans la mauvaise compagnie ! si populaire dans le monde des petits coupés ! si connu au bois de Boulogne et dans les cabinets de restaurant ! si correct dans sa tenue, si impassible dans son visage, si Anglais dans ses moindres mouvements, selon la dernière mode de Paris ! Il pleurait comme un grand enfant en embrassant son vieux camarade, et si Lambert, qui suffoquait, lui arrosa un peu la

moustache, je vous assure qu'il le lui rendit bien.

Sur la route des Bréaux, qui s'embranche avec le chemin de la Grande-Balme, la conversation des deux cousins ne fut longtemps qu'un échange de regards, de poignées de main, de paroles inutiles :

« Ce pauvre Lambert!

— Ce vieux Gontran!

— C'est que tu n'es pas changé!

— Je te retrouve tel que tu étais resté là et là. (Il indiquait du doigt sa tête et son cœur.)

— Ce n'est pas faute d'avoir été secoué, vois-tu.

— Et moi donc! que d'histoires!

— Que d'histoires!

— Mon vieux Gontran!

— Mon pauvre Lambert! »

J'abrége le dialogue. Ce qui semblait tout simple aux deux interlocuteurs se changerait en *scie* d'atelier pour ceux qui me font l'honneur de me lire.

Les deux amis, après le désordre inséparable de ce premier épanchement, entrèrent dans la voie des confidences et parlèrent longuement d'eux-mêmes.

« Moi, dit Gontran, mon affaire est bien claire. L'avoué m'a fait voir, à ma grande surprise, que j'avais oublié de manger une quarantaine de mille francs. C'est pure distraction, tu peux le croire. Vrai comme te voilà, j'étais persuadé que j'avais senti mon dernier sou croquer sous ma dent. On m'a placé ce faible et intéressant débris; il paraît que quarante mille francs de capital font cent louis de rente, que j'ai. Voilà une opération d'arithméti-

que que je n'avais jamais apprise. Pendant dix ans, mon pauvre vieux, j'ai toujours fait l'inverse, cherchant quel capital on pouvait créer en brûlant tel revenu. Tu comprends que je n'ai pas songé une minute à me refaire avec quarante mille francs. La base d'opération péchait trop par insuffisance. Aussi bien j'avais de Paris par-dessus les oreilles. On n'imagine pas combien cette gueuse de ville a une physionomie plate quand on la regarde entre deux barreaux de Clichy. Et puis, crotter ses bottes dans les rues où l'on passait en voiture, rencontrer ses chevaux sous le fouet d'un tailleur et ses maîtresses au bras des petits messieurs de la Bourse, essuyer les condoléances de prétendus amis, ou, qui pis est, leurs offres de service! J'ai mieux aimé prendre un parti. Je ne suis plus assez jeune pour m'engager comme soldat et suivre la filière : avec la concurrence que nous avons dans l'armée, j'arriverais capitaine à cinquante ans. On avait autrefois le régiment des colonels, où les gens comme nous pouvaient être admis d'emblée : mais la Révolution l'a licencié, par malheur. Que faire? J'ai demandé conseil; on m'a dit qu'il y avait moyen de débuter en amateur, ni officier ni soldat, à la suite d'un régiment ou d'un état-major, avec des protections, bien entendu. Je sais l'anglais, je suis cavalier, je peux rendre quelques petits services; on m'a bourré de lettres pour le général Canrobert. Ce serait bien le diable s'il n'avait pas besoin de moi un jour ou l'autre pour faire quelque commission pressée sous le

feu du canon. Moyennant quoi on est sous-lieutenant de spahis ou de zouaves, au titre étranger; puis on change de corps, on permute, et si l'on a peu de chances d'attraper le bâton de maréchal, on peut du moins revenir au pays avec un paquet de graine d'épinards sur chaque épaule. Tout cela ne te semble pas bien clair, ni à moi non plus, mon brave homme. C'est Vialont et d'Agny qui me l'ont expliqué à la Maison-Dorée, un matin que nous étions parfaitement gris tous les trois. Mais qu'importe? Je ferai œuvre de mes dix doigts, je risquerai ma peau, et peut-être, le hasard aidant, serai-je bon à quelque chose. C'est ça qui me changerait!

— Et si tu meurs, Gontran!

— Si je meurs, mon ami, il y aura deux armées à mon enterrement : les Français et les Russes! Est-ce flatteur? A Paris, je n'aurais pas même eu quatre gardes nationaux.

— Peux-tu rire de ces choses-là! Mais, mon ami, la mort n'est pas la fin de tout, et je vois, au ton dont tu me parles, qu'elle te trouverait bien mal préparé.

— Toujours donc? Tu es encore plongé jusqu'au cou dans les idées de l'abbé Grimblot?

— Qui sont celles de mes pères et des tiens, mon ami. Mais ne parlons pas de ça. Je ne te convertirais point, tu ne me détournerais pas, et nous nous ferions de la peine. C'est Paris qui t'a changé! Car autrefois nous nous disputions à qui servirait la messe du pauvre abbé.

— C'est Paris, si l'on veut; en réalité, c'est une dévote qui, par ses perfidies, ses roueries, ses coquineries et son infâme scélératesse, m'a conduit à haïr ce que j'aimais et à trépigner sur ce que je vénérais! Le jour où je mourrai, si l'enfer n'est pas démoli, c'est elle qui pourra se vanter de m'en avoir ouvert la porte. Mais pas de politique! Ce n'est ni le lieu ni le moment : il y a trop de monde à La Balme.

— Quoi! celle qui t'a.... par ses coquetteries.... serait...? On m'a bien dit....

— Parlons de toi, mon bon Lambert! tu es content?

— Non! Je ne le suis qu'à moitié, parce que le bonheur qu'on ne partage pas avec ses vrais amis, c'est de l'égoïsme.

— Drôle de théorie, pour un garçon qui entre en ménage!

— Tu me fais dire une bêtise qui n'est pas dans mon idée : c'est pour rompre les chiens; je te connais.

— Et moi aussi, je te connais à fond, brave et solide cœur! Tu es encore le petit garçon qui n'aimait plus les fruits ni les confitures lorsque l'abbé m'avait privé de dessert. Parlons de toi, te dis-je, et commence par te mettre en tête que ma seule consolation sera de te laisser heureux. L'aimes-tu bien, ma future cousine?

— Ça, oui! Je ne te dirai pas qu'elle m'a *flanqué* le coup *du lapin*. C'était dans le principe un ma-

riage arrangé entre parents. Tu verras l'oncle; ne le *blague* pas trop. Il ressemble un peu à une écumoire coiffée de vieux gazon, avec ses petits cheveux plats, qui ont l'air d'une perruque en feutre; mais c'est un homme de convictions; la plus haute influence du département.

— Ta future est jolie, à ce qu'on dit?

— Que trop, mon cher! au point qu'elle m'intimide.

— On a donc peur des jolies filles, dans la commune des Bréaux? il me semble que de notre temps!...

— Ah! ce n'est pas la même chose. Valentine est une fille, vois-tu, à qui je n'aurais jamais osé adresser la parole si je ne m'étais trouvé, pour ainsi dire, marié avec elle avant d'y avoir songé. C'est maman qui a tout fait. Nous étions mal, mais, là, tout à fait mal dans nos affaires, et moi, comme un nigaud, je ne me doutais de rien. Si le père Fafiaux nous avait refusé sa nièce, il ne nous restait plus qu'à mettre la clef sous la porte.

— Ta parole?

— Maman me l'a prouvé, livres en main. Et si Dieu permettait que Valentine se ravisât d'ici à cinq jours, tu aurais un compagnon de route tout trouvé. Quant à ma pauvre vieille, on l'admettrait par grâce dans quelque couvent de Lyon.

— A quoi diable songes-tu? Est-ce que tu n'es pas sûr de ta femme?

— Le contrat est signé, le trousseau fait, la cor-

beille offerte et acceptée; et pourtant il y a des quarts d'heure où je me prends à douter de tout ça. La femme est trop jolie, la fortune est trop belle, je n'en mérite pas tant; je me dis que c'est un rêve et que mon château de cartes va s'écrouler au premier vent.

— Toi! tu es plus amoureux que tu ne veux en convenir. La peur de l'impossible! symptôme grave.

— Mais je conviens que je l'adore! De ce qu'un mariage a commencé comme une affaire, il ne s'ensuit pas que l'amour perde ses droits. C'est même prodigieux comme on s'enflamme vite lorsque tout est décidé et qu'on n'a plus qu'à suivre la pente ! L'idée qu'on peut honnêtement, ouvertement, avec la permission de Dieu et des hommes, s'amouracher d'un petit être innocent et pur, qui n'a jamais pensé qu'à vous, c'est comme si l'on vous allumait une traînée de poudre. Comprends-tu?

— Je comprends que tu es pincé dans l'âme, et je parie que la petite demoiselle en tient aussi. L'amour est une maladie contagieuse entre toutes. « Donnez et vous recevrez; soyez frappé et l'on vous ouvrira. »

— Tu retournes l'Évangile comme un gant, mauvais sujet. Sois raisonnable une minute : me voilà; tu me connais au physique et au moral. Eh bien! bâti comme je suis, pourquoi m'aimerait-elle?

— Pourquoi? Il est charmant! Oui, tu es charmant, grosse bête, et je la défie de ne pas t'adorer. Mettons à part le nom, le titre, les relations de fa-

mille et tous les avantages extérieurs à l'homme; tu es très-bien, mon vieux, et si les femmes ne te l'ont jamais dit, je les estime assez pour croire qu'elles te l'ont quelquefois prouvé. Tu ne ressembles pas à cette poire molle d'Antinoüs, ni même au grand flandrin qu'on nomme l'Apollon du Belvédère ; j'en conviens. Mais tu as la poitrine large, un bras de fer, des mollets... range donc un peu celui-là qui me fait des bleus sous le tablier de la voiture! Ta figure n'est pas tirée d'un keepsake anglais, mais c'est une vraie figure de notre temps et de notre pays, honnête, ouverte et cordiale. Or, qu'est-ce que l'amour ? La recherche instinctive de ce que l'on n'a pas. Les femmes d'aujourd'hui ne sont que de petits paquets de nerfs, agités, surexcités, travaillant nuit et jour dans le vide. Il leur faut un point d'appui résistant, composé de vrais os et de muscles athlétiques : elles riraient au nez des jolis poitrinaires et des aimables dévastés qui faisaient florès, il y a trente ans. Tu parles peu; bravo ! Elles ont dans l'esprit une telle opulence de riens que le plus joli causeur, à leurs yeux, est celui qui les écoute. Je m'aperçois, parce que je suis un homme, que tes habits n'ont pas été coupés à Paris; mais elles! crois-tu donc qu'elles aient le temps de remarquer ta toilette? Elles ont la leur à soigner, et c'est peu de vingt-quatre heures par jour pour un travail comme celui-là. Somme toute, mon bon, tu es un des hommes les mieux bâtis pour inspirer l'amour aux femmes, parce que tu es un de ceux qui leur ressemblent le moins.

— Taratata! Tu as beau dire : je serais plus sûr de mon fait, si je pouvais me faufiler pour une semaine dans la peau d'un garçon *chic* et d'un enjôleur comme toi. Ma future m'a accepté comme je suis ; mais, bien sincèrement, je crois qu'elle me préférerait si j'étais autre.

— Sais-tu que tu m'inquiètes, à la fin? Il y a donc un rival?

— Pas l'ombre! si tu crois que la maman Saint-Génin aurait exposé son fils à la concurrence!

— *Quid* quant aux souvenirs et regrets? Pas d'affection contrariée? Pas de soupirs étouffés? Pas d'ancien maître de piano?

— Rien de pareil; on sort du Sacré-Cœur aux dernières vacances.

— Soupçonnes-tu quelqu'un de t'avoir desservi auprès d'elle? Es-tu bien sûr des gens que vous avez à La Balme?

— Comme de toi.

— C'est beaucoup dire. »

Lambert lui récita la liste des invités, et Gontran, après un mûr examen, ne récusa personne.

« Allons, dit-il, je vois décidément que tous tes gros nuages sont de simples papillons noirs. On leur fera la chasse, morbleu! Et tu sais que je suis bon là. J'ai sept jours pleins à te donner. Nous sommes au jeudi 17 novembre ; je suis à toi jusqu'au jeudi 24, sept heures du matin. Tu te maries?...

— Le lundi 21, à dix heures du soir, dans la bibliothèque du château. Le maire des Bréaux, qui est

notre fermier, apportera les registres de l'état civil. Le mardi 22, M. Parisot, chanoine de la cathédrale et directeur de Valentine, nous bénit dans la chapelle que nous avons restaurée exprès.

— Bon! le tout est d'arriver sans encombre à lundi soir; car, une fois que la jeune personne aura dit un simple oui devant ton fermier, le reste ira de soi, avec ou sans chanoine. Tu n'as donc que quatre jours et demi à trembler, gros poltron! Et en quatre jours et demi je défie les plus malins de rompre une affaire si avancée. Il faudrait que tu fisses un de ces pataquès qui chavirent toutes les combinaisons de la sagesse humaine, ou qu'un commissaire de police orné de son écharpe vînt réclamer ta collaboration pour les travaux publics qui s'exécutent à Brest, Rochefort ou Toulon. As-tu un crime sur la conscience? Non. Crains-tu de devenir fou? Non. Donc tu es marié, mon cher, aussi vrai que je suis soldat.

— Je sens bien que tu as raison; mais que veux-tu? Gontran, il y a des moments dans la vie où l'on est si heureux qu'on en est bête!

— Va, tu ne m'apprends rien. Tous ceux de mes amis que j'ai assistés en pareil cas se creusaient la cervelle pour y trouver un danger à craindre. Et je suis presque sûr que toutes leurs fiancées faisaient, dans leur petite tête, exactement le même travail; car enfin, si nous les désirons, ces pastourelles, elles ne sont pas dégoûtées de nous. Comment diable veux-tu qu'on aspire à être mari et qu'on redoute

d'être femme? Le rôle le plus facile et le plus amusant n'est pas celui du mari.

— C'est grand dommage que tu ne te sois pas marié, toi qui connais si bien les femmes.

— Dommage, pour qui?

— Mais d'abord pour la femme que tu aurais eue, car il y a chez toi des instincts de famille. Tout à l'heure, à Lyon, quand cette pauvresse est venue te fourrer son enfant dans les jambes, tu n'as pas seulement donné ta monnaie à la mère, tu as donné une caresse au petit.

— Crois-tu? C'est bien possible. J'aime assez les enfants, parce que leurs vices ne sont pas mûrs.

— Si tu en avais eu à toi seulement la moitié d'un!

— La moitié d'un? Tu n'es pas dégoûté! Dans le monde où j'ai vécu, les plus fortes parts sont d'un huitième.

— Tu l'avais en horreur, ce monde-là?

— Parbleu!

— Et pourquoi n'en es-tu sorti qu'à la dernière extrémité?

— Approche un peu d'un engrenage et tâche de n'y laisser que la moitié de ta peau!

— C'est une métaphore, ça. Pas moins vrai que si tu t'étais marié il y a cinq ou six ans, tu sauvais la moitié de ta fortune. Pourquoi ne t'es-tu pas marié? Est-ce qu'il n'y a pas assez de femmes à Paris?

— Il y en a douze fois trop; mais il m'est arrivé ce qui arrive à bien d'autres. Celles que j'ai deman-

dées n'ont pas voulu de moi, et celles qu'on m'a offertes, je n'en ai pas voulu.

— Très-sérieusement, tu en aurais pris une?

— J'en aurais pris deux.

— Incorrigible!

— Parce qu'il est trop tard pour me corriger.

— Et si je te trouvais une vraie femme dans ce pays-ci, en demanderais-tu deux, mauvais chenapan de Parisien que tu es?

— Si c'est pour cela que tu m'as fait venir, je suis bien fâché de n'avoir pas pris un billet de retour.

— Gontran! Tu ris de tout.

— Veux-tu que je te répète un vieux mot de comédie? Je me hâte de rire, parce que nous avons suffisamment pleuré ce matin.

— Mais une demoiselle bien élevée, gentille, riche, une amie de Valentine, qu'on m'a offerte dans le temps, la refuserais-tu, si ma femme, maman, M. Fafiaux, tous nos amis et nos parents, s'arrangeaient de manière à la jeter dans tes bras?

— En sept jours? La loi s'y oppose.

— Dieu a fait le monde entier en six jours, et sept ne lui suffiraient pas pour bâcler un mariage!

— Tu es superbe! Après avoir douté de ton bonheur, il ne te manquait plus que de croire au mien!

— Et pourquoi ne serais-tu pas heureux comme nous? Mlle Pichard a vingt ans, un million de dot; ses parents sont d'honnêtes banquiers qui n'ont jamais rien pris à personne; elle était au couvent la meilleure amie de Valentine, et si tu veux...

— Assez! Tu n'as donc pas peur d'amollir un cœur de soldat? Mademoiselle.... comment dis-tu?

— Pichard; Félicité Pichard. Le nom n'est pas historique, mais...

— Historique ou non, Mlle Pichard ne sera pas tentée de l'échanger contre le mien. J'ai une réputation qui me précède partout en courrière, non pour m'ouvrir les portes, mais pour me les fermer. Sans compter une odeur de fagot, parfaitement appréciable aux nez de la famille Pichard, puisque mes moindres paroles scandalisent un bon vivant comme ce vieux Lambert.

— Tu ne me scandalises pas, tu m'ébourriffes un peu, voilà tout. J'ai toujours cru qu'on pouvait être un bon vivant sans mal penser. Mais, pense comme tu voudras, tu ne m'empêcheras pas de t'aimer et de te servir si j'en suis capable. Veux-tu rester garçon? Installe-toi chez nous, vis avec moi, en frère, comme au temps où nous faisions ces grandes parties de ballon sur la pelouse. Ma femme t'adorera, j'en suis sûr; mes enfants sauteront sur tes genoux et t'appelleront leur oncle. Tu sais que la maison est grande et que tu ne nous gêneras pas. Nous sommes riches à partir de lundi soir, donc tu l'es. Si tu ne nous aimes pas assez pour digérer notre pain sans scrupule, tu payeras pension sur tes cent louis de rente. Préfères-tu le mariage et Mlle Pichard? Je te prends demain matin, je te mène à Lyon, je te présente, je te propose et je te marie; est-ce entendu? Les deux noces se font ensemble; si un délai de sept

jours ne suffit pas, eh bien, nous vous attendrons!

— C'est qu'il le férait comme il le dit! Écoute, nous approchons de la Grande-Balme ; voici l'allée de châtaigniers où nous avons tué notre premier écureuil; dans cinq minutes il faudra faire des salamalecs et poser pour le monde ; parlons peu et bien. Je suis revenu de mes folies ; je déplore ma vie manquée et mon nom, un beau nom, qui va périr au coin de quelque bastion russe. Si je trouvais en France une femme et une situation passables ou seulement possibles, je les accepterais en remerciant le sort ou le ciel, à ton choix. Il n'y faut pas songer, le mal que je me suis fait à moi-même est irréparable. Si Mlle de Batéjins m'a refusé avec deux millions quand elle n'avait pas le sou, je ne peux pas, sans le sou, dénicher une petite millionnaire. Mais ce que tu m'as dit ce matin n'est pas tombé dans une terre ingrate; je n'oublierai jamais les services que tu voulais me rendre et l'offre de retarder ton mariage pour moi, ce qui était sublime, ni plus ni moins. Je te retrouve meilleur, s'il est possible, que je ne t'ai laissé il y a dix ans. Il n'est guère à présumer que je rencontre jamais une occasion de te prouver mon amitié et ma reconnaissance ; mais, si, par accident, quelque chose manquait à ton bonheur, si tu trouvais sur ton chemin un obstacle grand ou petit, sérieux ou futile, homme, caillou, rocher, tu n'aurais pas besoin de m'appeler ni de me faire un signe ; je serai là. »

Comme il achevait cette déclaration, la voiture

déboucha dans la cour d'honneur et l'on sonna le second coup du déjeuner.

Les bains russes, dit-on, sont une excellente chose pour le corps. On vous promène d'étuve en étuve jusqu'à ce que vous soyez à moitié cuit; lorsque la peau est rouge, que la sueur ruisselle par tous les pores et que le sang bout dans les veines, on vous amène délicatement sous un robinet d'eau glacée et l'on vous fait franchir en moins d'une seconde tous les degrés qui séparent l'équateur du pôle. C'est dur, je le devine; c'est hygiénique au plus haut point, je veux le croire.

Mais qu'un tel soubresaut dans la température morale soit également favorable à l'hygiène du cœur, voilà ce qui me paraît beaucoup moins démontré. Et Gontran fut sans doute de mon avis, lorsque, ragaillardi par les souvenirs de son enfance, réchauffé par la vue de mille objets connus et chers, excité par les paroles cordiales d'un vieil ami, surchauffé par un échange d'ardeurs généreuses, il tomba sans transition au milieu du salon de la Grande-Balme. Une douche d'égoïsme, de morgue et de réprobation s'abattit directement sur sa tête et le glaça jusqu'au fond des os. Tous les hôtes du château étaient réunis là, sauf la duchesse, qui se faisait trop belle en l'honneur de son chérubin. La physionomie générale de l'assemblée étonna le pauvre garçon; il se demanda un instant s'il venait marier un cousin ou comparaître en cour d'assises.

Il est vrai que sa venue avait retardé le repas

d'une grande heure; que sa personne était parfaitement inconnue de presque tous les invités; que sa réputation de libre penseur et de mauvais sujet effarouchait d'avance les âmes pieuses; enfin que ses rares connaissances, comme Éliane et le marquis de Lanrose, professaient une médiocre amitié pour lui. La douairière l'avait choyé jadis, heureuse et fière de donner tous ses soins à un comte orphelin, héritier d'une immense fortune; mais elle commençait à ne plus voir en lui qu'une charge de famille, un de ces garnements qui donnent de mauvais conseils et empruntent l'argent sans le rendre. Elle embrassa le cher neveu, par acquit de conscience; le marquis lui tendit la main froidement; cette majestueuse Éliane, qui l'avait peut-être adoré, le salua d'un signe de tête et d'une révérence courte; le reste se tint coi.

Et Gontran promena un regard assez triste sur cette collection de figures où l'orgueil, l'ennui, l'avarice, l'ignorance, la petitesse d'esprit avaient pour ainsi dire imprimé des grimaces caractéristiques.

« Mesdames et messieurs, dit Lambert de sa voix joyeuse, je vous présente mon cher cousin et mon excellent ami Gontran de Mably. Mais où donc est Mlle Barbot? »

Le gros Girenseigne fit un mouvement et démasqua toute la personne de Valentine qui s'était dissimulée derrière lui.

« Enfin, pensa Gontran; voilà donc une figure humaine. »

Lambert ne lui laissa pas le temps de poursuivre ses observations; il le prit par le bras et le mena tout droit à la jeune fille :

« Mademoiselle, dit-il, voici mon ami. Gontran, voici ma future. »

Et tandis que les jeunes gens échangeaient un salut de grande cérémonie, il poursuivit d'un ton jovial :

« Maintenant, comme nous ne nous sommes pas encore vus de la journée, bonjour, mademoiselle; permettez que j'exerce le plus agréable de tous mes droits. »

En même temps, il s'avança pour embrasser deux belles joues qui n'avaient jamais été si rouges.

Valentine ne s'en défendit pas; il y avait une semaine que son futur l'embrassait soir et matin sous les yeux de la famille, par autorisation expresse de l'oncle Fafiaux. Mais elle sentit la terre se dérober sous elle : cette familiarité lui avait toujours paru indifférente; ni le cœur ni les sens ne s'en étaient jamais émus. Pour la première fois, le simple rapprochement de deux épidermes lui apparut comme un fait énorme, décisif, fatal. Elle se sentit perdue et condamnée sans appel; elle se demanda, au milieu d'un désordre d'esprit épouvantable, si un homme pouvait encore aimer la femme qu'un autre avait embrassée devant lui.

Mais jugez de ce qu'elle devint lorsque son fiancé, dans l'expansion de cette grande joie, se retourna vers M. de Mably et lui dit :

« Il ne faut pas que tu manges ton pain à la fumée, mon pauvre vieux. Je ne suis pas jaloux et mademoiselle n'est pas bégueule : Gontran ! embrasse ta cousine ! »

A cette étrange invitation, Valentine et Gontran s'éloignèrent l'un de l'autre, aussi spontanément que deux corps chargés de la même électricité. Tous les deux firent un grand pas en arrière, presque aussitôt racheté par un demi-pas en avant, et ils se regardèrent pendant une demi-seconde que la peur du ridicule fit paraître bien longue à M. de Mably. Je suis persuadé que cinq minutes plus tôt en descendant de voiture, dans la joyeuse expansion de sa vieille amitié, il eût sauté au cou de Valentine sans embarras et sans scrupule ; mais il avait reçu la douche ; l'air du salon l'avait glacé. L'accueil de la douairière et de ses invités lui donnait assez de sang-froid pour qu'il pût s'adresser à lui-même la célèbre question de Thomas Diafoirus à son père. Il ne voulait ni reprocher à son brave cousin un défaut de savoir-vivre, ni paraître dédaigneux du régal friand qu'on lui offrait ; et d'un autre côté il craignait de froisser, par un acte de gloutonnerie provinciale, les petites pudeurs d'une enfant qui semblait délicate et fière. Mais comme il était homme du monde, c'est-à-dire exercé à trancher sans délai les questions de savoir-vivre, il eut pris son parti avant que la demi-seconde ne fût tout à fait écoulée. Il lança à Lambert un sourire de reconnaissance, à Valentine un regard chargé des

plus humbles excuses, prit et baisa une petite main blanche qui avait fait, non sans trembler un peu, la moitié de la route :

« Mademoiselle, dit-il, je vous félicite sincèrement d'épouser le meilleur être que j'aie jamais rencontré, et j'attends avec impatience que toutes choses vous soient communes pour acquérir le droit de me dire votre ami.

— Ce vieux Gontran ! » cria Lambert. C'était bien la dixième fois de la matinée.

Un critique impartial (s'il y en a) eût peut-être reproché un peu de *manière* au geste et à la phrase de M. de Mably. Valentine n'y remarqua qu'une douceur, une tendresse, une suavité, un parfum dont sa jeune âme fut à la fois baignée, pénétrée, embaumée ! Son esprit irisa de toutes les splendeurs du prisme une banalité parfaitement incolore ; son oreille prêta des mélodies ineffables à une voix qui par hasard était un peu enrouée ce jour-là. Encore un peu, la pauvre innocente eût emprunté les ailes des anges pour les coudre au *Waistcoat* de ce mauvais sujet.

Nous nous moquons de don Quichotte lorsqu'il prend des merluches pour des truites, et Maritorne pour une princesse, mais qui de nous n'est jamais tombé dans des erreurs du même genre ? La beauté n'est pas toute dans les objets qu'on admire ; l'œil des admirateurs en fournit plus de moitié. Et lorsque vous applaudissez quelque divine mélodie, nul ne peut dire au juste combien votre oreille y a mis du sien.

La duchesse arriva fort à point pour réparer les omissions de Valentine, si quelqu'un des nombreux mérites de Gontran lui avait échappé par impossible. Il fallait voir la chère dame en extase devant son protégé. Elle le trouva beau, elle le trouva grand, elle le trouva élégant, elle proclama la finesse de sa moustache et la beauté de sa jambe. Il fallait cette révélation pour apprendre à Valentine que la jambe d'un homme peut différer de la jambe d'un autre : ce point de physiologie comparée n'est pas traité dans les programmes du Sacré-Cœur.

Gontran fit la meilleure contenance qu'il put, mais sa position n'était pas commode sous cette dégelée de coups d'encensoir. Le pauvre garçon ne savait où se mettre, et il était d'autant plus mal à l'aise qu'il connaissait fort peu la duchesse. Il croyait bien avoir sauté sur ses genoux, du temps qu'elle imitait Socrate en étudiant les hommes, mais il ne l'avait pas revue quatre fois en dix ans. Elle recevait tous les soirs, de huit heures à minuit ; c'est l'instant le moins disponible pour un jeune homme qui se ruine. D'ailleurs il ignorait ou il avait oublié la liaison de son père avec cette vieille fée. Bref, il se demandait avec une anxiété fort naturelle pourquoi Mme de Haut-Mont était dans le salon de La Balme lorsqu'il y a de si jolis appartements chez le docteur Blanche ou le docteur Pinel.

Quant à Lambert, il se passionna d'emblée pour la duchesse, qu'il avait médiocrement goûtée jusque-là. Il lui sut gré du soin qu'elle prenait de

mettre en lumière les perfections de son ami. Pauvre garçon! ses jambes affectaient cette forme capricieuse qui rappelle les manches de veste; mais il ne songeait pas à lui, tant il était heureux d'entendre l'éloge de Gontran !

Le déjeuner, comme on peut croire, fut trop cuit et manqué de tout point. Mme de Saint-Génin, que ces petits malheurs blessaient dans son amour-propre, se vengea sur le nouveau-venu. Elle accabla son beau neveu de prévenances ironiques : « Pardonne-moi de te donner des œufs durs ; ce n'est pas moi qui les ai fait attendre. Encore un peu de salmis, mon pauvre garçon ; tu n'en mangeras point où tu vas. Notre dessert n'est pas brillant; ah ! dame, tu n'es pas au café Anglais. Mais cela nous coûte moins cher ; on ne se ruine pas ici. Tâche de te refaire à nos mœurs patriarcales ! »

Elle mentait, la bonne dame, car elle s'était bel et bien ruinée à vivre ainsi, Lambert aidant. De plus, elle mentait avec une petitesse qui sentait le Canigot d'une lieue et montrait à quel point elle était déplacée dans le château des Saint-Génin. Mais si Lambert eut à souffrir et même à rougir pour elle, Gontran ne s'émut point des coups de grosse patte qu'elle faisait pleuvoir sur lui. Il avait conservé dans un coin de sa mémoire le souvenir de quelques corrections bien anciennes, et beaucoup plus manuelles, sinon plus maternelles que celles-là.

On sait d'ailleurs que la tension d'esprit nous rend insensibles à mille choses. Dès qu'une idée puis-

sante s'est précipitée chez nous, elle se conduit dans notre cœur comme une femme du monde chez son amant : elle ferme toutes les portes ; Gontran était, depuis un quart d'heure, l'esclave ou plutôt la proie d'une idée.

Une expérience assez coûteuse, comme on l'a vu, lui avait appris à connaître les femmes. Ajoutez que, par une illusion naturelle et commune, il s'exagérait encore son mérite dans cette jolie spécialité. Il ne se vantait pas de lire le passé, le présent et l'avenir sur le satin d'une main blanche, quoiqu'il eût pris quelques leçons du célèbre Desbarolles. Mais il se faisait fort de saisir dans les prunelles d'une femme le secret le mieux caché. Son regard, croyait-il, s'introduisait en maître et courait droit au cœur en passant par les yeux. Les victimes de sa clairvoyance avaient beau se barricader sous les paupières les plus longues, armées des cils les plus impénétrables : il devinait d'assaut si vous aviez aimé, si vous aimiez encore, si la personne aimée était présente ou absente, si vous étiez heureuse ou malheureuse d'aimer. Son étude, bien entendu, ne s'exerçait que sur les femmes : il n'avait pris de la science que le côté agréable et galant.

Eh bien, le cher garçon vit ou crut voir, au bout de vingt minutes, que Valentine n'avait aucun amour pour son futur mari.

« Voilà, se disait-il, deux yeux qui ne sont ni laids, ni froids, ni dépourvus d'intelligence. Je crois même que, dans le cours de mes études, je n'en ai pas ren-

contré d'aussi beaux. Et les beaux yeux sont plus rares qu'on ne pense. Il faut une demi-douzaine, que dis-je? une douzaine de perfections diverses pour composer un œil sans défaut. Que le sourcil soit d'un beau dessin et d'une heureuse couleur; essayez donc d'être jolie avec des sourcils blancs ou mal tournés! Ceux-ci me paraissent irréprochables. L'œil n'est ni enfoncé ni trop saillant; le juste niveau. La forme, l'épaisseur, la couleur des paupières, à souhait. Les paupières plus épaisses feraient un bourrelet, les paupières trop minces laissent transparaître la couleur de l'œil, ce qui est répugnant, presque cadavérique. Qu'on ne me parle pas des paupières trop rouges, à la mode des lapins blancs, ou de ces paupières bistrées qui ont l'air d'un cuir de Russie rabattu en forme de cabriolet. Couleur sobre, blanc mat, à peine rosé; c'est à merveille. Le blanc de l'œil est d'un ton superbe: ni bleu ni jaune, bravo! Le bleu indiquerait un sang pauvre, le jaune trahirait un tempérament bilieux. Mais le plus beau de ce chef-d'œuvre, c'est la prunelle. Jour de Dieu! Quelle richesse de ton! quel éclat! quel feu! C'est du saphir un peu foncé, pas autre chose. Si nous étions sous Louis XVI, je conseillerais à cette enfant de faire peindre le portrait de son œil. Par malheur, la mode en est passée. Mais à quoi diable m'amusé-je là? Animal! Tu n'es pas ici pour détailler les perfections de cette petite. Y a-t-il de l'amour entre ces jolies paupières, oui ou non! Voilà la question, mon bonhomme!

« Ehbien, oui ! Ce feu-là n'est pas tout simplement le rayonnement de la jeunesse. Ce n'est pas le plaisir de se savoir jolie (car elle est jolie), de se sentir admirée (elle est assez admirable pour ça), d'avoir une jolie robe qui lui va bien et une coiffure idéale ; c'est encore moins le plaisir d'être riche et de savoir qu'elle a des millions dans un coffre : fi donc ! Est-ce la joie d'être bientôt baronne? Pas davantage : on doit lui avoir dit que si elle voulait un prince, elle n'aurait qu'à se baisser pour en prendre. Allons, allons, cette jolie petite flamme qui éclaire la table autour d'elle, c'est de l'amour, ou je ne m'y connais pas !

« Mais pour qui? Voilà le hic. Pour Lambert? Improbable. Elle l'a regardé tout à l'heure en lui demandant de l'eau et l'étincelle électrique n'est pas sortie. Au contraire, on aurait dit que ces beaux yeux jetaient du froid : mauvais symptôme. Voilà cinq grandissimes minutes qu'elle ne l'a regardé ; c'est encore plus grave. Celle qui aime véritablement, fille ou femme, peut simuler l'indifférence ou la haine, dire des banalités et même, au besoin, des choses dures : elle peut frapper ses yeux à la glace et garder les étincelles pour une meilleure occasion ; ce sont petits tours de force, gymnastique de salon, qui s'apprennent de bonne heure dans les pensionnats les plus distingués. Mais je défie la plus habile de rester cinq minutes à la portée de son amant sans le regarder quarante fois.

« Il est vrai que Lambert la laisse un peu tran-

quille. Si c'était moi, morbleu! mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Va donc, clampin! Je te pousserai, tu auras de l'éperon et de la cravache, et tu sauteras la barrière. Il faudra qu'elle t'aime ou qu'elle dise pourquoi!

« Mais, j'y pense! si elle aime, comme j'en suis sûr, et si Lambert n'est pas aimé, c'est donc qu'elle en aime un autre. Ainsi les doutes qu'il exprimait ce matin, les inquiétudes dont il était agité seraient le pressentiment d'un malheur réel? Lui malheureux! lui ridicule! Ah! mais non; je n'entends pas de cette oreille-là. Il est mon meilleur parent et mon seul ami; je ne souffrirai pas qu'il soit quitté par sa future ou trahi par sa femme. La petite est à nous; à lui, veux-je dire, et nul autre ne l'aura. Mais je divague. Si elle avait un sentiment au cœur, serait-elle à La Balme? Ce n'est pas la gendarmerie qui l'a amenée; elle est libre et majeure. L'oncle a l'air d'un bonhomme; il ne la contraindrait pas.

« Et cependant, j'en jurerais, il y a quelque chose dans ces yeux-là. Mais pour qui? Ah! voilà ; cherche! Dans tous les cas, ce n'est pas quelqu'un d'ici. Aux environs? Personne, que je sache. Un Lindor à guitare qui rôderait la nuit. Les chiens le mangeraient tout cru, par amitié pour leur maître; et les paysans donc! On le rapporterait au bout d'une fourche avant qu'il eût chanté son air. Mais à Lyon? Dame! si elle a laissé un petit souvenir à Lyon, je donne ma langue aux chats; je ne suis pas du pays, moi! Mais on le trouvera, le monsieur qui va sur nos brisées,

et j'aurai bientôt fini de lui loger six pouces de fer dans les côtes. C'est plus logique assurément que de tirer sur ces pauvres Russes qui ne m'ont jamais fait de mal. »

L'auteur et le lecteur ne s'essouffleront pas davantage à suivre les idées qui défilaient au pas de course dans la cervelle de Gontran. Comme le déjeuner dura plus de deux heures, le jeune homme eut le loisir d'étudier la question sous ses diverses faces, sans toutefois s'absorber trop visiblement. Il sut rester présent à la conversation, répondre à ceux qui lui parlaient, et placer son mot à propos. Il fit même un bout de chemin dans l'estime de ses respectables voisines : sa contenance discrète et la douceur de sa voix attendrirent deux ou trois cœurs ratatinés. Les bonnes dames croyaient sans doute qu'il allait sauter à pieds joints dans les plats; elles décidèrent que ce diable était un peu moins noir que sa réputation. Mais en cherchant à plaire autour de lui, en semant au profit des duègnes cette petite provision de perles à bon marché qu'un homme aimable a toujours dans la poche, il revenait souvent, et toujours avec un intérêt nouveau, à son travail favori. On l'eût bien étonné la veille au soir et ce matin même en lui disant qu'une petite fille inconnue allait l'intriguer à ce point. Il s'attendait en arrivant à une rencontre embarrassante, mais qui n'était pas celle de Mlle Barbot.

Si quelque chose avait troublé la joie de son retour à La Balme, c'était la peur de revoir Éliane et

son mari face à face. Le sentiment qu'il éprouvait pour la marquise n'était pas ce dépit léger et très-consolable qui reste au fond du cœur d'un prétendant évincé; le monde est plein de gens qui se sont demandés et refusés en mariage, et qui se voient de fort bon œil. Mais Gontran n'avait pas essuyé une défaite vulgaire; Mlle de Batéjins l'avait élevé très-haut pour le laisser tomber très-bas : si quelque chose s'était brisé en lui dans la chute, il avait le droit de s'en prendre à elle. Vous avez déjà vu qu'il la maudissait ferme, et que sa grande haine était l'envers d'un grand amour. Jamais, depuis le jour où Éliane lui avait signifié son congé, il ne s'était retrouvé dans un salon avec elle; c'était même pour éviter un pareil accident qu'il avait désappris le chemin du faubourg. Il lui semblait impossible de jouer froidement son rôle d'homme du monde, en présence de celle qui lui inspirait encore des accès de fureur sauvage.

Jugez un peu s'il fut émerveillé de sa propre sagesse! Il demeura deux grandes heures à la même table que la marquise; il la voyait de trois quarts et quelquefois en pleine face, lorsqu'elle se tournait un peu vers son mari. Il l'entendait causer fort amicalement avec M. de Lanrose, qui était à trois places plus loin; et cette voix, qui ne lui avait peut-être pas dit *je vous aime*, mais qui lui avait laissé entendre mille petits mots équivalents; cette voix toujours belle, toujours mordante, toujours accentuée de quelques notes graves qui lui donnaient je

ne sais quoi de mélancolique et de profond, glissait sur l'âme de Gontran comme l'eau sur un marbre poli. Il n'était pas furieux, il n'était pas jaloux, il n'était pas ému, non : il était à autre chose.

Cependant la marquise avait plus gagné que perdu depuis son mariage. Sa beauté, un peu épaisse autrefois, s'était comme affinée; sa physionomie, sans être précisément riante, avait perdu cette expression de manque et de doute qui caractérise les filles de vingt-huit ans. Elle portait ce jour-là, par un hasard peut-être voulu, une toilette exquise dans sa simplicité : on eût dit qu'elle avait emprunté sa robe à une madone de Raphaël. Gontran vit tout cela, et s'il avait été un aussi grand fou qu'on le disait, il se serait peut-être amouraché de plus belle. Point du tout : la marquise lui fit plaisir à voir comme un tableau de maître. Et non pas comme un tableau que vous admirez tout à l'aise dans votre galerie ou dans la maison d'un ami, mais comme ces chefs-d'œuvre que l'on revoit au vol dans un salon du Louvre, lorsqu'il est quatre heures sonnées et que tous les gardiens vous pressent de sortir.

Quelque chose le poussait énergiquement hors du passé vers un avenir inconnu. Il se sentait marcher, et même d'un pas fort allègre, sans apercevoir aucun but devant lui. Il ne doutait nullement que sa vie ne fût manquée; il se faisait fort peu d'illusions sur la carrière pénible et probablement courte où il entrait dans huit jours. Et pourtant l'horizon lui

positivement le fluide imaginaire que les magnétiseurs prétendent lancer par les yeux.

Gontran ne sut jamais quel trouble il envoyait à l'autre bout de la table; mais comme il était doué d'une certaine clairvoyance dans les choses qui ne le touchaient pas personnellement, il put lire sur la physionomie de Valentine deux émotions presque contradictoires. C'était d'abord la mélancolie profonde qu'il avait remarquée de prime-saut, un visible éloignement pour Lambert, un inconsolable regret du mariage auquel elle était condamnée, une sorte de désespoir causé sans doute par les approches du jour fatal; en un mot, tout un fond de tristesse. Mais en y regardant d'un peu plus près, l'observateur crut voir une teinte de joie et d'espérance se répandre en glacis joyeux et réchauffer par degrés ce tableau d'une âme en peine. Le phénomène se produisit tard, ou du moins Gontran ne le remarqua point avant le dessert.

« Le diable soit des petites filles! pensa-t-il en prenant note de ce fait inattendu. S'il était entré quelqu'un depuis un quart d'heure, je mettrais ma tête à couper que son amant est ici. »

Cette ingénieuse observation fut interrompue par le brouillard, comme les anciennes dépêches télégraphiques. Lambert parlait à sa fiancée, et le beau front de Valentine s'était rembruni. Lambert venait de lui décocher un compliment en plein visage : trop tard, beaucoup trop tard !

Le pauvre bon garçon avait été frappé lui même

de ce rayonnement soudain qui formait comme un nimbe autour de sa future. Il traduisit sa surprise et son admiration par un cri très naïf et très-malencontreux.

« Sapristi! mademoiselle, c'est étonnant comme vous êtes belle aujourd'hui! »

Valentine éprouva la rude commotion qui abat les natures rêveuses au choc inattendu de la réalité. Elle retomba lourdement dans son vol. C'est ainsi qu'un rouge-gorge enfermé par trahison dans une chambre voit le ciel à travers la fenêtre, s'élance à tire d'aile et tombe meurtri sur le plancher.

Son premier mouvement exprima le dépit :

« En vérité, monsieur, dit-elle, voici une déclaration qui n'est pas des plus heureuses, surtout quand on mesure le temps que vous avez mis à la chercher. S'il vous semble étonnant que je sois passable aujourd'hui, comment donc étais-je hier et tous les autres jours? »

Lambert fit le geste d'un homme qui voudrait s'arracher tous les cheveux d'un seul coup :

« Pardon! dit-il, ne faites pas attention à mes sottises! Ne regardez que les sentiments qui sont cachés dessous. Je suis un vrai lourdaud, un demi-paysan mal dégrossi par une éducation incomplète, mais vous savez que je vous aime et que je me battrais contre cent hommes, si c'était le chemin pour arriver jusqu'à vous. Qu'est-ce que je vous ai dit? Je n'en sais rien, moi! Je ne suis pas de ces gens-là qui s'écoutent eux-mêmes. Ai-je dit que vous étiez passa-

ble? Ça doit vous être bien égal, comme si l'on disait que le soleil est gentil et que la mer est d'une jolie grandeur. Le soleil est splendide, la mer est immense, et vous, vous êtes divine! Il y a bel âge que je le sais, puisque je vous ai adorée à la première vue et que je vous demande en mariage depuis trois mois!... M'en voulez-vous toujours? »

Elle le regarda tout ébahie : il avait les joues très-rouges et les larmes près des yeux. La tirade du pauvre garçon aurait pu être plus élégante et surtout d'une forme plus homogène; on y voyait les mots du langage familier cousus sans aucun art à des lambeaux de style romantique; mais un souffle violent agitait le haillon : ce langage, tel quel, était celui d'un amour vrai. Le premier homme qui frappa sur un caillou et fit jaillir une étincelle, dut éprouver la même surprise que Valentine après qu'elle eut frappé sur le cœur de Lambert.

Je ne vous dirai pas qu'elle s'enflamma sur l'heure, mais elle regretta sa petite vivacité; elle sentit qu'elle devait quelques consolations au malheureux qui avait failli pleurer dans son assiette; elle se fit un devoir de causer en amie avec lui, et cette dépense de bonne grâce lui coûta vraiment assez peu : elle était si heureuse!

Durant un bon quart d'heure, c'est-à-dire jusqu'à la fin de cet interminable repas, Lambert eut presque le droit de se croire aimé. Il savoura les douceurs d'une intimité fraternelle ; on le régala du babil le plus compatissant qui ait jamais fleuri sur

les lèvres d'une jeune fille. Valentine le trompa innocemment, sans jouer la comédie; l'amour naissant qu'elle avait dans le cœur se répandait autour d'elle en mille éclaboussures.

Comment le pauvre baron aurait-il deviné le vrai motif d'une révolution si brusque? Expliquez donc à un amoureux, à un futur, à un homme qui croit se marier dans cinq jours, que sa maîtresse est charmante avec lui, parce qu'elle est enivrée de la présence d'un autre!

Lorsqu'une jeune fille a le cœur plein, elle embrasse le premier enfant qui passe à sa portée. Faute d'enfant, elle s'empare d'un chien, d'un chat, d'un oiseau ; il faut absolument qu'elle embrasse quelqu'un ou quelque chose. Valentine eût embrassé Lambert à la fin du déjeuner comme le premier animal venu.

Quant à lui, il jouissait de l'effet sans remonter à la cause; il se croyait aimé; il ne doutait plus de l'avenir; il rayonnait. Déjà même, à l'exemple des bonnes gens qui ont gagné un gros lot, il faisait la part des pauvres. Rien ne lui manquait plus que de voir Gontran heureux comme lui.

Il amena délicatement sa chère Valentine sur le chapitre de Mlle Pichard, et Valentine se livra sans réserve à l'éloge de son amie. Mlle Pichard était d'une beauté ordinaire et d'un esprit borné; Valentine en fit une merveille : elle voyait tout en beau, même la pauvre Félicité. Elle conta mille aventures où sa compagne avait montré le plus rare dévouement

pour elle; Félicité endossait les espièglerie de Valentine, faisait ses punitions et mangeait héroïquement deux portions d'un certain ragoût que Valentine avait en horreur. De son côté, Valentine aidait la chère amie dans les compositions de style qui n'étaient pas son fort. Les deux inséparables (comme on les appelait) s'étaient juré une fidélité éternelle. Elles devaient porter les mêmes toilettes, avoir des voitures pareilles et le même nombre d'enfants; il était bien entendu que les deux petites familles se fondraient l'une avec l'autre dans quelque heureux mariage. Le tout passé par écrit, copié en double et signé du sang de ces demoiselles, qui s'étaient piqué le bout du doigt pour cet acte important.

Le bon Lambert sentait son cœur se fondre au récit de ces enfantillages. Que n'eût-il pas donné pour marier son meilleur ami à la meilleure amie de sa femme! Il arrive si souvent qu'une intimité de trente ans est rompue en six mois par des niaiseries féminines! Deux camarades qui ont partagé leurs billes et leur pain deviennent étrangers l'un à l'autre si l'un promène sa femme en voiture et l'autre à pied. Rien de pareil à craindre ici : Valentine et Félicité, Lambert et Gontran *for ever!* Lambert ne manqua point d'enchérir sur les mérites de Mlle Pichard; il l'avait, disait-il, assez vue pour en penser tout le bien possible, et il espérait fort que deux mariages également assortis resserreraient l'amitié des deux inséparables.

Par quelle transition arriva-t-il ensuite à parler de

Gontran? Je ne sais, mais il importe assez peu : le nom seul jeta un tel trouble dans l'esprit de la jeune fille, qu'elle ne songea guère à pénétrer l'arrière-pensée de Lambert.

« A propos, mademoiselle, vous ne m'avez pas dit comment vous trouviez mon cousin Gontran?

— Votre quoi?... votre qui?... mon Dieu! Je vous en prie, cher monsieur de Saint-Génin, corrigez-vous de cette façon de parler comme par explosion, sans dire gare au pauvre monde! Vous m'avez donné une secousse, et je suis sûre que me voilà rouge jusqu'aux oreilles.

— Vos oreilles sont rouges en effet, mais ça vous va très-bien. Pardonnez-moi ; c'est vrai que j'ai toujours le départ un peu brusque, mais je me corrigerai de tous mes défauts avec vous. Je vous demandais ce que vous pensez de Gontran, mon cousin Gontran de Mably.

— Que voulez-vous que j'en pense?

— Rien que de bon, certainement. Vous plaît-il? vous déplaît-il?

— Est-il absolument nécessaire que je me prononce pour ou contre? A quel propos? A quoi bon?

— Vous ne comprenez pas que je souhaite d'avoir un peu votre avis sur le garçon que j'aime le mieux au monde?

— Je suppose que si vous l'aimez tant, c'est qu'il mérite d'être aimé.

— S'il le mérite! ah! mademoiselle! vous le connaîtrez; je ne vous dis que ça. Mais enfin, vous

l'avez vu, c'est déjà quelque chose; vous lui avez même parlé. Comment le trouvez-vous de sa personne?

— Je n'en sais rien. Je l'ai peut-être vu, mais je ne l'ai pas regardé.

— Eh bien, regardez-le!

— Pourquoi?

— Pour me dire comme il est.

— Vous le savez mieux que moi; je ne me connais pas en hommes.

— Ah! mais, ah! mais, ah! mais! Voyons, mademoiselle, soyez franche. Vous avez quelque chose contre lui?

— Moi? Rien absolument, je vous le jure.

— Si. J'ai déjà remarqué que vous ne le receviez pas aussi cordialement que beaucoup d'autres. Je parie que maman vous en a dit du mal.

— Elle ne m'en a pas ouvert la bouche.

— Maman n'est pas juste pour lui : tout le monde lui en veut parce qu'il a mangé sa fortune; mais moi, qui le connais comme si je l'avais fait, je vous réponds qu'il en a plus donné que mangé.

— C'est son affaire et non la mienne.

— Alors pourquoi lui battez-vous froid? Vous ne l'avez pas seulement remercié de son petit souvenir.

— Quel souvenir?

— Le bouquet donc.

— Vous m'y faites penser. Mais comme il m'a envoyé ce... présent avant de me connaître, je sup-

pose que la politesse s'adresse à vous plutôt qu'à moi.

— Je ne dis pas non, car il m'aime, voyez-vous, comme un frère. C'est pourquoi je serais si heureux de vous voir un peu gentille avec lui.

— Désirez-vous absolument que j'aille me précipiter dans ses bras?

— Non, mais ne le laissez pas de côté comme une brebis galeuse! parlez-lui, rien qu'un peu!

— Faites-moi la leçon, monsieur de Saint-Génin.

— Comme si vous ne saviez pas mieux que moi ce qui est à dire!

— Mais, j'y songe, n'a-t-il pas eu de grands succès, le cousin en question?

— Un peu, qu'il en a eu! Et dans tous les mondes, s'il vous plaît!

— Alors c'était un homme irrésistible.

— C'est encore à cette heure un homme qui peut tout ce qu'il veut.

— Et vous ne craignez pas d'exposer une pauvre petite fille comme moi aux séductions d'un homme comme lui.

— Oh! je suis sûr de Gontran!... et de vous aussi, mademoiselle.

— Le second membre de phrase est arrivé un peu tard. J'ai bien envie de vous punir en me jetant à la tête de ce jeune homme. Je le regarde : êtes-vous content? Il est beau, il a l'air noble, il sourit avec grâce, il a dans tous ses mouvements je ne sais quoi qui manque à tous les autres. Mais que sens-je? mon cœur bat, ma tête prend feu · je l'adore et

je vais le lui dire à lui-même. Ah! ah! ah! pauvre monsieur de Saint-Génin! Est-ce bien là ce que vous désirez?

— Vous voulez rire? Eh bien, une jeune personne qui jouerait ce jeu-là avec Gontran serait joliment attrapée. Il est tellement honnête, délicat, dévoué à ses amis, que toutes les coquetteries du monde ne serviraient qu'à le faire rire. Autant viser une cuirasse avec des flèches en papier.

— A la bonne heure! vous n'êtes pas jaloux.

— Jaloux des autres, on ne sait pas encore. Mais de Gontran? Jamais! »

Là-dessus, la douairière leva la séance, et Lambert dit à Valentine en la prenant par la main :

« Puisque j'ai le bonheur de vous trouver si en train, je veux battre le fer pendant qu'il est chaud Allons trouver Gontran, et remerciez-le de son petit cadeau. »

La fièvre qui brûlait la jeune fille depuis quelques minutes s'éteignit tout à coup. Ses joues pâlirent, ses genoux ployèrent sous elle. Le grand secret qu'elle cachait au fond du cœur se serait trahi dans cette minute, si le mouvement des convives et le bruit inévitable à la fin d'un repas de trente personnes n'avaient caché son trouble dans un tumulte général. Elle se trouva debout devant celui qu'elle aimait, sans savoir par quel effort ou quel miracle elle avait pu marcher jusqu'à lui. Elle lui jeta deux ou trois phrases de remercîment banal avec une extrême volubilité :

« Vraiment, monsieur, vous avez dû me prendre pour une ingrate. Il y a deux grandes heures que M. de Saint-Génin vous a présenté à moi, et je ne vous ai pas encore remercié d'une attention charmante. J'ai été non-seulement touchée, mais ravie; le vase était délicieux et le bouquet d'un goût exquis. Mais pardon.... je ne sais.... la duchesse... elle sera remontée dans sa chambre, et je vais.... Merci, monsieur, merci! ».

Elle sortit à la hâte en comprimant une douzaine de sanglots qui, grâce à Dieu et au mouchoir, n'éclatèrent que dans sa chambre.

Lambert se mit en devoir de l'excuser :

« Tu vois, dit-il, c'est jeune, c'est enfant; ça saute de branche en branche comme un oiseau; ça n'a pas deux idées de suite; tantôt ça se moque de nous, tantôt ça nous déteste, tantôt ça nous adore. Tu ne peux pas imaginer les mamours qu'elle m'a faits au dessert, et maintenant je parie qu'elle s'est sauvée dans un coin pour rire à l'aise. Elle avait dit trois phrases de suite sans plaisanter; ça l'étouffait. Mais bah! Le mariage leur a bientôt mis du plomb dans la tête. Je l'attends à son quatrième moutard. Allons fumer. Comment la trouves-tu? Assez gentille, pas vrai?

— Gentille? gros animal! Je te déclare indigne de ton bonheur, si tu ne la trouves que gentille! Elle est belle, elle est jolie, elle est exquise, elle est complète; c'est la plus vraie femme que j'ai jamais vue entre les femmes. Elle a des yeux! elle a des

mains! elle a tout ce qu'il faut pour faire tourner la tête à l'homme le plus froid et le plus désabusé. Et toi, cœur de vingt ans...., je me trompe : ton cœur n'en a que quinze! Et toi, dis-je, toi qui es bon, qui es sincère, qui es neuf, tu ne te prosternes pas plus que ça à ses genoux! Tu as peut-être peur de te compromettre en criant sur les toits que tu l'adores? C'est mauvais genre? c'est bourgeois? Moque-toi du qu'en-dira-t-on! Rampe à ses pieds, mon cher, et sache bien que c'est une place où les plus grands rois de la terre se coucheraient sans déroger!

— Mais je l'adore, Gontran; à qui donc en as-tu? Je te l'ai dit en route, et je te le répète.

— Tu ne le dis pas assez, morbleu! Tu ne le dis pas assez haut! Enfle tes gros poumons et crie afin qu'elle t'entende! Sait-elle seulement que tu l'aimes?

— Oui!

— Non!

— Mais puisque je l'épouse!

— Épouser ne prouve rien. Moi, si j'avais trouvé une créature pareille....

— Toi et moi ça fait deux!

— Il la voit tous les jours depuis quatre ou cinq semaines, et il faut qu'on arrive de Paris pour lui dire quel trésor il a sous la main! Cette enfant-là, mon cher, ne sera jamais déplacée, à quelque hauteur que le destin l'élève. Ses parents s'appelaient Barbot, m'as-tu dit? Elle n'est pas la fille de ses pa-

rents. Ils l'auront dérobée à quelque grande famille; c'est un vrai cygne éclos dans un nid de pingouins.

— Sapristi! mais tu t'emballes... Qu'as-tu?

— J'ai que je suis furieux contre toi, parce que tu n'as su ni la comprendre ni la prendre.

— Pas comprise? Je crois que si. Et quant à l'avoir prise, il me semble que je la tiens pourtant!

— As-tu compris que cette jeune fille, qui sort du Sacré-Cœur comme Voltaire est sorti des Jésuites, est appelée à devenir une grande artiste en amour?

— Hein! Comment?

— Je dis qu'elle est créée pour l'amour, aussi vrai que le Corrége était créé pour la peinture; qu'elle a dans son petit cœur autant de génie que le grand peintre en a jamais eu dans son cerveau. C'est une enfant douée; un mécanisme moral aussi prodigieux, aussi délicat qu'un chronomètre où l'on pourrait compter les soixantièmes de seconde. Rien de banal en elle, rien de commun, rien de moyen : ses moindres sentiments ont ou auront une forme, une couleur et une valeur inouïes; elle saura mettre dans un mot, dans un geste, dans un regard. plus de nuances qu'un physicien n'en compte dans le prisme, plus d'idées que Bacon n'a su en empiler dans un livre, plus de bonheur ou de tristesse qu'un homme ne peut en éprouver sans mourir.

— Halte! Est-ce moi qui suis bête? est-ce toi qui es fou?

— Tu n'entends pas ce que je dis?

— Et je te soupçonne fort de ne pas l'entendre

toi-même. De qui me parles-tu? De Mlle Barbot, qui sera, s'il plaît à Dieu, ma femme et la mère de mes enfants?

— Es-tu sûr de l'épouser?

— Parfaitement, depuis une heure.

— Tu en doutais encore ce matin.

— Ce matin, j'étais dans l'erreur.

— Et maintenant où crois-tu être? Écoute-moi, Lambert. Je m'applaudis doublement d'être venu t'embrasser avant mon départ : d'abord parce que je te vois, ensuite parce que je te sauverai peut-être.

— Ah! mais tu finirais par me faire peur, à la fin.

— Tant mieux! La peur est le commencement de la sagesse. Tu me connais assez pour savoir que je ne m'amuse pas à t'inquiéter...

— Pour le plaisir de me faire tourner en bourrique? Ça, Gontran, j'en suis sûr.

— Eh bien, mon pauvre ami, ton mariage n'est pas fait, ou, s'il est fait, il l'est dans de telles conditions que mieux vaudrait, selon moi, le défaire. Ta future ne t'aime pas.

— Qu'en sais-tu?

— Depuis un mois et plus qu'elle est ici, tu as eu vingt occasions de rester seul avec elle, ne fût-ce que dans un coin du salon.

— Ça s'est trouvé comme tu dis. Après?

— Dans ces rencontres-là (je parle à un garçon qui sait la vie et qui n'en est pas tout à fait à sa première affection), as-tu surpris chez elle un mouve-

ment... comment dirai-je? un mouvement de maîtresse?

— Je n'y suis plus.

— Mon cher, l'amour est un sentiment très-démocratique : il se trahit de la même façon dans toutes les classes de la société. Il y a telle pression de main, telle inflexion de voix, tel regard en coulisse par où la jeune fille la mieux née et la mieux élevée nous dit : *Je t'aime*, comme la plus humble ourdisseuse de Lyon ou la modiste la plus évaporée de Paris. Voilà ce que j'appelle un mouvement de maîtresse. Ta future avait le droit de se laisser aller sans scrupule à ces petites familiarités-là : c'est pain bénit dans la situation où vous êtes. L'a-t-elle fait? Je parie que non.

— Où est le mal? Cela prouve qu'elle a reçu une éducation sévère, ou encore, si tu veux, que son cœur n'est pas éveillé : je m'en charge.

— Inutile, c'est fait.

— Qui te l'a dit?

— Mes yeux ou plutôt les siens. Cet adorable cœur est éveillé, mon bon, comme une pochée de souris, et tu n'en as pas l'étrenne.

— Ah! alors il y a un homme de trop. Conte-moi ce que tu sais, et vivement!

— Sur l'honneur, je ne sais rien, sinon ce que j'ai deviné et ce que tu avais senti toi-même. Tes inquiétudes de ce matin n'étaient pas autre chose qu'un vague pressentiment de la réalité.

— Mais quoi? mais qui? Ma tête se fend à t'écouter.

On ne torture pas un ami de cette façon-là, quand on n'a rien de positif à lui apprendre !

— Je t'apprends que ta future n'est pas une bûche agréablement sculptée, comme on en épouse pas mal ici-bas, mais un cœur riche et une imagination pétillante. J'ajoute que tu ne l'as pas attaquée du bon côté, que tu n'as pas su faire vibrer sa corde sensible, et qu'un autre, très-probablement, a occupé son esprit avant toi Je peux encore te certifier qu'elle est la plus innocente et la plus candide des femmes ; le front est fier, l'œil pur, la bouche angélique : voilà des signes qui ne trompent point. Son seul crime ou son seul malheur est de rêver à quelque petit monsieur qu'on ne lui aura pas offert en mariage. Est-ce une passion violente? Non ; ce n'est qu'un goût vif, car elle t'accepte pour mari sans y être forcée. Mais il est déplorable que tu n'aies pas trouvé le joint pour entrer dans son cœur et t'y établir en maître. Si l'*autre* survenait aujourd'hui ou demain, ton mariage serait renvoyé aux calendes grecques. Il ne surviendra pas, nous y mettrons bon ordre. Mais je te plaindrais encore si tu épousais cette enfant, sans être à ses yeux l'homme unique. Les premiers temps sont durs ; il faut beaucoup d'amour, énormément d'illusions pour nous faire pardonner nos manières. Celui qui épouse une femme comme la tienne sans en être adoré est un garçon perdu. Quoi qu'il fasse, il la rend malheureuse, il lui donne le droit de se consoler, et nous avons, je ne sais où, un consolateur désigné d'avance.

— Que je l'attrape !

— Laisse-le tranquille. Ton affaire, en ce moment, est de te faire aimer. Tu as les yeux ouverts, le champ libre, et quatre jours de marge : c'est plus que suffisant. On a joué cent comédies en un acte où le jeune homme arrive, dit un mot, lâche une détente et se fait adorer de la jolie veuve ou de la gracieuse héritière. Le public n'a jamais trouvé la chose invraisemblable ; donc elle est vraie. Moi-même j'ai joué ce rôle-là deux ou trois fois dans la vie privée. Toi aussi, tu as rencontré dans un salon, dans une diligence ou ailleurs, une femme qui se croyait parfaitement éprise d'un autre ; tu lui as démontré en moins d'une heure, à son grand étonnement et au tien, qu'elle n'avait jamais pensé qu'à toi. Est-ce vrai ?

— Dame ! peut-être.

— Eh bien, ce tour de passe-passe que nous avons tous fait par désœuvrement ou par libertinage, tu n'oses le tenter, en tout bien tout honneur, quand il y va du plus cher intérêt de la vie ? A l'escalade, morbleu ! C'est ton bien propre et légitime qu'il s'agit de prendre d'assaut. Sois triste ou gai, tendre ou pressant, timide ou hardi : tout chemin mène à Rome. Arrange-toi seulement de manière à trouver le mot qui porte, à presser la détente qui fait battre le cœur. Une simple palpitation, une pauvre petite larme, une chaleur aux joues : tu as atteint le but, ta cause est gagnée. Quel plaisir de plaider pour soi-même devant ce joli petit juge en robe de taffetas gris !

— Quel avocat tu fais !

— Avocat sans cause. Donne-moi un cigare. Voilà un quart d'heure que nous avalons la fumée de ces messieurs, et je n'aime pas à recevoir sans rendre.

— Les cigares sont là, fume-les tous si tu peux. Mais, au nom du ciel, que vais-je lui dire ?

— Tout ce qui te passera par le cœur. Débrouille-toi. Quatre mots de mauvaise improvisation font plus d'effet sur les femmes (et sur les masses) qu'un beau discours bien récité. »

Cet avis était sage. Lambert en profita du mieux qu'il put. Il ramena les fumeurs au salon, comme Mlle Barbot redescendait de sa chambre, et devant la nombreuse assemblée que la neige emprisonnait au château, il se dégourdit une bonne fois.

L'exemple de Gontran lui profita autant peut-être que ses conseils. En présence du beau cousin, il s'était trouvé terne ; il comprit qu'un ton plus dégagé, un langage plus pittoresque, des idées plus abondantes et enchaînées plus lestement l'une à l'autre devaient laisser un certain éblouissement dans l'esprit d'une jeune fille. Il voulut à toute force être brillant, et chose, invraisemblable ! il le fut. Malgré tous les soucis qui le travaillaient au fond de l'âme, il causa fort joliment, raconta des histoires, organisa des jeux, mit tout le monde en train, et amusa le moins amusable de tous les publics. Jamais personne de sa famille ne l'avait vu si fringant, même à la chasse ; les hommes ouvraient de grands yeux, les bonnes dames criaient miracle, la tante de Nar-

bonne vouait des cierges à tous les saints. Un boiteux, jetant ses béquilles et dansant *ex abrupto* comme M. Mérante, n'aurait pas plus étonné son public. Il eut conscience de son succès et réussit doublement par cela même. Sa figure s'éclaira, ses yeux rayonnèrent ; il embellit.

Aucun rival n'était là pour lui disputer la palme. Tous les assistants jouissaient de son triomphe ; c'était à qui s'effacerait pour le mettre en lumière ; on lui donnait la réplique ; on l'aurait soufflé, au besoin. Gontran surtout était heureux dans l'âme. M. Faflaux disait au marquis de Lanrose :

« Pourquoi donc mon futur et honoré neveu nous a-t-il caché jusqu'ici ce côté de son caractère ? l'enjouement ne messied point à la jeunesse, pourvu qu'il ne s'exerce pas au détriment des choses et des personnes respectables. Il serait à souhaiter que la bonne cause eût à son service un certain nombre d'esprits agréables et vifs. Voilà plusieurs siècles, monsieur le marquis, que les mécréants et les révolutionnaires se rient de ce que nous vénérons et le donnent en risée au peuple. Trouvez-moi un jeune homme bien pensant et doué de cette verve comique que je vois éclater dans M. le baron : quelle revanche on pourrait prendre ! Voyez-vous les Molière, les Voltaire et les Beaumarchais, bafoués à leur tour et livrés en pâture à la malignité des basses classes ! Mais je ne sais pourquoi la Providence, qui nous prodigue les autres biens, semble nous marchander cette sorte de bel esprit. »

VIII

DEUX COUSINS DANS UNE BALANCE

Valentine s'amusa beaucoup ; elle n'était pas seulement la cause, mais le but, le centre, le pivot de ces folies. Tous les jeux tournaient autour d'elle ; il ne se disait rien, ne se faisait rien que pour elle. Elle se vit saisie, enveloppée, enlevée hors de toutes ses habitudes par cette trombe de gaieté.

Lambert lui fit l'effet d'un bon vivant, d'un esprit gai, d'un caractère sympathique ; elle se divertit fort à l'entendre, et sentit croître son affection pour lui. Mais la même découverte qui lui eût peut-être inspiré de l'amour un mois plus tôt, ne pouvait plus éveiller en elle qu'une cordiale amitié. Saint-Génin eut le succès brillant et tardif d'un soldat qui obtient la croix le lendemain de sa mort.

Gontran s'aperçut que Valentine avait pleuré ; l'eau fraîche n'avait pas assez bien effacé la trace des larmes pour tromper un spécialiste de sa force. Il assistait les bras croisés au grand travail de son ami ;

charme d'une sa belle attaque, mais de plus en plus persuadé que la place ne songeait pas à se rendre. La comédie lui semblait d'autant plus attachante, que nulle personne n'en pouvait prévoir le dénoûment. Il n'eût pas échangé sa chaise de tapisserie contre le meilleur fauteuil d'orchestre à Paris. Peut-être était-il, à son insu, un de ces spectateurs que la jeune première intéresse plus que la pièce. Il aurait voulu la tenir, cette petite récalcitrante qui riait, qui badinait, qui ne se défendait pas même par la froideur, tant elle se croyait forte! Quelle joie de lui arracher tous ses secrets l'un après l'autre! de lui faire expliquer ses larmes de tantôt et son rire de maintenant! de dénicher au fond de son cœur un amour de pensionnaire, un de ces enfantillages qui ne résistent pas à cinq minutes d'examen! de lui montrer sa fantaisie à nu, bien impossible et bien absurde, et d'en rire avec elle, et d'en jeter le souvenir au vent! Mais après? Eh bien, après, on déposerait la petite demoiselle entre les bras de Lambert; puis, avec la noble satisfaction qui récompense un devoir accompli, on irait cueillir des lauriers dans la neige!

Pourquoi donc cette perspective lui semblait-elle de moins en moins riante? Le climat de Sébastopol n'était pas devenu plus rigoureux dans la journée; mais peut-être, dans la journée, le cœur de Gontran s'était il rattaché au sol français par quelques fils. Quand le mois de septembre est beau, le voyageur qui s'est reposé sous un arbre se réveille enchaîné

par de petites araignées vagabondes qui ont tendu les fils de la Vierge entre une branche et lui. Il y a, dans l'ordre moral, des millions de petits ouvriers invisibles, qui tissent un fil plus fin que les fils de la Vierge et pourtant plus difficile à casser.

Tandis qu'il partageait son âme entre l'observation active et la rêverie mélancolique, ses affaires marchaient bon train. L'amour qu'il avait semé innocemment grandissait à vue d'œil dans le cœur de Valentine. Tous les efforts du brave Lambert, cette énorme dépense de mouvement, de gaieté, d'esprit même, ne profita guère qu'à Gontran. Chaque parole de Lambert ajoutait un nouveau charme au silence de son cousin. L'un se poussait au premier plan, et Valentine n'avait des yeux que pour l'autre, à demi caché dans un angle obscur. Le *Tendre* est un pays où les plus remuants font quelquefois moins de chemin que les autres. Dès qu'une sympathie est déclarée, tout l'augmente, la parole, le silence, l'action, l'inaction, la présence, l'absence, l'empressement, la froideur. Elle profite de tout, comme ce rameau de Salzbourg, si joliment décrit par Stendhal, qui ajoute sans cesse un diamant à un autre, dès que la cristallisation a commencé. Mais si la cristallisation ne prend pas, vous auriez beau agiter la branche dans un océan de sel : pas le moindre diamant, pas la plus modeste rosace; vous n'aurez jamais dans la main qu'une brindille de bois sec.

Comme les lis de la vallée, qui ne sont ni filateurs, ni tisserands, ni teinturiers, et qui portent cepen-

dant une belle robe blanche, Gontran resplendissait aux yeux de Valentine sans avoir rien fait pour cela.

Lorsque le pauvre Arnolphe, au cinquième acte de l'*Ecole des Femmes*, s'extermine à déclarer la passion qui le brûle, Agnès répond à tout par ces vers d'une férocité charmante :

> Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :
> Horace avec deux mots en ferait plus que vous.

Je ne sais pas s'il est possible d'exprimer plus joliment l'égoïsme implacable de l'amour vrai. Que voulez-vous répondre à des raisons pareilles? En appeler au même juge qui vient de vous condamner sans appel? Lui dire : Écoutez-moi plus attentivement, regardez-moi encore un peu! quand il est avéré que ses yeux et ses oreilles sont esclaves d'un autre homme? Redire à satiété : « Je vous aime! » Elle se soucie bien que vous l'aimiez! Lui répéter qu'elle est belle? Elle s'embarrasse peu d'être belle pour vous.

Autant il est facile d'entrer dans un cœur jeune, honnête et neuf, autant il est absurde d'y vouloir pénétrer lorsque la place est prise. Le premier qui se présente a véritablement trop beau jeu. La forme de son gilet, la couleur de ses yeux, le croc de sa moustache, le timbre de sa voix, que sais-je encore? l'allure de son cheval suffit pour attirer l'attention d'une âme inquiète et qui cherche à se poser. Un rien, un moins que rien met l'imagination en branle. La sensibilité, qui dormait comme

la princesse du conte, s'éveille et reconnaît sans hésiter celui qu'elle attendait depuis un siècle : « Vous voilà donc enfin, Prince Charmant! » Jeune ou vieux, beau ou laid, le premier qui parle au cœur d'une enfant est le Prince Charmant pour elle. Dès qu'elle s'est mise à l'aimer, la cristallisation de Stendhal se fait autour de lui; aux qualités qu'il possède réellement s'en ajoutent mille autres : le voilà tout rayonnant, tout constellé de perfections brillantes, comme le rameau de Salzbourg.

Il est donc impossible qu'une jeune fille vraiment éprise ne sacrifie pas tous les hommes au premier occupant. Quels mérites nouveaux pourra-t-elle découvrir dans le second, lorsqu'elle a pris soin de les attribuer tous au premier, sans exception et sans limite? Si vous voulez qu'elle se mette à cristalliser pour un autre, attendez que la mort, l'infidélité ou quelqu'un des accidents qui fourmillent dans la vie ait brisé le premier rameau.

Gontran jugeait un peu toutes les femmes sur les tristes échantillons qu'il avait maniés à Paris. S'il avait pris le temps d'étudier quelques âmes pures, il n'eût pas fait croire à Lambert que Valentine amoureuse d'un autre pouvait être enlevée d'assaut.

Cette journée parut courte, non-seulement à ce gros triomphateur de Lambert, mais à tous les hôtes de La Balme. Quelques alliés de la famille s'avouèrent les uns aux autres qu'ils avaient eu des inquiétudes et que la brillante conduite du baron les soulageait d'un certain poids. Le maquignon de Gi-

renseigne fit ses compliments à Lambert : « Il paraît, lui dit-il, que vous ménagiez votre cheval. Quel galop vous avez pris au dernier tournant! Jolie course, mon gaillard; jolie course! » La duchesse le rencontra dans un coin et lui dit : « Vous nous trompiez, sournois? On ne vous croyait pas si dangereux pour les belles. Ventre de biche! Vous avez bien fait de ne pas naître vingt ans plus tôt. Je connais telle petite femme qui eût peut-être apprécié cette furie française. Où sont-ils les beaux jours? C'est égal, mon cousin, venez que je vous embrasse! »

M. Fafiaux confessa doucement à la douce tante de Narbonne qu'il n'était pas fâché de connaître par ses yeux, et sans aucun péché, cette passion qui perdit Troie et plusieurs autres capitales. La reine mère fut presque attendrie; elle fit meilleur visage à Gontran.

Les deux cousins avaient échangé mille signaux jusqu'à la fin de la soirée. M. de Girenseigne en son langage pittoresque aurait pu comparer Gontran à ces écuyers de manége qui, sans courir et presque sans bouger de leur place, encouragent un cheval à grands coups de chambrière. Minuit sonné, ils se retrouvèrent ensemble dans le petit appartement de Lambert : on leur avait dressé deux lits côte à côte, comme au temps de l'abbé Grimblot. Mais cette disposition, propice aux longues confidences, ne fut pas d'une grande utilité ce soir-là. Gontran avait passé la nuit en chemin de fer; les émotions de la journée, quoiqu'il n'eût joué qu'un rôle secondaire,

l'avaient achevé. Quant à Lambert, il était sur les dents.

« Cré nom! dit-il en embrassant son conseiller, on prétend que la chasse est un rude exercice, mais je trouve moins dur de forcer douze renards, en appuyant mes chiens moi-même, que d'être aimable une seule fois. C'est égal; tu m'as donné là une fière poussée; la petite rend bien; je crois que l'affaire est dans le sac. Et toi? »

Gontran n'était pas tout à fait du même avis; cependant il commençait à perdre la tramontane. Valentine l'avait dérouté par mille variations; tantôt rêveuse, tantôt gamine, quelquefois indifférente pour ne pas dire absente, quelquefois tendre ou peu s'en faut. « Il me semble, disait-il, que je viens de suivre une femme dans la rue et qu'elle s'est retournée à plus de vingt reprises, me montrant chaque fois un visage différent. Si Mlle Pichard a autant de diversité dans les manières, tu feras bien de m'avertir tout de suite, pour que je ne me laisse pas dérouter.

— Sois tranquille, Mlle Félicité est une jeune personne toute ronde. M. Fafiaux va voir son père demain matin, et l'on vous arrangera une partie pour samedi ou dimanche.

— Sérieusement?

— Laisse-nous faire. M. Fafiaux t'a trouvé gentil, et c'est lui qui distribue les héritières aux petits messieurs bien sages. Tu ne peux pas te figurer la puissance de M. Fafiaux. Un roi dans le diocèse! Si tu te maintiens dans ses bonnes grâces, tu seras

marié, millionnaire, député, conseiller général, tout enfin, sans remuer ni pied ni patte; à peine s'il te laissera le temps de désirer.

— C'est donc un échappé des Mille et une Nuits, ton futur oncle?

— C'est un brave homme avant tout, et le cœur fait des miracles. Avec quoi m'as-tu désensorcelé aujourd'hui, toi qui parles? Avec ton cœur. J'avais je ne sais quoi de noué, dans le cerveau s'entend. D'un seul mot tu as tranché toutes les aiguillettes. Merci encore et bonsoir. La tête me craque. Ah! si Valentine n'est pas aimable avec moi toute la vie, elle reconnaîtra bien mal l'effort que j'ai fait aujourd'hui. Quel coup de collier, mon bonhomme!

— Repose-toi, tu me feras plaisir. Je suis pressé d'en faire autant.

— Tu as raison. Bonsoir.

— Bonsoir. Enfin!

— Tu crois décidément qu'elle m'aime, pas vrai?

— Oui, si tu dors.

— Je dors. Ne te fâche pas... Dis donc, Gontran?

— Encore!

— Quand je pense que dans huit jours d'ici... »

Gontran lui empila ses deux oreillers sur la tête, toujours comme au bon temps du pauvre abbé. Cinq minutes plus tard, Lambert dormait comme un coffre. Gontran le suivit de près et rêva qu'il épousait Mlle Félicité Pichard. Seulement Félicité Pichard s'appelait Valentine et elle ressemblait comme une sœur jumelle à Mlle Barbot.

Valentine ne rêva ni de l'un ni de l'autre, et pour cause : elle ne put fermer les yeux de cette nuit. La duchesse l'avait déshabillée et couchée, et, contrairement à toute vraisemblance, l'aimable folle n'avait pas parlé de Gontran. Était-ce le souvenir de certain mot trop vif contre les mauvais sujets de Paris? Subissait-elle plutôt l'influence des petits événements de la journée? Ce petit cœur mal desséché avait-il gardé l'habitude de s'éprendre à tort et à travers? Je ne sais. Toujours est-il que Saint-Génin fut l'homme du moment et qu'elle en dit merveilles. Elle s'extasia sur le bonheur de celle qui allait accaparer les grâces musculaires de ce Gaulois; elle se répandit en pâmoisons élogieuses et jura que les plus aimables coquins de 1814, les plus joyeux gardes du corps de 1824 n'arrivaient pas à la hauteur de son gros genou. Valentine la laissa dire, la renvoya dès qu'elle put, et profita du premier moment de solitude pour se replonger dans les larmes.

Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut aux larmes des jeunes filles. On sait qu'elles s'en prennent à leurs yeux dans la douleur et dans la joie, et que les glandes lacrymales sont comme une soupape toujours ouverte au trop-plein de leurs sentiments. Mais Valentine avait quelques raisons de se trouver malheureuse. Chaque minute ajoutait une force nouvelle à son amour pour Gontran; chaque minute avançait son mariage avec Lambert. Le jour qui venait de finir avait décidément livré son cœur à un homme, et par une déplorable fatalité, le même

jour avait, pour ainsi dire, engagé sa vie à un autre. Le seul prétexte qui lui eût permis de rompre décemment avec M. de Saint-Génin lui avait manqué tout à coup. Lambert n'était plus froid ni timide auprès d'elle; il s'était prononcé avec chaleur, avec éloquence, et même, s'il faut tout dire, avec un succès éclatant. Elle ne l'aimait pas plus que la veille, et cependant, aux yeux du monde, elle n'avait aucune objection valable à formuler contre lui. Que faire? A qui se confier dans un embarras si pénible? Tous ceux qui l'entouraient étaient ses ennemis, sans excepter son oncle, puisque tous avaient résolu de la faire baronne de Saint-Génin. L'honneur lui défendait de laisser voir le fond de son âme à ce Gontran qu'elle adorait. « Elle serait morte de honte s'il l'eût surprise à baiser ce bouton de rose blanche qu'elle portait tout près du cœur. Du reste, le bel ingrat ne semblait pas attiré vers elle par un sentiment bien vif. Il s'était tenu à distance avec une sorte d'affectation, comme pour laisser le champ libre à son ami; il avait fait l'éloge de Lambert, il l'avait encouragé des yeux toute la journée. S'il avait honoré Valentine d'une attention très-soutenue, c'était apparemment curiosité pure, désir de mieux connaître la cousine qu'on lui préparait. A supposer qu'elle fût assez folle et assez éhontée pour lui laisser entendre combien elle l'aimait, voudrait-il, pourrait-il prendre fait et cause pour elle? Un jeune homme de ce nom et de cette figure, courtisé durant plus de dix ans par toutes les jolies femmes de Paris, daignerait-il

jamais laisser tomber ses yeux sur une pensionnaire de province, née Barbot? Et si même, par miracle, il la trouvait gentille, n'était-il pas trop bon parent, ami trop dévoué, gentilhomme trop loyal pour prendre la fiancée de Lambert? » Elle se disait tout cela, et quoique l'impossible arrange tout, à ce qu'on prétend, elle ne se sentait nullement consolée. L'idée de rester seule à La Balme entre le baron et la douairière, et sans *lui*, la rendait folle; et quand elle se représentait le malheureux Gontran ballotté par la mer, ou campé au milieu des glaces, ou blessé par les ennemis à mille lieues de sa patrie, elle ne vivait plus; la peur arrêtait le sang dans ses veines.

Ce n'était pourtant pas la première fois que ces images se présentaient à elle. Elle les avait agitées dans son esprit depuis le mardi soir jusqu'au mercredi matin. Mais, au début de son amour, elle ne les avait envisagées que sous le point de vue romanesque. Gontran n'était alors à ses yeux qu'une photographie accompagnée d'un bouquet. Maintenant qu'elle le connaissait lui-même, en chair et en os, les images devenaient plus vives et la douleur plus poignante. Celui qu'elle allait perdre, et probablement pour toujours, n'était plus un fantôme de l'imagination, une figure vague; elle avait entendu sa parole, touché sa main : elle conservait dans l'oreille et au bout des doigts comme une empreinte de sa personne. On ne sait pas quel supplément de réalité le timbre d'une voix, le grain d'un épiderme ajoutent aussitôt à l'amour.

Toutefois, au milieu des larmes les plus amères, Valentine se rattachait par moments à une idée absurde, illogique et féminine au suprême degré.

« Si du moins je savais qu'il m'aime ! je me consolerais de sa perte ! »

Elle pleura si fort et avec tant de sanglots que le sommeil léger de la duchesse en fut troublé. Mme de Haut-Mont frappa au mur. L'enfant eut peur de se montrer dans sa douleur ; elle fit la morte. Le lendemain, elle joua la surprise en apprenant qu'elle avait crié.

« Vous avez rêvé haut, dit la duchesse. C'est un accident qui arrive à tous les amoureux. »

Valentine fut tentée d'emprunter un peu de rouge à sa vieille amie, tant elle se trouva pâle à dix heures du matin. Une course de vingt minutes au grand air lui fournit des couleurs plus vives et de meilleur aloi. La neige vierge s'étendait sur les allées du parc à la hauteur d'un tapis ordinaire ; quelques flocons, groupés sur les basses branches des sapins, leur donnaient une apparence massive sans toutefois les faire plier. Un léger vent du nord animait l'air et faisait croustiller la neige. Quelques mésanges à tête noire voltigeaient d'arbre en arbre avec un sifflement léger. Il faisait bon courir et respirer l'air froid, qui avait comme une odeur métallique. La jeune fille se sentit l'âme renouvelée ; la fraîcheur du ciel ouvert est un remède souverain contre les fatigues de l'insomnie et les agitations fiévreuses de l'amour. Elle prit plaisir à imprimer son pied d'enfant dans la neige,

à faire craquer du bout de sa bottine une feuille de glace suspendue sur une ornière, à courir devant elle jusqu'à perte d'haleine, à frapper dans ses mains nues pour éveiller un écho. Celui qui l'aurait vue s'ébattre ainsi dans un pareil moment l'aurait prise pour la plus heureuse et la plus triomphante des fiancées. La jeunesse est rebelle à la douleur, elle a des provisions de joie intérieure qui éclatent parfois à contre-temps, comme la séve jaillit en bourgeons sur un arbre abattu l'an dernier.

Rentrée chez elle, elle se sentit raffermie et comme régénérée par le froid. Les fibres du corps et de l'âme s'étaient serrées, les ressorts de la volonté avaient pris une élasticité inconnue. Elle se regarda au miroir et se dit que les belles martyres devaient avoir les yeux comme elle. Pour compléter la ressemblance, elle dénoua ses cheveux et se trouva tout à fait bien.

« Décidément, dit-elle, je ferai mon devoir jusqu'au bout; je boirai la lie du calice. Ce jeune homme sera pour moi comme s'il n'existait pas. S'il me parle, je lui répondrai, car il faut être polie, mais je saurai l'éviter sans affectation. Je ne dois pas l'aimer, je ne veux pas l'aimer, je ne l'aime plus. Qu'il fasse ce qu'il voudra, qu'il devienne ce qu'il pourra, ce n'est pas mon affaire. Il y a un abîme entre nos destinées. Mon mari est un honnête homme, un homme intelligent, il m'adore : je serai pour lui ce que je dois être, et d'ailleurs une femme a toujours la ressource de se dévouer à ses enfants! »

Elle observa fidèlement son programme jusqu'à l'arrivée de son oncle, qui revint de Lyon à la nuit. Gontran put croire ce jour-là qu'il s'était trompé sur elle : elle se mit sérieusement en frais, comme si elle avait eu à faire la conquête de Lambert. Ce fut au point que le pauvre baron finit par perdre contenance. Rien n'est plus embarrassant pour un homme que de répondre aux avances d'une fille de bien. Nous sommes organisés pour l'attaque et non pour la défense. Lorsqu'on nous dit en face que nous sommes charmants, il n'y a que deux partis à prendre : ou rougir modestement, ce qui est ridicule, ou sauter au cou de celle qui parle, ce qui n'est pas encore admis dans nos mœurs.

M. Fafiaux avait vu cent personnes dans sa journée : je vous ai dit qu'il était d'une activité remarquable. Son séjour à La Balme le tenait écarté de tout, depuis un mois; quand il pouvait courir à la ville, il partageait son temps entre la librairie, les communautés, les pauvres, l'agent de change et quelques hommes politiques qui croyaient tenir la France entre le pouce et l'index, comme une prise de tabac.

Il rapporta de Lyon l'anneau de Valentine, et une pièce de mariage qu'on fit passer de main en main. La face représentait ce motif bien connu que le sculpteur Montagny a gravé en assez bon style; au revers, on lisait les noms des deux époux. Valentine les vit sans sourciller; elle essaya l'anneau qu'elle devait porter toute la vie et décida qu'il allait bien. La tante Saint-Génin montra une petite bague d'ar-

gent qu'elle portait depuis sa première communion, et qui était devenue mince comme un fil :

« Ma pauvre chère bonne petite, dit-elle à Valentine, Dieu vous fasse la grâce d'user votre anneau d'or comme j'ai usé celui-ci. »

Mme de Haut-Mont raconta que, huit jours avant son mariage, elle portait sa bague de fiancée avec le chaton en dedans, pour tromper les commis de magasin et se faire appeler Madame.

M. Fafiaux laissa causer les dames et prit le marquis dans un coin.

« Les nouvelles sont graves, lui dit-il ; on égorge les hommes sous prétexte de gloire, de nationalité, d'équilibre européen et autres impiétés du même genre. Il me paraît impossible qu'un peuple chrétien comme le nôtre se laisse ramener aux orgies sanguinaires de Marengo et de Wagram. Lisez ce numéro de leur *Moniteur officiel*, vous verrez quel carnage on a fait en Crimée, le 5 du présent mois, dans cette soi-disant victoire d'Inkermann. Et pour quel résultat je vous prie? Pour défendre le Grand Turc, un musulman, contre l'empereur de Russie! C'est le monde renversé, Dieu nous pardonne! Autrefois on aurait détruit sans scrupule un million d'infidèles pour venger un seul chrétien ; aujourd'hui, ces gens-là répandent le sang chrétien comme de l'eau, pour assurer l'indépendance des infidèles ! Mes principes sont connus, monsieur le marquis, on ne m'accusera pas de pactiser avec l'hétérodoxie. Le schisme grec est condamné, et je déplore l'aveu-

glement de l'empereur de Russie qui usurpe la dignité pontificale. Mais enfin ce monarque est des nôtres; il partage nos idées, du moins en politique; il est le boulevard intrépide du droit divin et la terreur du jacobinisme; la bonne cause a fondé sur lui les plus nobles espérances. Hélas! que pourrait-il en notre faveur, si nous souffrons qu'on égorge ses malheureux soldats?

— Mon cher monsieur Fafiaux, répondit le marquis, je vous l'ai dit souvent, je ne suis plus qu'un âne en politique. Que le drapeau français s'en aille à droite ou à gauche, mon cœur le suit d'instinct: mauvaise habitude de troupier! Les ennemis de la France sont les miens, quelle que soit au demeurant leur opinion politique. C'est du chauvinisme, si vous voulez, mais on ne se refait pas à mon âge. Quand on vient m'annoncer une victoire de nos soldats, je sens quelque chose là, dans le coin des yeux, qui me gêne; il ne faudrait pas aller chercher la verge de Moïse pour faire jaillir deux gouttes d'eau.

— Monsieur le marquis, la sensibilité a droit à tous mes respects, sous quelque forme et à quelque occasion qu'elle se manifeste. Mais avez-vous songé que ces malheureuses victoires, si elles se réitéraient souvent, attacheraient peut-être une sorte de popularité à ces perturbateurs officiels que nous considérons, vous et moi, comme les principaux ennemis de la France?

— Pas un mot de plus, Fafiaux! ou je crie : Vive l'empereur! Vous savez cependant que je ne suis

pas de ses amis. Donnez-moi votre journal, que je lise le rapport du général en chef et les détails de l'affaire. Indique-t-on le chiffre de nos pertes?

— Oui, monsieur le marquis, et nos pertes sont épouvantables; et je suis curieux de savoir si vous pardonnerez à ceux qui, par l'appât d'une vaine gloriole, envoient à la tuerie tant de malheureux jeunes gens!

— Fafiaux, mon pauvre ami, vous parlez de la guerre comme un aveugle des couleurs. Ceux qui tombent sous le drapeau ne sont jamais malheureux, car ils ont une mort superbe, et moi je ne sais pas comment je mourrai, ni vous non plus. »

Le marquis se retira sous l'abat-jour d'une lampe pour étudier la bataille, et Lambert, qui guettait la fin de cette conversation, s'empara de M. Fafiaux.

« Eh bien, cher oncle de mes rêves?

— Rien de bon, mon pauvre monsieur le baron.

— Elle était donc promise?

— Non; mais elle ne sera jamais à M. le comte de Mably.

— C'est M. Pichard qui vous a dit ça?

— Je n'ai pas même engagé les premières négociations avec notre excellent M. Pichard.

— Alors, il n'y a pas de mal. Mais pourquoi Gontran n'épouserait-il pas Mlle Félicité? Qui diable s'y opposerait, s'ils se plaisent?

— Ma conscience, monsieur le baron

— Il y a donc quelque chose à dire contre Mlle Félicité?

— A Dieu ne plaise! Voilà, mon jeune ami, un jugement téméraire.

— Mais alors, c'est à Gontran que vous en avez?

— Personnellement, non.

— Eh! le pauvre garçon n'a jamais fait de mal à personne, pas plus à Pierre qu'à Paul, ni à vos amis qu'à vous-même.

— S'il avait fait du mal, il pourrait le réparer : nous ne poursuivons pas les erreurs de conduite. A tout péché miséricorde, mon digne monsieur le baron. Mais le cas de votre jeune cousin est infiniment plus grave; il pense mal.

— Eh! qu'est-ce cela vous fait?

— Cela fait, mon cher et futur neveu, que je ne lui aurais point donné ma nièce et que par conséquent je ne lui donnerai pas Mlle Pichard. Il ne faut jamais faire à autrui....

— Connu, monsieur Fafiaux! Eh bien! nous voici dans de beaux draps. Pauvre garçon! Et moi qui étais si heureux avant votre arrivée! Vous aviez tant eu l'air de le trouver gentil!

— Les frivoles avantages de la figure et de l'esprit ne sont rien; les principes sont tout.

— Mais comment savez-vous que ces principes ne sont pas exactement les vôtres?

— Nous avons dans chaque ville une source de renseignements infaillibles.

— Et s'il changeait d'idées? s'il revenait à vous ou, pour mieux dire, à nous?

— S'il dépouillait le vieil homme? Il serait reçu à bras ouverts.

— Laissez-moi faire alors; j'arrangerai ça dans la soirée.

— Vous êtes jeune, monsieur le baron. Les paroles ne prouvent rien; il nous faudrait des garanties.

— On vous en donnera! Qu'est-ce que vous demandez?

— Trois ou quatre ans au moins d'une vie exemplaire, d'une pratique assidue, de professions de foi renouvelées, de...

— Allez vous promener, avec vos trois ou quatre ans! Quand on vous dit qu'il part la semaine prochaine!

— Nous attendrons qu'il soit revenu.

— Bien obligé! Et s'il meurt là-bas?

— Nous prierons pour le salut de son âme.

— Voilà ce que vous appelez une charité chrétienne!

— La charité se doit d'abord aux fidèles.

— Eh bien, cher oncle, puisqu'il n'y a pas moyen de vous apprivoiser, nous allons tenter d'autres voies. Vous ne m'en voudrez pas, si j'arrive à Mlle Pichard sans passer par chez vous?

— Le sage doit souffrir ce qu'il ne peut empêcher.

— Et vous ne nous mettrez pas de bâtons dans les roues?

— Je ne dirai mon sentiment que si M. Pichard me fait l'honneur de me consulter.

— C'est tout ce que je demande. Et croyez bien, mon

cher monsieur Fafiaux, que si je prends l'affaire en main, c'est parce que je réponds de Gontran comme de moi-même. »

Cela dit, il livra le bonhomme à la vieille Champsaison, qui guettait le moment de lui parler affaires. Toutes ces dévotes lui soumettaient tour à tour leurs placements de fonds et leurs cas de conscience.

Lambert se rapprocha de Valentine, la prit à part, et lui dit de sa voix la plus tendre :

« Maintenant que la glace est rompue et que nous n'avons plus qu'un seul cœur à nous deux, je n'y vais pas par trente-six chemins : je vous demande un grand service.

— Parlez! dans quelques jours je vous devrai l'obéissance. Faites-moi faire mon apprentissage, en attendant.

— C'est que la chose est grave. Il s'agit de vous mettre avec moi contre l'homme que vous aimez le plus. »

Valentine pensa à Gontran et frémit. Mais la raison lui revint aussitôt; elle se mit à rire :

« Vous voulez donc jouer un tour à mon oncle? J'en suis!

— Votre oncle est le meilleur des hommes; mais nous pouvons dire entre nous, sans offense, qu'il n'a pas l'esprit aussi large que l'océan Atlantique. Je lui demande un petit service pour mon pauvre Gontran; il me l'a refusé tout net.

— Pour M. de Mably! Je me charge de ramener

mon oncle. Ce jeune homme est votre parent; il sera le mien dans quelques jours, et...

— Votre oncle vous dira non, comme à moi. Il y a des raisons d'État que vous n'avez pas besoin de connaître.

— Mais je suis femme, grâce à Dieu, et les raisons d'État n'ont pas de prise sur nous.

— Bon! bien parlé. On enjambe par-dessus la tête du bonhomme, et l'on va droit au but. Vous m'avez dit hier que vous étiez intime avec les Pichard de Lyon!

— Sans doute; après?

— Non-seulement avec Mlle Félicité, mais avec son père et sa mère?

— Ils m'ont toujours gâtée depuis qu'ils me connaissent, et si j'ai eu un chez moi depuis la mort de mes pauvres parents, c'est chez eux.

— A merveille! ils adorent leur fille?

— Une fille unique! Comment ne serait-elle pas maîtresse au logis?

— Et Mlle Félicité? Elle ne voit que par vos yeux; elle n'en fait qu'à votre tête. Ça, vous me l'avez avoué.

— Dites qu'elle est mon esclave, et n'en parlons plus.

— Donc, elle prendrait un mari de votre main, et le père et la mère Pichard n'auront qu'à dire *amen*, si elle leur fait cadeau d'un gendre.

— Il se peut... je ne sais... mais je croyais que vous aviez un service à me demander... pour une autre personne.

— Justement! pour Mably. C'est lui que nous marions à Mlle Félicité. »

Valentine bondit sur sa chaise et répondit avec un trouble évident :

« Y songez-vous? Mais c'est impossible! C'est... Mon oncle avait raison. Comment une idée pareille vous est-elle entrée dans l'esprit? D'abord, Félicité est trop jeune pour songer au mariage.

— Et les petits projets que vous me contiez hier? Et les ouvertures qu'on a faites, il y a plus de six mois, à un garçon de ma connaissance? Trop jeune! Vous parlez comme une maman qui refuse un monsieur et qui a peur de se brouiller avec lui. Mais elle court grand train sur ses vingt et un ans, Mlle Pichard; elle a tout juste l'âge où l'on m'a fait tirer au sort, et le conseil de révision ne m'a pas trouvé trop jeune! Écoutez-moi, chère Valentine, et quittez ce petit air effaré qui vous rend trop jolie; vrai! ça me donnerait des distractions. Vous aimez votre amie; moi, j'ai pour mon cousin un dévouement de caniche : entendons-nous pour faire le bonheur de ces deux enfants-là. Gontran est tout ce qu'on peut rêver de mieux dans notre genre; beau nom, jolie figure, éducation superbe, de l'esprit, pas un sou de dettes; il a tout payé, l'heureux coquin! Ce n'est pas comme moi. Mlle Pichard sera contente de lui, elle l'aimera comme une grosse folle, et la vue de leur bonheur doublera le nôtre. Les voyez-vous ici, l'été prochain, tous les deux, avec nous deux! Quel steeple-chase d'amour! Moi, rien que d'y penser,

j'en pleure de tendresse. N'est-ce pas là ce que vous demandiez au bon Dieu, et elle aussi? Y aurait-il rien de plus charmant? Les deux amies de pension épousant deux cousins! Mais vous seriez cousines! Vous seriez du même monde; vous vous verriez tous les jours, à la ville, à la campagne, partout; on ferait des voyages ensemble! Gontran serait parrain de notre petit premier; vous, vous seriez marraine chez eux! Là, vous pleurez! J'en étais sûr. Enfoncé, le père Fafiaux! »

Valentine sécha ses yeux par un miracle de volonté, et répliqua d'une voix un peu tremblante :

« Est-ce M. de Mably qui a eu cette idée-là?

— Lui! le pauvre garçon! Et comment voulez-vous?... Il avait d'autres chiens à fouetter! D'ailleurs il ignorait jusqu'à l'existence de Mlle Pichard. C'est moi qui ai trouvé ce moyen de sauvetage, je lui en ai parlé dès hier, et...

— Et il n'a pas dit non?

— Dame! arrêtez un chat qu'on mène noyer et offrez-lui une jolie fille avec cinquante mille francs de rente; vous verrez s'il dira non.

— Je comprends. Mais il y a d'autres filles au monde que Félicité Pichard, et si votre cousin pense réellement à se marier, il pourrait trouver mieux, peut-être!...

— Ma foi! je lui ai parlé de celle-là, parce que nous l'avions pour ainsi dire sous la main. Les trois quarts des mariages se font comme ça, par approche.

— Quitte à se défaire au bout d'un an, par séparation.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer?...

— Rien. J'ai peur seulement que mon amie et votre cousin ne soient pas créés l'un pour l'autre.

— Je réponds de lui, et vous m'avez répondu d'elle.

— Je ne vous ai pas promis qu'elle plairait à ce jeune homme.

— Et pourquoi ne lui plairait-elle pas? Elle est d'un sang très-bon et d'une conformation présentable.

— Si vous examinez les gens comme des bêtes à vendre, nous aurons du mal à nous accorder. Félicité est une de mes compagnes; je me coudrais la bouche plutôt que d'en parler mal; mais celui qui l'épousera est sûr d'avoir une femme tout à fait ordinaire.

— Où est le mal? Gontran n'est pas à la recherche d'un phénomène.

— Encore veut-on avoir chez soi quelqu'un qui vous comprenne.

— N'ayez pas peur! Le gaillard est homme à se faire comprendre.

— Dans tous les cas, elle n'est pas femme à lui répondre.

— Alors disons qu'elle est une oie et n'en parlons plus.

— Quel plaisir trouvez-vous à insulter mes amies?

— C'est moi qui l'insulte, à présent? Qu'ai-je fait,

que de résumer en un mot ce que vous disiez en quatre?

— J'ai dit simplement que Mlle Pichard, malgré certaines qualités que je me plais à lui reconnaître, n'était pas à la hauteur du parti que vous lui destinez. Otez-lui sa fortune, qui d'ailleurs n'est pas énorme, vous verrez qu'elle n'est ni assez jolie, ni assez intelligente, ni assez aimante, ni assez rien du tout pour épouser M. de Mably.

— Mais sapristi ! vous m'étonnez, car je l'ai vue.

— Eh bien?

— Je ne vous connaissais pas encore, c'est vrai ; je n'étais donc pas amoureux de vous. Mais lorsqu'on m'a parlé d'un mariage avec elle et qu'on me l'a montrée, je l'ai trouvée assez bien pour moi!

— Pour vous, peut-être ; mais pour lui, non.

— Comment? comment? »

Valentine se mordit la lèvre. « Je veux dire, reprit-elle, que Mlle Pichard est trop provinciale pour épouser un homme qui a passé presque toute sa vie à Paris. C'est un défaut peu sensible à vos yeux comme aux miens, car nous aimons notre vieille province, et le ton, l'accent, les habitudes de ce brave pays lyonnais nous causent même une sorte de plaisir ; mais l'impression ne serait probablement pas aussi bonne si Félicité devait être jugée par un Parisien de fine race comme celui dont vous parlez.»

Elle s'en tirait de son mieux, la pauvre petite! Elle cherchait à noyer dans un long commentaire le mot terrible qui lui était échappé.

Lambert ne put ni le relever ni surtout l'approfondir sur l'heure. Outre qu'il avait la conception un peu lente, il était trop préoccupé des intérêts et des dangers de Gontran.

« Ainsi donc, s'écria-t-il, voici un brave garçon qui devra s'en aller en Crimée, coucher sous une tente et peut-être se faire couper en deux par un boulet, parce que Mlle Pichard prend ses robes chez Mme Moufflet et ses chapeaux chez Mlle Verjus! Votre meilleure amie n'est pas digne de lui, parce qu'elle a l'accent lyonnais, parce qu'elle dit Ly-on, comme vous, comme moi, comme toutes les personnes réunies à La Balme, excepté deux ou trois! Et parce que Félicité n'est pas à sa hauteur, selon vous, c'est lui qui doit faire mettre son pauvre corps en charpie ? Voilà bien ce que j'appelle un raisonnement de femme! Et savez-vous dans quel moment le pauvre diable s'en va là-bas ? On tape dur; votre oncle en parlait tout à l'heure à mon cousin Lanrose, et j'aperçois un journal qui ne nous promet pas poires molles, si j'ai compris ce qu'ils disaient entre eux. Valentine! vous aimeriez donc ça, qu'on pût vous reprocher la mort d'un pauvre jeune homme ?

— Me reprocher ? à moi ? Ah ! c'est trop d'injustice, et ma conscience se révolte à la fin ! Suis-je cause de la ruine de votre cousin ? Est-ce moi qui lui ai dicté ses fantaisies guerrières ? Si vous croyez pouvoir le retenir en France et le sauver, sauvez-le! Vous me rendrez heureuse, oui, monsieur, plus heureuse que je ne saurais vous le dire. Trouvez-lui

une femme à Lyon, trouvez-lui en dix à choisir, si tant est que ses habitudes papillonnes lui permettent de faire un choix. Mais à quel titre, à quel propos vous plaît-il de me jeter dans une intrigue matrimoniale ? Il me semble que mon âge et ma position devraient me protéger un peu. Que ne vous adressez-vous à Mme de Rosemitte ou à quelque autre monomane de son espèce ? Il n'en manque pas, grâce à Dieu, de celles qui croiraient leur journée perdue si elles n'avaient marié personne avant de se mettre au lit ! Quant à moi, je crois faire un assez bel effort en me mariant moi-même, et celui qui profite de ma folie n'a pas trop bonne grâce à me demander rien de plus. »

Elle se leva sur cette phrase et s'en alla vers la compagnie, comme une voiture qui poursuit sa course après avoir écrasé quelqu'un.

Le malheureux Lambert, abandonné à lui-même, mit ses idées en ordre comme il put. La question Pichard lui semblait non seulement compliquée, mais tout à fait désespérée, dès que Valentine et son oncle disaient non. Mais, à force de débattre les raisons que sa future et M. Fafiaux lui avaient données, il en vint à s'alarmer sur son propre bonheur. Deux ou trois lambeaux de phrases bourdonnaient à ses oreilles sur un ton presque menaçant. Quelques efforts qu'il fît pour se rassurer lui-même, il éprouvait au fond du cœur un malaise vague ; sa confiance mollissait. La dernière boutade de Valentine, la façon dont elle avait levé la séance, certaines pa-

roles échappées dans le courant de la discussion, le tenaient agité et mal en point.

Sans prendre à la lettre certains mots qu'il se rappelait d'ailleurs assez confusément, il se sentit comme enveloppé dans une sorte de proscription dont M. de Mably aurait été la première victime. Pour sortir d'embarras, il ne trouva rien de mieux que d'appeler son ami à la rescousse.

Gontran venait d'enseigner le jeu du solitaire à Mme de Haut-Mont, qui s'était reprise à ce propos d'un nouvel amour pour lui. Il se rendit au premier signe de Lambert, et devina dès l'abord que les cartes étaient brouillées.

« Mon pauvre vieux, lui dit le baron, tes affaires vont mal.

— Ouf! tu m'avais fait peur; j'ai craint qu'il ne s'agît des tiennes!

— C'est que les miennes non plus ne vont pas fort.

— Alors, parle-moi vite et laissons ce qui me regarde. Tu sais que je n'ai jamais cru à Mlle Pichard, ainsi...

— Moi, je persiste à croire qu'elle t'irait comme un gant; mais il y a un boisseau d'anguilles sous roche.

— Les parents? Je ne t'ai pas pris en traître, tu vois.

— Les parents ne savent rien de rien. C'est le père Fafiaux qui se met en travers et surtout...

— Quoi! mon doux ami Fafiaux! celui que j'ai

séduit? qui doit me marier, m'enrichir, me pousser aux honneurs? Entre nous, je m'en moque.

— Il est allé je ne sais où, dans une de leurs boutiques à renseignements, et dame...

— C'était prévu. Et mes autres ennemis?

— Tu vas être bien étonné : Valentine!

— Cela, je t'avoue que je ne l'aurais pas cru. Avec sa jolie figure ouverte et ses grands yeux intelligents, elle méritait d'avoir l'esprit plus large. J'avais une vraie sympathie pour elle, et tiens! je l'aime encore... tout en lui reconnaissant le droit de me haïr.

— Merci de ces bonnes paroles! Du reste, elle ne te hait peut-être pas. Elle a lâché dans la conversation quelques mots vifs à ton adresse; mais elle m'en a dit bien d'autres, pour ma part. Et la pauvre Félicité, donc! c'est elle qui a reçu son compte! Somme toute, je n'y comprends plus rien. Valentine a ses nerfs, son amie est une oie, toi un coureur, moi..., je ne sais pas trop, mais elle a l'air de croire qu'elle est sacrifiée. Elle me trouve peut-être trop provincial pour elle, comme elle te trouve trop parisien pour Mlle Pichard... Il me semble pourtant qu'il faut être l'un ou l'autre, du moment où l'on est Français. Tu lui as peut-être dit, sans le vouloir, quelque chose qui n'était pas dans ses idées?

— Je n'ai pas échangé quatre phrases avec elle.

— C'est ce qui l'aura contrariée. Les enfants n'aiment pas qu'on les laisse dans leur coin. Mais non! Tu as été plus aimable que moi. Après ça, tiens!

elle n'a peut-être tapé sur toi que pour me faire de la peine. C'est à moi qu'elle en veut, c'est moi qu'elle déteste.

— Et à quel propos, grand enfant ?

— Est-ce qu'on peut savoir ? A-t-on jamais vu goutte dans le cœur de ces oiseaux-là ? Écoute une bêtise qui me revient à l'esprit : c'est elle qui me l'a dite, il n'y a pas un quart d'heure. Je lui parlais de toi et de Félicité Pichard. « Jamais ! dit-elle, Fé-« licité n'est pas digne d'épouser M. de Mably. — « Mais, lui dis-je, j'ai failli l'épouser, votre amie, et « je la trouvais digne de moi. — Vous aviez bien « raison, » répond-elle d'un ton qui voulait dire : Vous n'allez pas à la cheville de votre cousin. Comment trouves-tu ça, grand connaisseur en femmes ?

— Extraordinairement gentil pour moi, surtout d'une enfant qui me déteste.

— Et pour moi, était-ce gentil ?

— Moins.

— Et de me dire qu'elle fait déjà un assez grand effort en se mariant elle-même, sans qu'on la fourre encore dans le mariage des autres ? Si elle ne veut pas de moi, qu'elle le dise ! Ça me fera de la peine et ça dérangera pas mal de choses, mais je me connais : je n'en mourrai pas.

— Moi, je comprends qu'on en meure.

— Et moi aussi, parbleu ! Et je n'en parlerais pas si lestement si je ne tenais l'affaire pour faite. Mais, puisque c'est décidé, conclu, irrévocable, pourquoi s'amuse-t-elle à me retourner sur le gril ? Dire que

Mlle Pichard est assez bonne pour moi et qu'elle ne mérite pas d'en épouser un autre! Mais, à ce compte-là, je ne serais donc pas le garçon le plus parfait du monde aux yeux de ma future? C'est à donner sa démission, ma parole d'honneur! »

Valentine s'était esquivée pendant cet entretien; personne ne la vit sortir ni rentrer. A son retour, elle marcha droit aux deux amis, qui réfléchissaient côte à côte sur un des grands canapés du salon.

Sans rien dire à Gontran, sans paraître émue de sa présence, sans dépenser même un regard banal à son profit, elle tendit les deux mains à Lambert et lui dit de sa voix la plus suave :

« Vous avez eu le droit de me juger bien mal : j'ai été si méchante pour vous et pour... les vôtres! Mais c'est fini, je me repens; me voici prête à faire tout ce que vous désirez. »

Lambert se jeta comme un goulu sur ses deux mains mignonnes.

« Non, dit-il en balbutiant, c'est moi qui vous demande pardon; je suis un maladroit, je m'y suis très-mal pris. Tu vois, Gontran! tu vois comme elle est bonne! Elle m'aime, je l'adore; nous serons heureux, et toi aussi! »

M. de Mably crut voir passer un nuage sur le front de Valentine, mais il avait perdu son fameux talent d'observation. Le récit qu'il venait d'entendre, le brusque retour de Mlle Barbot, le ton solennel qu'elle avait pris, le trouble qu'on devinait sous ses petits airs résolus, mille détails curieux, mais trop

fins et trop nombreux pour être saisis à la volée, tiraillaient son attention en tous sens et paralysaient ses moyens. Il comprit seulement que la situation se compliquait d'un nouveau mystère, et qu'il avait peut-être eu tort de se croire désintéressé dans le drame. Le spectateur assis à l'orchestre se sentait entraîné vers la scène par une pente irrésistible ; il voyait arriver le moment où il serait jeté sur le théâtre, face à face avec le public et forcé de jouer un rôle dont il ne savait pas le premier mot. Ce cauchemar lui donnait froid : plus il approchait de la rampe, moins il était à la pièce.

Valentine parlait avec effort, l'émotion lui serrait la gorge. Gontran n'entendait ses paroles qu'à travers un bourdonnement tumultueux. Lambert seul écoutait, parlait, raisonnait avec une aisance prodigieuse.

« Ainsi donc, chère enfant, dit-il, la bourrasque est passée ? On aime encore ce gros Lambert ; et l'on ne croit pas faire un trop grand sacrifice en l'acceptant pour mari ? A la bonne heure ! Gontran est là pour vous dire que je n'ai pas douté de vous une minute. Pas vrai, Gontran ? »

M. de Mably inclina machinalement la tête, et Valentine devina son geste plutôt qu'elle ne le vit. Lambert continua de plus belle :

« J'étais certain que mon bonheur irait sur des roulettes. Mais, par exemple, je désespérais presque de ta *félicité*. Tiens ! un vrai calembourg ! celui-là s'est fait tout seul et je m'en lave les pattes. »

Gontran et Valentine en rirent à l'unisson, quoiqu'ils ne fussent en gaieté ni l'un ni l'autre. Le rire est une petite convulsion qui ne s'explique pas toujours par la vue des ridicules d'autrui. Gontran se rappela, tout en se tenant les côtes, qu'il avait ri deux fois de la même façon : la première, un matin qu'il allait se battre à Vincennes ; la seconde, en sortant de la rupture Brindisi.

« Halte-là ! dit Lambert, votre gaieté m'honore et vous êtes bons pour moi tous les deux ; mais les affaires sont les affaires ; le temps presse, que diable ! et nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Je parie, ma chère Valentine, que la bataille d'Inkermann n'est pas étrangère au bon mouvement qui vous ramène. Tu sais, vieux, le rapport officiel est au *Moniteur*, et nous avons perdu pas mal de monde. Mais, grâce à Dieu et à ma chère petite femme, les boulets de canon ne te regardent plus. »

Valentine reprit vivement :

« Je n'ai lu aucun journal et je ne me mêle point des choses de la guerre. Mais, réflexion faite, je crois que mon amie pourrait être un parti convenable pour votre cousin. Félicité est une excellente personne, elle ne manque ni d'esprit, ni d'instruction, ni de goût; elle n'est pas plus provinciale que moi, elle l'est peut-être moins, et je puis vous affirmer qu'elle ne paraîtra déplacée dans aucun monde. On la citait au couvent parmi les plus jolies, la toilette lui va très-bien ; quant à son cœur, il est d'or, et je dis, je réponds qu'elle saura mériter toute sa

vie l'estime et l'affection d'un galant homme.... »

Après avoir déroulé cet éloge avec une incroyable volubilité, elle s'arrêta comme essoufflée, tendit la main à Lambert sans tourner les yeux vers Gontran, reprit un peu force et poursuivit :

« Voilà, mon cher fiancé, la femme que nous pouvous offrir à M. de Mably. Je suis à peu près sûre qu'il lui plaira sans peine et que la famille Pichard donnera la préférence à *notre* cousin sur tous les fils de négociants riches. L'opposition de mon oncle n'entravera pas *nos* projets, si M. de Mably, comme j'en suis sûre, promet de laisser à sa femme le libre exercice de tous les devoirs religieux. On peut dès aujourd'hui écrire à la famille Pichard et l'inviter ici pour quelques jours afin que *nos* jeunes gens fassent connaissance. Il faudrait seulement que M. de Mably jetât les yeux sur ce portrait que je suis allée prendre dans ma chambre; car enfin, si par malheur mon amie ne devait pas lui plaire, je me ferais scrupule d'exposer deux personnes à une déception toujours pénible, je crois. »

Cette seconde partie du discours ne sortit pas à beaucoup près aussi couramment que la première; l'effort était visible pour tout homme un peu moins aveuglé que Lambert. Il y avait là-dedans trois ou quatre mots *voulus*, solennels, décisifs et d'autant plus pénibles à prononcer.

Le petit portrait que Mlle Barbot avait en poche ne pesait que quelques grammes; je crois pourtant qu'elle ne le tira point sans un effort de plusieurs

kilos. Elle le tendit à Lambert d'une main qui tremblait un peu. Mais Lambert n'était pas l'homme des nuances.

« Merci, dit-il, merci, ma chère Valentine. Justement l'épreuve est superbe; la photographie se tire à Lyon mieux qu'à Paris. Mais c'est qu'elle est encore embellie, Mlle Pichard! Tiens, toi, voici ta femme, et remercie ma belle chérie du cadeau qu'elle te fait! »

Gontran jeta les yeux d'abord sur Valentine, ensuite sur le portrait de Mlle Félicité. Valentine était plus morte que vive; ses belles lèvres rouges avaient subitement pâli. Les paupières, abaissées aux trois quarts, ne cachaient pas assez bien deux yeux renversés; la contraction violente des mâchoires faisait saillir un muscle du cou. Vingt détails, imperceptibles à trois pas de distance, se réunissaient pour exprimer une phrase que Gontran seul entendit.

Au reste, Mlle Pichard lui parut assez bien : ni merveilleuse, ni laide, ni médiocre; plutôt gentille et appétissante. Si le hasard avait permis que cette héritière joignît à son million une beauté de déesse, je ne peux dire ce qui fût arrivé. Mais Gontran n'était pas subjugué par la beauté du portrait; il l'était en revanche par la beauté, l'amour et la terreur de Valentine. Dirai-je qu'il pesa le pour et le contre; qu'il sacrifia, de propos délibéré, un avenir sérieux à une satisfaction passagère! Eut-il au fond du cœur une arrière-pensée d'intérêt personnel? Rien de cela n'est vrai Il avait le tempérament de presque tous les Français de son âge : son cœur était un vase agité,

partant un peu trouble, où l'égoïsme, l'intérêt, la bonté, le courage, la raison, la folie surnageaient tour à tour. La seule idée qui lui vint à l'esprit en regardant le portrait de Félicité peut se rendre en quelques mots : « Si je la trouve bien, je ferai pleurer l'autre. » Or, l'une était absente, et d'ailleurs elle n'était pas de celles qui vous font tomber à genoux. L'autre était là, elle était jolie, elle était amoureuse, et l'amour embellit terriblement une femme aux yeux de l'homme aimé.

Gontran ne réfléchit pas à la sottise qu'il allait faire en repoussant une femme et une fortune ; il ne pensa qu'à ramener le sourire sur les lèvres de Mlle Barbot. Il ne se croyait pas épris de sa future cousine ; s'il avait découvert dans un repli de son âme le germe d'un sentiment si indélicat, il l'eût arraché avec dégoût, comme le jardinier arrache un oignon égaré dans les héliotropes. S'il avait pu prévoir que son refus causât le moindre souci à ce brave Lambert, il eût peut-être balancé une minute ou deux entre le oui et le non, entre la peur d'assombrir deux beaux yeux et le crime de gâter l'avenir d'un ami. Je dis plus : s'il avait su positivement que Valentine l'aimait d'une passion sérieuse, il se serait fait un devoir de la refroidir tout net, et la chose était facile.

Trois mots d'éloge à l'adresse de Mlle Pichard rejetaient Valentine entre les bras de son futur, sans engager Mably avec personne. Mais non ; il ne songea qu'à la minute présente. En vrai Français, il craignit

d'affliger une enfant, il se donna la joie de ranimer cette beauté défaillante.

« Mademoiselle, dit-il en rendant le portrait, je ne veux pas garder plus longtemps votre amie ; reprenez-la, s'il vous plaît, et donnez-la à un autre. Elle ne ressemble ni de près ni de loin à la femme que j'aimerai. »

Le plus beau rayon du soleil levant, éparpillé au mois de juin sur une corbeille de fleurs toutes scintillantes de rosée, ne vous peindra que très-grossièrement le sourire qui éclaira les traits de Valentine. Gontran jouit de ce coup d'œil et se sentit payé. Il venait de jeter un million par la fenêtre, sans compter une femme très-capable de le rendre heureux; mais baste! après ce beau sourire de reconnaissance et d'amour, il eût donné quittance pour solde.

Lambert, qui n'entendait rien à ce genre de comptabilité, le prit par les épaules et lui demanda s'il voulait rire.

« Mais non, répondit-il, je refuse tout de bon.

— On dit pourquoi, alors.

— Sais-tu pourquoi l'on aime?

— Certainement que je le sais! On aime une jeune personne parce qu'elle est jolie, bien élevée, de bonne famille, avec des relations, de la fortune et tout; voilà comme on aime, mon cher, et si tu me peux prouver que Mlle Pichard ne mérite pas d'être épousée!...

— Je ne dis rien contre elle; je défends ma peau.

— Mais elle n'est ni borgne ni bossue, cette jeunesse! Qu'est-ce qu'elle a pour te déplaire?

— Rien au monde. Mais, comme elle n'a rien qui me séduise, nous n'en parlerons plus. Est-ce dit?

— Mais quelle femme te faut-il donc, sauvage?

— Il ne m'en faut aucune de ce modèle-là.

— Je ne peux pourtant pas te procurer la belle Hélène! Elle est morte. Et si tu continues à faire le dégoûté, tu resteras garçon toute ta vie.

— Tu sais que j'en ai pris mon parti depuis longtemps.

— Mais si tu restes garçon, tu pars pour la Crimée!

A ce mot, Valentine tourna vers M. de Mably le regard le plus tendre, le plus suppliant, le plus effaré. Gontran sentit le coup et se dit : Pas de sottises! On ne veut pas faire pleurer la petite demoiselle en épousant ses amies sous ses yeux; mais on est honnête homme avant tout, et le moment serait mal choisi pour lancer une jeune imagination dans l'absurde. Voici une maison très-joliment bâtie, qui a tout l'air de prendre feu : vite aux pompes!

Cette réflexion fort sage fut suivie d'un effet immédiat : « Mon bon ami, dit-il à Lambert, tu me connais; tu sais que les seules femelles capables d'exercer leur influence sur moi sont *les idées*. Toi qui es jeune au fond et qui as gardé ton cœur intact, tu peux encore te passionner pour une jeune fille belle et pure, comme mademoiselle qui nous entend. Moi, j'ai dit à ce sexe charmant tout ce que j'avais à lui dire; mon répertoire est épuisé. De leur côté, les femmes m'ont rendu si heureux et si mal-

heureux tour à tour, que je n'ai plus rien à craindre ou à espérer d'elles. Mlle Pichard est charmante, si tu veux, mais ni elle ni une autre ne fera le miracle de me donner une pulsation de plus à la minute. Il n'y a plus qu'un jeu qui m'intéresse, celui où les soldats se rangent comme des quilles sur le chemin des boulets. Voilà, pour le moment, la seule émotion qui m'attire. Si je ne t'ai pas répondu *non*, la première fois que tu m'as parlé mariage, c'est parce que l'événement me semblait impossible et que je ne voulais point désobliger un ami. Je te remercie, mon vieux Lambert, et vous aussi, mademoiselle; je vous cède à tous deux ma part de bonheur conjugal, et je m'en vais gaiement où mon désir me porte, où ma destinée m'appelle : à Sébastopol! »

Lambert le regarda un bon moment en face et lui dit :

« Je crois que tu ne te moques pas de nous et que tu déclares ta vraie pensée; cependant, ton langage est tout changé depuis hier. Je n'ai jamais tant regretté d'être un homme simple et sans malice; il y a peut-être sous tes paroles des choses que je ne devine pas. Voyons, mademoiselle; vous avez plus d'esprit que moi, puisque vous êtes femme! »

Valentine tressaillit comme un enfant qu'on éveille en sursaut. Il poursuivit, sans voir à quelle gêne il la mettait :

« Trouvez-vous naturel qu'on refuse absolument, sans examen, une héritière aussi gentille et aussi riche que Mlle Pichard? Votre bon sens admet-il

qu'elle soit plus effrayante à elle seule que cent cinquante mille cosaques? »

La jeune fille n'avait pas prévu cette interpellation naïve, ou, pour mieux dire, elle ne s'était attendue à rien de ce qui arrivait. En apportant le portrait de son amie, elle avait suivi l'impulsion d'un amour désintéressé jusqu'à l'héroïsme : elle était descendue de sa chambre comme un condamné qui porterait au bourreau l'instrument de son supplice. Le premier mot de Gontran, ce refus net, rapide, presque gai, avait inondé son cœur d'une joie folle; mais l'idée de voir partir celui qu'elle aimait était venue l'abattre aussitôt. Elle ne savait pas si M. de Mably avait été sincère en proclamant son dégoût du mariage; un vague instinct l'avertissait que non. Et tandis qu'une armée de contradictions livrait dans son petit cerveau des batailles terribles, Lambert venait tranquillement lui demander son avis! On la mettait en demeure de se prononcer sans délai sur cette question capitale : Voulez-vous perdre Gontran par les mains des Russes ou par la main de Mlle Pichard? Autant vaudrait demander à un père s'il veut son fils bouilli ou rôti. Valentine ouvrit donc de grands yeux étonnés et ne trouva rien à répondre.

« Allons, bon! s'écria Lambert, vous voilà maintenant plus interdite que lui? Qu'est-ce qui se passe, mon Dieu! qu'est-ce qui se passe? »

Mlle Barbot fit un effort et balbutia deux ou trois phrases banales : elle n'entendait rien à la politique

et ne prétendait pas diriger la conduite des hommes; M. de Mably était libre, et s'il voulait prendre conseil de quelqu'un, ce n'était assurément pas d'une petite pensionnaire.

Cette journée parut longue à tout le monde. Valentine eut grand'peine à refouler quelques larmes. Gontran se demanda ce qu'il était venu faire à La Balme. Non-seulement il s'accusait d'avoir gâté le bonheur de son cousin, mais il craignait de prendre un intérêt trop vif à cette jolie fille. Elle lui avait plu dès la première vue; tous les efforts qu'il faisait pour s'en détacher les enlaçaient plus étroitement l'un à l'autre. Il ne pouvait comprendre par quel charme ou quelle autorité un intrus comme lui avait délogé le premier occupant sans coup férir et pris possession de cet aimable petit cœur. En toute autre occasion, il eût peut-être mal jugé cette nature légère et versatile qui semblait passer d'un amour à un autre comme un oiseau saute de branche en branche. Mais l'homme est plein d'indulgence pour l'infidélité qui lui profite. Combien de fois Gontran lui-même n'avait-il pas voué une admiration sans bornes à des personnes qui lui sacrifiaient tous leurs devoirs! Non-seulement il leur faisait grâce du mépris, cette terreur des femmes coupables, mais il les trouvait héroïques de courage et de dévouement. En revanche, il s'était laissé aller plus d'une fois à mépriser les malheureuses qui préféraient le pot-au-feu de la morale aux petits soupers de la fantaisie. Il n'hésitait jamais à les pro-

clamer sottes lorsqu'elles refusaient de l'entendre, et coquettes damnées si elles lui résistaient après l'avoir entendu. Un homme ainsi dressé, un élève émérite de la haute école parisienne pouvait-il blâmer sérieusement les caprices qu'on avait pour lui? Je voudrais bien y voir le moraliste le plus austère! Parions qu'un ermite, en pleine Thébaïde, gourmanderait sa pénitente avec moins de rigueur si elle lui disait aux premiers mots : Je vous aime. Gontran pardonnait donc à Valentine la préférence tout à fait inattendue qu'elle lui témoignait. Il se laissait aller lui-même par moment à la dévorer d'un regard rapide, à saisir d'un coup d'œil l'image de ce petit être, à l'emporter comme une proie dans les plus intimes profondeurs de son âme pour la caresser loin du monde et s'en régaler discrètement. Mais il aurait cru faire une action infâme, en profitant de l'amour qu'il inspirait ou même en laissant brûler ce beau feu sans l'éteindre.

Mais l'éteindre, comment? Le comte de Mably était trop homme du monde pour chercher à se faire haïr de Valentine. Le vieux moyen de comédie, qui consiste à guérir l'amour par le mépris, n'était pas dans ses cordes. Il voulait bien rendre service à une famille embarrassée, mais sans sacrifier, par un jeu d'assez mauvais goût, sa dignité personnelle. En déclarant tout haut devant la jeune fille que le sexe féminin lui était devenu indifférent, en repoussant d'un mot très net tous les projets de mariage, il croyait avoir fait le bien dans une juste limite et

payé sa dette à l'amitié sans commettre un crime de lèse-amour. Dans le cas où, par impossible, le caprice de Valentine se fût trahi par des symptômes sérieux, son parti était pris ; il s'enfuyait sans tambour ni trompette. « Ce faisant, pensait-il, j'aurai encore rendu un petit service à Lambert. J'aurai fait table rase, délogé le pianiste ou le maître de danse qui occupait la place avant moi. Je pars laissant la maison nette, et mon cousin ignorera toute sa vie que j'ai joué le rôle modeste et désintéressé d'un balai. »

IX

OU L'AMOUR EST BATTU SUR TOUTE LA LIGNE

Tandis qu'il se fortifiait dans ces honnêtes pensées, son cousin se livrait à un exercice pénible et tout à fait nouveau pour lui : il réfléchissait. Les événements de la journée avaient fini par entamer profondément sa confiance. Le brave garçon ne se défiait de personne ; il était sûr de Gontran, il se fût fait scrupule d'accuser Valentine, et pourtant il roulait un doute dans sa tête ; il soupçonnait le destin de vouloir lui jouer quelque tour.

Ne vous moquez pas de lui si j'avoue que, dans l'exercice de la méditation, il était presque comique. Les hommes ne font bonne figure que dans leur travail accoutumé. Il est à croire que Malebranche eût semblé ridicule à la chasse ; Condorcet eut si mauvaise grâce en commandant une omelette qu'il se fit couper le cou. Le baron de Saint-Génin était très-beau, l'épieu au poing, devant un solitaire aux abois ; très-beau, fourchette en main, devant une

omelette d'auberge ; il eut l'air d'un parfait nigaud à son premier début dans la gymnastique de Malebranche et de Condorcet. Il cherchait en vain à s'abstraire au milieu d'une conversation générale ; chaque mot prononcé autour de lui brisait le fil de ses idées, qu'il rattachait ensuite avec des grimaces désespérées. Il abondait en gestes, portait souvent la main à son front, se levait, s'asseyait, poussait de gros soupirs, écrasait les pieds du voisin ou posait son large séant sur la broderie de la voisine. Heureusement, Valentine était trop agitée pour voir ce qui se passait autour d'elle. Elle n'aurait pu le voir sans éclater de rire, et si un accusé qui fait rire son juge a cause gagnée, un amoureux qui prête à rire à sa future est perdu.

Le *Moniteur* passa de main en main jusqu'au dîner ; on commenta le célèbre rapport tout autour de la table, et M. Fafiaux, au grand applaudissement des dames, battit l'armée française et le général Canrobert. Le marquis et Gontran lui tinrent tête de leur mieux, mais ils manquaient d'écho dans l'assemblée. Ce fut la première fois que M. de Lanrose se trouva directement engagé avec son ancien rival dans une conversation de quelque importance. Ils s'entendirent beaucoup mieux que personne n'eût osé l'espérer. Peut-être le marquis était-il déjà ramené vers Gontran par les services qu'il lui avait rendus ; un homme de cette sorte s'attache aux gens par le bien qu'il leur fait. Peut-être aussi avait-il remarqué l'excellente tenue de M. de Mably dans

ses rapports avec la marquise. Gontran semblait avoir noyé ses griefs et son amour dans le même oubli; il ne laissait deviner ni un reste de dépit ni une arrière-pensée d'espérance, et il jouait ce jeu d'autant plus aisément qu'il était de bonne foi. Depuis son arrivée au château, il n'avait regardé qu'une femme dans les yeux : Valentine. Il fut charmé lui-même de connaître un peu intimement ce célèbre marquis de Lanrose que la jeune génération admirait et imitait encore de son mieux. Il le trouva plus que bien, et regretta que le souvenir de quelques vieux enfantillages ne lui permît pas de se lier tout à fait avec lui. Les deux rivaux se déroidirent; mais personne ne devina si la belle Eliane en était heureuse ou fâchée. Elle semblait ignorer l'existence de son ancien adorateur. Vous auriez dit que les paroles de Gontran tombaient aux pieds de cette dédaigneuse comme les flèches d'un archer trop faible se piquent en terre devant l'ennemi.

Valentine attendit plus impatiemment que jamais la fin de ce dîner. Les dîners de La Balme duraient au moins trois heures. Le journal était resté au salon, sur la table du milieu; Mlle Barbot espérait qu'en l'absence des hommes, à l'heure du cigare, tandis que la baronne de Saint-Génin battrait le rappel de son jeu, elle pourrait jeter les yeux sur cette fameuse bataille, et savoir à quels dangers Gontran allait être exposé.

Pour cette jeune fille élevée au couvent, le journal en lui-même était déjà chose mystérieuse, inconnue,

interdite, désirée et redoutée à la fois. Elle avait mis longtemps au nombre des péchés l'acte de déplier ces feuilles défendues. A La Balme, elle voyait un certain nombre de journaux sur la table, mais aucune femme n'y touchait, de peur de prendre un papier pour un autre et de se brûler les doigts. Ce besoin de tout connaître au jour le jour, qui est devenu endémique chez les hommes, est incroyablement peu répandu chez les femmes ; on en voit de fort intelligentes vivre au milieu des journaux sans avoir jamais eu l'idée d'en ouvrir un.

Toutes les habitudes, tous les exemples, tous les scrupules s'effacèrent en moins d'un instant dans l'esprit de Valentine. Elle voulut savoir ce que c'était qu'une bataille et résolut de lire à tout prix le rapport du général. Sa jeune imagination colorait le récit par avance ; elle voyait couler le sang, elle entendait le cri des mourants culbutés sur les morts ; bref elle amplifiait en style de couvent (et de collége, hélas!) ce qu'un vainqueur raconte avec une simplicité militaire. Mais elle voulait lire ; il ne lui suffisait pas de deviner mille horreurs ; elle était devant cette bataille comme saint Augustin au spectacle du Cirque : tremblant de voir le sang, et incapable de tenir les yeux fermés.

Mais comment déjouer l'attention de quatorze ou quinze femmes? Elle prit le journal, le porta sur une autre table, le rapporta, le déplaça dix fois par les mouvements les plus naturels; elle le tint même un instant devant ses yeux, plié comme un écran :

mais il lui fut impossible d'en rien lire. Elle ne savait pas même à quelle page chercher le terrible récit. On la força de se mettre au jeu dans le moment où sa curiosité surexcitée prenait un caractère maladif. Par un geste de chatte, elle lança son journal sous un meuble. Les hommes le cherchèrent toute la soirée; elle le chercha même obligeamment avec eux, mais elle prit grand soin de ne pas le trouver : son siége était fait.

Lambert commit faute sur faute dans le cours de la partie; il n'avait pas l'esprit au jeu. Tandis que ses parents et surtout ses parentes s'arrachaient leur malheureux argent, il regardait Gontran, il étudiait Valentine; il sentait naître et grandir une conviction affligeante dans son cerveau bouleversé. Il éprouvait le besoin de s'ouvrir à quelqu'un, mais à qui? A Gontran? la confidence aurait eu l'air d'un reproche indirect, et Lambert avait l'âme trop délicate pour attrister un ami dans le malheur. A sa mère? il la savait déjà médiocrement disposée en faveur de M. de Mably. La douairière avait la dent dure; si l'amour maternel l'eût entraînée à blesser ce pauvre Gontran, le baron ne se le fût pardonné de la vie. Cependant le loyal garçon n'était pas homme à s'endormir avec un tel fardeau sur le cœur. S'il avait pu souvent digérer un cent de marrons sans éprouver aucune interruption de sommeil, il était moins accoutumé à renfermer des soucis en lui-même. Dans cette perplexité, il s'avisa de conter ses peines à sa plus nouvelle et sa plus intime amie,

la duchesse de Haut-Mont. Les confidences d'amour s'en vont presque toujours aux cœurs qui ont aimé, comme l'eau coule vers la rivière.

Le baron profita d'une petite querelle qui s'était élevée entre sa mère et la comtesse de Champsaison pour dix sous. Tandis que la galerie, mise en demeure de se prononcer, tremblait de donner tort à l'une des deux cousines, il se pencha vers l'aimable vieille et lui demanda quelques minutes d'entretien pour le soir même. Mme de Haut-Mont leva sur lui ses beaux petits yeux riants, et lui dit :

« Voilà les tristes fruits de la caducité ! Il y a quinze ans, personne n'eût osé... ou mon regard eût foudroyé le téméraire ! »

Lambert l'interrompit d'un geste suppliant.

« Bien, reprit-elle à demi-voix. Venez ce soir, mon cousin, aussi tard que vous voudrez. Je vais donc apprendre enfin ce que c'est qu'un rendez-vous ! »

On se sépara vers minuit, selon l'habitude. Valentine comptait profiter de l'embrassade générale pour remettre la main sur son *Moniteur ;* mais elle l'avait caché trop avant sous le meuble. Elle put, sous prétexte de ramasser un mouchoir, promener son avant-bras dans un vrai trésor de poussière, mais elle n'arriva point jusqu'au journal. Recommencer deux fois une telle expérience était chose impossible. A toute heure, en tout lieu, sauf la nuit dans sa chambre, la pauvre fille était gardée à vue par quelques paires de bons yeux. Elle essaya de

rester la dernière, mais la politesse de ses futurs parents la poussa devant à coups de chapeau Elle revint en courant sur ses pas, comme si elle avait oublié quelque chose; mais elle trouva deux domestiques qui éteignaient le feu, les lampes et les bougies, tandis qu'un autre ouvrait les fenêtres et qu'un quatrième soulevait des nuages à grands coups de balai. Ce qui la consolait un peu de ces petites mésaventures, c'est que les portes intérieures du grand appartement restaient ouvertes toute la nuit.

Elle ferma son cabinet, elle verrouilla sa chambre avec la ferme résolution de n'admettre personne et d'attendre que tout dormît dans le château. Elle attendit longtemps. Il faut avoir connu ces petites angoisses pour savoir à quel point le vrai silence est rare. La solitude, le froid, la neige, en éloignant ou en étouffant tous les sons du dehors, donnaient aux moindres bruits de la maison une importance terrible. On entendait crier les vieilles portes sur leurs gonds ; le pas des gros valets pesants grondait comme la foudre dans les combles; les chambrières au pied léger faisaient craquer les planches sous leurs pantoufles. De temps en temps, la girouette rouillée poussait un cri d'oiseau; une persienne mal attachée souffletait brutalement la façade. Ajoutez à cela mille choses inexpliquées ; le sabot d'un cheval heurtant le pavé des écuries voisines, le miaulement d'un chat enfermé dans la cave, une cavalcade de rats à travers les noix du grenier, le bâillement large et sonore de M. de Girenseigne ou le ronflement de

Mme de Champsaison, plus belliqueux et plus farouche que tous les cuivres de l'armée. Les planchers mal joints et les cloisons bâties trop vite tamisaient comme une poussière de paroles hautes et basses, distinctes quelquefois, plus souvent inintelligibles, qui ne portaient plus le timbre d'aucune voix et qui semblaient égarées dans la maison depuis des siècles.

Cependant notre ami Lambert s'était glissé chez la duchesse : il lui écrasait les deux mains dans une étreinte un peu trop cordiale, et lui disait en étouffant sa bonne voix :

« Il n'y a que vous, ma cousine, qui puissiez me tirer de là. Vous connaissez l'amour comme celui qui l'a inventé; c'est une chose de votre époque. Avec ça, vous avez plus d'esprit dans cette petite mouche du coin de l'œil que moi dans toute la tête.

— Passons, passons! Aux choses sérieuses, sambleu! Je me souviens qu'un jour le prince de Westen-Sacken, un beau garçon, ma foi, mais tout neuf en ce temps-là dans la langue française, obtint un rendez-vous comme celui-ci d'une des plus jolies femmes de Paris. Il commença un compliment qu'il avait sans doute appris d'avance, et le pauvre major s'embrouilla si bien dans les fleurs de rhétorique, qu'il s'enfuit tout honteux sans avoir profité du bon vouloir que je.... que mon amie avait pour lui. On s'amusa beaucoup de sa mésaventure dans un petit cercle de gens d'esprit, et le duc d'Elmar, qui était alors son rival, lui dit devant M. de Talleyrand et le

marquis de Bertainville : « Ce n'était pas la peine d'être Russe, mon cher! » L'autre ne comprit pas, le mot était trop fin; mais la dame avait l'esprit sensible à toutes les finesses, et d'Elmar, qui avait dépéri six mois durant, obtint par un seul mot ce que l'autre, godiche comme tous les héros, avait perdu par un discours. Mais je cause, je cause, et vous ouvrez des yeux énormes. Je ne vous dirai pas ce que le baron Chantepie dit un jour, ou plutôt ce qu'il fit à une petite personne qu'il adorait. Il commanda pour elle deux amours d'éteignoirs criblés de perles fines, et les accompagna du billet que voici :

« Belle duchesse (elle était duchesse), si vous « n'éteignez vos feux qui m'éblouissent, je n'oserai « jamais vous déclarer les miens. »

— C'est très-gentil, très-gentil, dit Lambert avec un gros sourire de complaisance. Tous ces gens-là étaient plus heureux que nous. Ils n'avaient qu'à parler, on les aimait tout de suite, ou bien....

— Mais non! mais non, jarni! Quelle idée avez-vous donc de notre époque? J'ai connu intimement une petite femme, pas plus haute que moi, qui.....

— Pardon! cousine; je ne dis pas ce que je veux dire, vous ne me dites pas ce que je veux savoir, et ça fait que nous pourrons causer dix ans sans avancer d'un pas. Croyez-vous que Mlle Barbot aime votre serviteur ici présent? Voilà ce qui me tracasse; j'en ai mal à la tête depuis six grandes heures, et je ne sais plus où j'en suis.

— Eh! la la! quel tonnerre! Vous entrez dans la question comme une charrette dans une église. Pourquoi donc ne vous aimerait-elle pas, cette petite? Vous n'êtes pas si mal tourné, mon cher, et malgré votre constitution tant soit peu percheronne, on devine que vous avez de la race. Écoutez : je connais une femme des mieux nées, dont le cœur s'est toujours montré plus regardant que pas un chapitre de Bavière. Nul n'a franchi le seuil de son boudoir sans avoir fait ses preuves; ou, pour mieux dire, ceux qui avaient besoin de prouver leurs quartiers, si bons gentilshommes qu'ils fussent, n'arrivaient pas jusqu'à elle. Elle exigeait d'ailleurs qu'on fût noble de cœur et qu'on payât de bonne mine. Eh bien, mon cher cousin (l'aveu est sans danger, car nous sommes, hélas! en 1854), la femme dont je parle ne vous eût pas consigné à sa porte! Cela dit, vous n'avez pas le droit de révoquer en doute l'amour très-humble et très-obéissant de la fafiotte que vous honorez! »

Lambert exposa lourdement, mais avec beaucoup de suite et de bon sens, les observations qu'il avait recueillies.

« Maintenant que vous savez tout, dit-il, rassurez-moi, vous me ferez plaisir. Je croirai qu'elle m'aime, si vous êtes bien sûre qu'elle n'est pas amoureuse de Gontran.

— Diavolo! De Gontran? Vous n'avez pas connu son père?

— Très-peu, dans mon enfance.

— Croyez-vous donc, mon cher, que je l'aie connu plus que vous? Il était mon ami, pas davantage. C'est lui qui, le lendemain de la mort de Mgr le duc de Berry, au milieu de quarante gentilshommes comme on n'en trouverait plus douze aujourd'hui... Mais revenons à cette affaire.

— Merci, bonne cousine! Vous coupez vos histoires; c'est que vous vous intéressez à mon malheur.

— Malheur? Eh! pas encore! A supposer qu'elle ait une petite préférence pour cet aimable garçon, elle n'ira pas le demander en mariage. Vous épousez, quoi qu'il arrive. Épouser, c'est posséder, mon gros cousin, et celui qui épousera cette petite, commencera, tudieu! par n'être pas à plaindre. Je comprends qu'elle ait reçu un léger coup de soleil sur la tête. Vous, vous êtes solide; mais, sans reproche, vous n'êtes pas brillant tous les jours. Lui, c'est la fleur des pois, et puis mauvais sujet! Ces petites masques ont beau dire : elles raffolent des mauvais sujets, tout comme nous. J'aurais aimé Gontran, moi, je m'en vante. Combien de temps? *Chi lo sa?* N'ayez pas peur, c'est de l'italien. Mettons, dis-je, qu'elle l'aime à son tour. Reste à savoir combien de temps elle vous sera fidèle. Dans ce siècle de couvent, la vertu n'est pas introuvable. C'est une mode qui a pris çà et là, en province surtout. Ah! surtout restez en province, mon gaillard! Il y a quatre heures de la journée qui sont terribles à Paris : de deux à six; gravez ces chiffres dans votre mémoire.

Maintenant, si vous avez des enfants, le danger est presque éludé. L'enfant occupe d'abord, puis il surveille, il enlaidit enfin. Le jour où votre femme sera laide ou simplement fatiguée, personne ne vous la disputera plus. Au pis aller, que craignez-vous? Un accident que vous ne saurez probablement jamais, s'il vous arrive.

— Excusez! En voilà des consolations! et une vraie morale parisienne! En un mot comme en cent, ma cousine, je ne suis pas si régence que ça. Ma femme me manquerait, je le saurais bien vite, tout bon enfant que je suis! Et je lui tordrais le cou net et ferme, sans préjudice du galant, qui en verrait de grises! Mais nous n'irons peut être pas jusque-là. Rien n'est signé, Dieu merci. Les choses ne sont pas tellement avancées qu'on ne puisse se dépêtrer par un bon saut en arrière. Le tout est de savoir si la jeune personne y va de bon cœur. J'en ai douté, et puis j'ai cru, et puis je ne sais plus que penser. Quoi qu'il arrive, je ne prêterai pas mon nom à une fille qui m'aimerait à moitié. Je vous préviens aussi que, si cette affaire nous craque entre les mains, ce n'est pas la peine de venir m'en proposer une autre. Valentine ou personne, voilà mon dernier mot. Nos affaires iront à la diable; je m'abrutirai dans les estaminets; je me ferai une réputation de gueux; l'unique baron de Saint-Génin crèvera dans la peau d'un célibataire; et ça sera bien fait pour elle, l'ingrate à qui j'aurais sacrifié chiens, parents et l'univers entier! »

Il était si visiblement ému que la bonne duchesse ne put s'empêcher de rire.

« Mais, mon pauvre cousin, lui dit-elle, vous êtes amoureux en plein. Que ne le disiez-vous plus tôt? Je ne me serais pas époumonée à vous parler le langage de la raison. Ce dépit, ces fureurs, ces vœux perpétuels de célibat et d'inconduite, cette rage de vouloir tout ou rien, me rappellent un jeune gentilhomme que j'ai beaucoup aimé, en tout bien tout honneur. Je portais en ce temps-là une petite bonbonnière d'ivoire qui voyageait sans cesse de ma poche à mes lèvres. Le dessus, peint en miniature par Lagrenée le père, représentait un berger et une bergère suspendant des guirlandes aux pieds de la statue de l'Amour. On savait dans mon intimité que ce bijou me venait du pauvre Anatole... Anatole d'Ambrecieux, qui mourut avec tant de gloire à la prise du Trocadéro; Georges... c'est l'ami dont je vous parle, Georges de Champigneulles, on peut dire son nom, car, hélas! il n'est plus... D'ailleurs il n'y a rien qu'on ne puisse avouer dans cette histoire. Georges donc était jaloux de ma boîte, à tel point qu'il m'adjura cent fois de la jeter au feu. Comprenez-vous qu'un homme à qui l'on ne laisse rien à désirer... j'entends rien de permis... se rende presque fou pour une telle vétille? Il me déclara un beau matin, à sept heures, que dis-je? à... l'heure n'y fait rien... que si je lui refusais le sacrifice de mes bergers, il partirait le jour même, à midi, pour l'Ile-de-France. Je n'en vou-

lus rien croire et... mais vous dormez, cousin! »

Lambert releva brusquement sa grosse tête, qui, en effet, s'était un peu appesantie sur les deux mains. « Non, ma cousine, dit-il; j'écoutais votre histoire. Je pensais à Valentine, à Gontran, au bonheur que j'aurais pu avoir, au malheur qui me tombe... et quand on a tant de choses à la fois dans l'esprit... vous sentez... »

Il ressemblait à un écolier pris en faute.

« Allons! dit la duchesse, on ne prétendra pas que l'amour vous ôte le sommeil. Heureux âge! Où est le temps? Le jour où je perdis ce pauvre duc, je croyais que le sommeil, effarouché par les soucis, avait fui pour toujours ma paupière. Mes femmes me mirent au lit malgré moi; j'ordonnai qu'on laissât tout allumé dans ma chambre, je me munis de cinq ou six romans pour amuser, s'il se pouvait, la longueur interminable de cette nuit sans repos. Eh bien, mon cher, je dormis quatorze heures. Maintenant, lorsque Morphée m'accorde ses faveurs pendant une heure ou deux, je promets à son temple une corbeille de pavots! »

Lambert craignit d'entendre une autre histoire. « Ma cousine, dit-il, je ne veux pas abuser de votre complaisance. Voici deux heures du matin : Gontran couche dans ma chambre; il ne doit pas savoir ce que je suis devenu. Je vous remercie de vos bonnes paroles, quand même. Vous m'avez remis un peu de baume. Rien que d'avoir conté mes peines à quelqu'un, ça va déjà moins mal. Ne répétez rien à

personne : je ne veux pas faire de chagrin à Gontran, ni laisser croire à Valentine que j'ai douté d'elle, ni tourmenter maman, qui tient à ce mariage comme à la prunelle de ses yeux. Bonsoir, bonne nuit ; dormez bien, cousine. »

Il baisa la petite main sèche et regagna sa chambre sur la pointe des pieds. En passant devant la porte de Valentine, il ne put se défendre d'envoyer un gros baiser silencieux qui n'arriva point à son adresse ; dans un instant, vous saurez pourquoi

La duchesse, restée seule et plus éveillée que jamais, réfléchit un moment. Elle ne manquait pas d'une certaine suite dans les idées lorsque personne n'était là pour l'entendre : on ne peut pas se conter des histoires à soi-même. Elle se mit donc à penser droit devant elle, sans cueillir la fleur du souvenir à tous les buissons du chemin. Elle se rappela certains petits détails qui justifiaient un peu les inquiétudes de Lambert. Du reste, son goût sûr et son expérience des hommes lui disaient qu'en toute occurrence le beau Mably devait l'emporter sur son cousin. De blâmer le nouveau choix de Valentine, elle n'en eut pas l'idée : à la place de Mlle Barbot, elle eût fait comme elle, sinon pis. Restait à décider si elle donnerait son appui au fiancé de la veille ou au bien-aimé du lendemain. Grosse affaire ! car enfin elle n'était pas venue passer un mois chez Saint-Génin pour lui ôter sa fortune et sa femme. D'autre part, son petit cœur, ce joli vétéran de l'amour, inclinait fortement vers Mably, fils de Mably. Que Va-

lentine épousât l'un ou l'autre, le dada familier y trouvait son compte : on repêchait un gentilhomme, on sauvait un nom. Dans aucune occasion Mlle Barbot ne pouvait, à elle seule, en sauver deux. Le plus digne d'intérêt était Gontran, sans doute. Mais la duchesse avait plaidé un mois la cause de Lambert; il était son parent : que dirait le marquis s'il apprenait que sa sœur avait trahi sa famille? La bonne dame tenait tête à son frère, mais elle le respectait dans le fond. Il était l'héritier du nom, le chef de la maison de Lanrose; et les Lanrose avaient la loi salique, ni plus ni moins que les Bourbons.

Tout bien pesé, elle résolut de régler sa conduite sur le cœur de Valentine et de pousser cette petite du côté où elle pencherait. « Dès demain, se dit-elle, je la confesserai dans un coin. Et pourquoi attendrais-je à demain? N'est-elle pas ma voisine? »

Aussitôt fait que dit, elle prit les pincettes et frappa deux coups à la cloison. Pas de réponse. « Dormez-vous, ma gentille? » La gentille ne souffla mot. « Parbleu ! se dit la duchesse, puisqu'elle dort d'un si profond sommeil, je veux la prendre sans vert, tout interdite et tout ébaubie. Si je lui laissais le temps de se mettre sur ses gardes, je n'en tirerais pas une miette de vrai. Au saut du lit, on dit ce que l'on pense, la dissimulation n'est pas encore éveillée. En avant! »

Elle sortit dans le couloir et frappa doucement, puis assez fort. Rien, toujours rien. Elle se rappela

que le bouton de la porte rendait un bruit sec et sonore ; au premier effort qu'elle fit, la porte céda. Valentine, contre son ordinaire, n'avait ni tourné la clef ni poussé le verrou.

La duchesse tenait une bougie à la main ; elle la laissa choir en poussant un petit cri : le lit n'était pas défait et la chambre était vide !

Mme de Haut-Mont retourna chez elle à tâtons, prit un autre flambeau et vint s'asseoir devant le feu de sa petite amie. Quelques charbons presque réduits en cendres indiquaient que personne n'avait tisonné là depuis une heure au moins.

Je ne sais pas si la duchesse était plus curieuse que le commun des femmes, mais je réponds qu'elle eût donné en ce moment la fameuse bonbonnière d'ivoire pour savoir où Valentine passait la nuit. Un mois plus tôt, on aurait pu supposer qu'elle rêvait au grand air, sous les arbres du parc, en compagnie de Turc et de Brutal, les deux chiens de garde. Mais la neige tombait à gros flocons depuis l'heure du dîner ; elle devait s'élever à un bon demi-pied dans les allées.

Fallait-il supposer que la douairière avait emmené sa bru pour la semondre ou la questionner ? L'heure était bien indue et la conférence bien longue. Que l'oncle Fafiaux ?... Non. La cellule de l'oncle, cette humble succursale du paradis, ne s'ouvrait pas la nuit aux jeunes filles. Quant à la tante de Narbonne, elle avait en partage le doux sommeil des marmottes, comme leur grâce un peu gauche et leur embon-

point rondelet. Aucune autre des femmes présentes à La Balme n'était assez liée avec Valentine pour la retenir si tard. D'ailleurs toutes, excepté Yolande et Éliane, partageaient, à la vieille mode, la chambre de leurs maris. Éliane et Yolande elles-mêmes ne pouvaient, sans choquer les convenances, garder une enfant chez elles. Chaque ménage avait deux chambres, il est vrai, mais séparées par de simples portières.

Après un bon quart d'heure de méditation, la duchesse finit par où elle aurait pu commencer. Elle parcourut tous les couloirs, un flambeau à la main, et appliqua son oreille à toutes les portes. Tout le monde dormait. Un instant la curieuse crut entendre le bruit d'une grosse querelle : c'était un simple ronflement de Mme de Champsaison. Sauf le perchoir lointain où Lambert et Gontran dormaient en lignes parallèles, toutes les portes furent auscultées. La grande horloge sonna trois heures du matin ; la situation devenait grave.

Ce n'était pas qu'on pût rien supposer contre l'honneur de Valentine. Le château était loin de tout, clos à l'antique et gardé dans la perfection. L'imagination la plus vagabonde aurait épuisé ses ressources sans trouver dans cette aventure un centimètre d'étoffe à roman. Ah ! si Lambert et Gontran ne s'étaient pas gardés l'un l'autre, je ne sais à quelles fantaisies l'esprit de la chère dame se fût livré ! Elle avait appris par de belles et nombreuses villégiatures en France, à l'étranger, en Angleterre

surtout, combien de piéges à loup, de chausses-trappes et de chevaux de frise la vertu rencontre après minuit dans les corridors d'un château.

Mais à la Grande-Balme ! Quand les deux seuls hommes à craindre étaient presque enchaînés comme les frères Siamois ! La seule chose à supposer, c'était que Valentine était malade, somnambule, ou folle.

A toute fin, la duchesse alla frapper à la porte de son frère. M. de Lanrose avait le sommeil léger ; il sauta dans une robe de chambre et ouvrit. Éliane dressa l'oreille aux premiers mots de l'entretien et fut sur pied à la minute. On tint conseil debout, dans un désordre assez pittoresque, et les deux femmes parlant à la fois. Aurore mêlait fort agréablement toutes ses découvertes : l'impression produite par Gontran, les soucis de Lambert et cette éclipse de Valentine qui annonçait quoi, un enlèvement, un suicide, un malheur, un crime ; en tout cas, rien de bon. Elle voulait que son frère éveillât toute la maisonnée ; qu'on fouillât le château de la cave au grenier ; qu'on battît la campagne à dix lieues à la ronde, enfin qu'on eût le cœur net de ce mystère inouï.

Le marquis, beaucoup plus calme, voulait qu'on se remît au lit sans rien faire. « Nous sommes ici, disait-il, pour assister au mariage d'un cousin et non pour faire la police de son bonheur. Soit qu'il trouve agréable d'écorner par anticipation le gâteau de ses noces, soit qu'un rival (mais je n'en crois rien) lui

mange un peu de blé en herbe, ce n'est pas notre affaire, et le plus sage est de n'en rien savoir. Le tapage que nous ferons ne raccommodera pas les choses ; il peut les mettre au pis. Une peccadille ignorée n'est qu'une peccadille ; ébruitée, c'est un scandale : couchons-nous ! »

Mais Éliane, qui avait rougi au nom de Gontran, manifesta le plus vif intérêt pour Valentine. « C'est manquer de charité, dit-elle, que de dormir à l'heure où le prochain nous réclame. Cette jeune fille est en péril ; il y a une vie à sauver, peut-être une âme : courons ! Que de malheureux ont succombé parce que le secours des hommes était arrivé une heure trop tard !

— Nous ferons votre bon plaisir, répondit M. de Lanrose, mais où courir ? où trouver cette jeune fille que ma sœur a cherchée à tous les étages du château ? Vous n'êtes pas d'humeur à faire ouvrir les chambres et à demander aux hôtes de la baronne s'il n'auraient point par hasard Mlle Barbot chez eux ?

— Non, reprit la duchesse, mais nous pouvons d'abord nous assurer si la petite n'est pas sortie. Je n'ai pas poussé mon inspection jusqu'en bas, et je ne suis pas encore assez mousquetaire pour affronter ce grand rez-de-chaussée sans un homme. Venez, mon frère, sachons seulement par nous-mêmes que personne n'a bougé du château. Si les portes sont closes et les volets aussi, je vous tiens quitte : le demeurant ne regarde que Lambert. »

Éliane et le marquis prirent le temps de compléter

leur toilette qui laissait à désirer plusieurs pièces indispensables. « Je vous obéis à mon corps défendant, répéta M. de Laurose, et je proteste encore une fois contre l'indiscrétion où vous m'entraînez. Au moins, pour Dieu! ne faisons pas de bruit! songez que nous risquons de nous rendre ou ridicules, ou coupables de lèse-hospitalité. »

Comme il disait ces mots à voix basse en glissant le long du corridor, une porte s'ouvrit bruyamment à sa droite, et la douairière demi-vêtue s'informa de ce qui était arrivé. Les allées et venues de la duchesse avaient éveillé cette femme modèle, qui disait en se laissant voler à toute heure du jour : « Une maîtresse de maison ne doit dormir que d'un œil. »

On lui fit signe de se taire, et on la repoussa dans sa chambre, où Éliane lui apprit, avec les plus grands ménagements, qu'on cherchait Mlle Barbot. La pauvre femme eut un cri sublime.

« Ruinés! dit-elle en secouant ses cheveux comme les serpents des Euménides, ruinés! Nous mourrons sur la paille, et c'est la faute de ce gros enflé de Lambert! Un imbécile qui n'a pu empaumer sa pimbêche! Comme si un garçon qui sait un peu s'y prendre ne faisait pas d'une fille tout ce qu'il veut! Où est-elle? Qu'en a-t-on fait? Malheur à celui qui nous l'a soufflée! Je les rattraperai, morts ou vifs, et je leur planterai mes dix doigts dans les yeux. Si nous ne l'avons pas, nul autre ne l'aura; j'en jure par Notre-Dame de Fourvières! Tout Lyon me rirait au nez si j'avais sacrifié ma chair et mes os à nourrir

trente personnes cinq semaines durant, pour voir les millions de cette satanée pécore s'en aller en eau de boudin ! »

Le marquis arrêta poliment ce discours, dont le style ne lui rappelait en rien les traditions parlementaires. Il objecta que Mlle Barbot n'était peut-être pas perdue; que le plus court était de la chercher, et qu'il serait toujours temps de la maudire après.

Mais ce ne fut pas trop d'un homme et de deux femmes pour contenir cette haute et puissante mégère. Elle voulait courir, elle voulait crier, elle voulait enfoncer toutes les portes à coups de poing, ou renverser le château sur la grande pelouse, comme on vide une corbeille à ouvrage pour y trouver un dé perdu.

Deux flambeaux éclairaient la ronde-major. On descendit tout droit au vestibule. La grande porte était fermée à triple barre; aucun volet n'avait bougé. La porte de service qui donnait sur les communs avait la clef tournée dans la serrure et les verrous poussés à fond : personne n'était sorti par là. Restaient les fenêtres de l'appartement, dont quelques-unes s'ouvraient jusqu'à terre et mettaient le parc et les salons de plain pied.

Mme de Saint-Génin enfonça les portes de l'appartement plutôt qu'elle ne les ouvrit. On avait peine à la suivre. En arrivant au salon de jeu, elle poussa un cri farouche où la joie et la terreur semblaient se confondre :

« La voilà! Dieu soit béni! Pourvu qu'elle ne soit pas morte! »

Le marquis accourut sur ses pas; il fut bientôt rejoint par sa sœur et sa femme. On aperçut Valentine évanouie sur un divan. Son bougeoir brûlait sur une petite table auprès d'elle, éclairant ses yeux éteints et ses lèvres toutes pâles. Le journal déployé s'étalait à ses pieds sur le tapis.

La douairière enleva ce beau corps dans ses grands bras. « Victoire! cria-t-elle, elle n'est pas froide, elle n'est qu'évanouie, ça ne sera rien! De l'eau, vous autres, et de l'air! » Le marquis ouvrit les volets et une des hautes fenêtres; la neige entra dans le salon avec une bouffée de vent qui balaya la flamme des bougies.

« Une poignée de neige! s'écria la baronne, c'est tout ce qu'il me faut. Mais plus vite que ça, tas d'*empotés* que vous êtes! »

M. de Lanrose, toujours le même, lui donna de la neige comme il eût apporté des fleurs à une reine. Je crois pourtant qu'il souriait un peu. Pour un homme aussi fin que lui, le retour de la baronne à la simplicité des faubourgs était un spectacle digne d'étude. Il s'amusait de voir comme le moindre choc fait sauter par écailles ce vernis mince et fragile qu'on appelle éducation.

Cependant la duchesse relevait le journal et montrait à sa belle-sœur le rapport du général en chef. Le papier n'était ni taché ni mouillé, mais on voyait distinctement une vingtaine de petites boursouflures

circulaires. C'est ainsi que les larmes s'écrivent quelquefois sur le papier.

Si affairée que fût la baronne, et malgré tout le mouvement qu'elle se donnait à cuisiner la résurrection de sa bru, elle saisit deux ou trois mots pleins de lumière : elle vit le marquis, sur un geste d'Éliane, dissimuler le journal dans sa poche : elle comprit que le général Canrobert avait (à son insu, et contre toutes ses habitudes) meurtri le cœur de Valentine.

Une minute plus tard, elle vit Éliane se pencher sur la belle évanouie, saisir une fleur fanée dans son corset ouvert, la regarder de près et la passer au marquis avec ces mots significatifs : « Mettez ceci, je vous prie, avec la bataille d'Inkermann; c'est une rose qui n'a pas fleuri à Lyon. »

Mais la baronne n'eut pas le temps de creuser le sens de ces paroles : Valentine ouvrait ses grands yeux. On salua son réveil par des cris de joie; les trois femmes l'embrassèrent, l'une avec avidité, comme Harpagon embrasse sa cassette, comme Sancho embrasse son outre; l'autre joyeusement, à la bonne franquette, à jolis coups de bec, comme une grive embrasse une cerise; la troisième froidement, gravement, religieusement, comme vous baisez la patène au mariage d'un ami.

La jeune fille promena d'abord les yeux autour d'elle, comme pour chercher quelque chose; elle regarda le divan, la table et le tapis. Presque aussitôt une sensation de froid vif l'avertit qu'elle était

peu vêtue : elle porta les mains à son corsage, s'y arrêta un instant et rougit. Ses lèvres s'entr'ouvrirent ; elle allait sans aucun doute trahir tous ses secrets au premier mot. La duchesse intervint et la pria de ne rien dire.

« Vous êtes lasse, chère enfant ; nous vous dirons demain comment vous vous êtes endormie dans ce salon. Le plus pressé pour le moment, c'est de vous mettre au lit. Êtes-vous bien réveillée ? Vous sentez-vous la force de monter jusque chez vous ? Oui-dà, la voilà en pied, comme une grande fille. Elle grelotte un peu, mais c'est qu'il fait froid à La Balme. Quatre heures du matin, mon bel ange ! Allons, haut la patte, petit rat ; nous vous aiderons. C'est joli, les enfants ; ça dort debout. Moi, quand j'étais petite, j'avais une nourrice qui m'invitait au lit par un mot des plus pittoresques : « Vite au paillot, disait-elle, les puces ont « faim ! » Elle a souri ; c'est à merveille. Au paillot alors, au paillot ! »

On dit que la musique militaire abrége les étapes de moitié ; la duchesse abrégea l'étape en bavardant jusqu'au premier étage. Elle ne céda la parole à personne, congédia son frère, coucha Valentine avec l'aide d'Éliane et de Mme de Saint-Génin, et emmena ces deux dames avec elle. Ce ne fut pas sans avoir embrassé l'enfant une dernière fois. Elle lui glissa même quatre mots dans l'oreille : « Pauvre chérie ! on vous le donnera ! »

Tandis que Valentine se pelotonnait dans son lit,

toute grelottante de peur et de froid, la baronne congédia sèchement ses deux cousines et s'enferma dans sa chambre sans leur demander aucune explication. Elle savait à quoi s'en tenir sur Gontran, sur Valentine et sur son fils ! Le cousin était un intrigant, la petite une dévergondée, et Lambert un sot en trois lettres. C'était toujours dans cette forme laconique que la chère dame expédiait ses jugements. Du reste, elle n'eut garde de mettre les choses au pis. Son plan fut arrêté en quelques minutes et elle dormit jusqu'au matin comme les grands généraux à la veille de leurs victoires.

Dès huit heures, elle était levée, lavée, habillée, et elle attendait son fils à la bibliothèque. C'était là que tous les héritiers du nom de Saint-Génin avaient été grondés ou battus en cérémonie par leurs pères et mères, de temps immémorial. Les simples corrections s'administraient n'importe où : dans le parc, au jardin, à la salle à manger; petits soufflets, oreilles tirées, coups de pied par derrière et chiquenaudes au bout du nez, se donnaient et s'acceptaient en famille, sans que le donateur ni le destinataire en fussent autrement émus. Chaque héritier savait d'avance que son père avait un certain nombre de horions à lui transmettre ; il se consolait par l'espoir de rendre un jour ces bijoux de famille à ses propres enfants. Vous trouverez encore cette tradition en vigueur dans quelques bonnes maisons de nos départements : le vieux sang est fidèle aux vieilles méthodes.

Mais la bibliothèque de La Balme ajoutait aux moindres choses un caractère sérieux. De tout temps, les petits Saint-Génin l'avaient tenue en profond respect, et pour cause. Ce n'est pas seulement parce que les archives de leur maison, préservées par miracle en 1789, étaient rassemblées là, dans une armoire de fer : la terreur de la bibliothèque était bien plus ancienne que celle de Marat. Je suis tenté de croire que tous les héritiers de cette baronnie, à peu d'exceptions près, avaient appris à lire avec une extrême difficulté ; que la vue des livres leur avait inspiré dès l'enfance une peur diabolique; que la bibliothèque, transformée en salle d'étude, avait dû, par une conséquence trop naturelle, devenir un lieu de supplice. On y voyait certain anneau rouillé où le général de Saint-Génin, l'homme de Jarnac et de Moncontour, attachait son fils par le pied, selon la légende; Lambert lui-même reconnaissait le clou fatal où son père allait prendre, en 1834, le martinet des corrections solennelles. Et le brave garçon, qui fût parti pour une chasse au tigre en sifflant un petit air, retrouvait quelquefois les frissons de sa jeunesse, lorsqu'il jetait les yeux sur le terrible clou.

Il ne fut pas médiocrement étonné d'entendre que sa mère lui donnait rendez-vous dans ce lieu peu fréquenté. Elle ne sortait jamais si matin de la chambre, et souvent à neuf heures et demie son fils était allé l'embrasser dans son lit. Mais Lambert avait des habitudes de respect et d'obéissance qui

paraîtront peut-être enfantines et que je me contente de trouver admirables chez un homme de trente ans. Ce matin-là, tout justement, il eût donné sa chienne Mirza en échange d'un bon somme; il ne se fit pourtant pas prier.

« Tu as de la veine, toi, dit-il à Gontran ; tu t'es couché le premier et tu restes le dernier au lit.

— C'était écrit, répondit Gontran : « Les premiers « seront les derniers. » Là-dessus, le comte de Mably, qui dormait sur le côté droit, se retourna vers la gauche.

Lambert sauta les escaliers quatre à quatre, salua le marquis de Lanrose dans le corridor, et descendit à la bibliothèque, où la reine mère l'attendait debout, les poings sur les hanches.

« Ah çà, dit-elle (sans savoir qu'elle imitait Cicéron dans ses *Catilinaires*), est-ce que ça va marcher longtemps du même train?

— Quoi donc, maman?

— Votre bêtise, monsieur (on disait *vous*, à la bibliothèque), et le rôle de dindon que vous jouez depuis trois jours?

— Mais, maman, je ne me suis pas aperçu...

— Il fallait vous apercevoir, incorrigible nigaud que vous êtes! Encore un peu, l'autre scélérat, votre fameux ami, vous coupait l'herbe sous le pied! Il vous prenait votre femme, entendez-vous, et nous étions tous sur la paille!

— Je vous jure, maman, que Gontran est incapable...

— Il n'y a qu'un incapable ici; cherchez-le dans votre chemise! Voilà deux jours que ces deux effrontés se font les yeux doux à votre barbe; ils s'entendent, je le sais, j'en suis sûre, j'en ai la preuve..., et vous?

— Moi, je commençais à voir que Valentine avait comme un penchant pour lui; mais qu'il ait rien fait pour ça, je le nie... ou du moins j'en serais bien étonné.

— Ah! vous saviez qu'elle l'aimait, et vous restiez tranquille?

— Je n'en étais pas encore bien sûr, maman; j'étudiais.

— Quand on est bâti pour l'étude comme une chèvre pour ramer des choux! Et si vous aviez été sûr, qu'auriez-vous fait? Dites?

— Mais, maman, j'aurais dit à Valentine qu'elle est libre.

— Impertinent! Tenez! »

Ce qu'elle lui donnait à tenir, c'était un beau soufflet bien franc et bien sonore. Les murs de la bibliothèque ne s'écroulèrent pas au bruit, ils connaissaient cette musique; mais Lambert rougit comme s'il avait été frappé par l'apoplexie en personne, et les larmes lui montèrent aux yeux.

« Ma chère mère, dit-il, on ne devrait pas parler cette langue-là à ceux qui n'ont pas le droit de répondre. »

Mais son calme exaspéra la reine mère au lieu de l'attendrir. Elle lui prit le collet à deux mains et le

secoua de toutes ses forces. « Lâche! lui cria-t-elle, tu déshonores le nom de Saint-Génin. Tu te laisses manquer chez toi par un godelureau que je regretterai toute ma vie de n'avoir pas écrasé dans son œuf. A quoi me sert-il donc de t'avoir payé des leçons de sabre et d'épée pendant dix ans et plus, à quinze francs par mois! si tu n'as pas le toupet de défendre ton bien contre les intrigants de Paris?

— Vous êtes trop dure pour Gontran; moi, je dois tout supporter de vous, même les injustices. Mais lui, c'est autre chose : il est mon parent, mon ami, mon hôte; c'est vous qui lui avez écrit pour l'inviter.

— Et c'est moi qui m'en vais le flanquer à la porte, ton hôte et ton ami, puisque tu n'as pas le cœur de lui donner son *va-t'en*.

— Vous ne ferez pas ça, maman! Je vous en conjure !

— Tu n'as donc de courage que pour le mal, vieux gamin que tu es! Il s'est battu pour des grisettes! On m'a rapporté ce monsieur-là sur une civière, avec un trou dans l'estomac, parce qu'une ourdisseuse lui avait fait des traits pour un carabin! Mais quand il s'agit de trois millions, de tout pour lui, pour moi, pour le château de ses pères, il ne trouve rien de mieux que de céder sa femme et son argent et de rester là comme un hébété, bouche béante et la larme à l'œil!

— Maman, c'est impossible! Vous ne pouvez pas vouloir que je cherche chicane à mon meilleur ami!

— Je ne peux pas vouloir!... Mais je l'aurais déjà chassé, souffleté, tué, moi! si je n'étais pas une femme!

— Eh bien, moi je vous dis que vous ne lui ferez rien du tout; non, personne ne touchera un cheveu de sa tête, moi vivant! Je suis sûr de son honneur comme du mien, vous dis-je. Si Valentine voulait m'abandonner pour lui, il la refuserait. Gontran n'agira point contre mon mariage, il y aidera plutôt. Écoutez donc! Quand on a vécu dix ans dans l'intimité d'un homme on a le droit de répondre pour lui. Je réponds pour Gontran. Mais je vous préviens que si, par un mot, par un geste, quelqu'un lui fait sentir qu'il est de trop dans la maison, je plante là mon mariage et je file en Crimée avec lui. Vous entendez, ma mère? C'est la première fois de ma vie que je vous résiste en face. J'en ai pourtant *gobé* d'assez fortes en trente ans; mais si j'ai la peau dure quand on ne tape que sur moi, j'ai l'amitié plus chatouilleuse, et vous en verrez la preuve : essayez! »

La querelle ne fut pas sitôt finie; Mme de Saint-Génin ne pouvait abdiquer en un jour l'autorité sans bornes qu'elle avait exercée jusque-là sur son fils. Elle donna trois ou quatre assauts, coup sur coup, mais en pure perte. A la fin, elle demeura tout étonnée et toute confuse devant cette pâte molle qui semblait avoir durci par miracle. L'enfant qui met au feu un morceau d'argile éprouve, je suppose, une surprise comparable à celle-là.

Cette fière parvenue n'avait plié devant personne :

elle se croyait supérieure à son père par le rang, à son mari par la fortune, à son fils par le caractère et l'intelligence, plus même que par les droits sacrés de la maternité. Elle ne reconnaissait que deux autorités plus hautes que la sienne : Dieu et le roi. Encore avait-elle un avantage marqué sur son roi légitime; elle était baronne en activité, et il n'était roi qu'*in partibus*. Sa dévotion même était pleine de morgue et d'arrogance : elle discutait ses péchés au confessionnal, tenait tête au pauvre curé des Bréaux et semblait lui dire entre les lignes du *Confiteor*. « Si vous ne me trouvez pas la plus sainte des femmes, vous ne dînerez pas au château dimanche prochain ! »

Vous devinez s'il lui coûta de donner presque raison à Lambert. Mais elle le voyait tellement exalté, elle sentait si bien qu'à la moindre poussée il eût fait un coup de sa tête, qu'elle se radoucit au point de l'embrasser. Elle lui pardonna non-seulement les duretés qu'elle lui avait dites, mais encore le soufflet dont elle l'avait gratifié.

« Faites ce que votre cœur vous conseillera, lui dit-elle. Si M. de Mably se conduit en honnête homme, s'il s'efface modestement, comme il convient à un meurt-de-faim de son espèce, je consens à le garder chez moi jusqu'au bout. L'important, c'est que ni lui ni personne ne se mette en travers sur notre chemin. Épousons la petite fille; qu'elle vous aime plus ou moins dans le moment, c'est un détail : une femme a toute la vie pour apprendre à aimer son mari. Supposé que Mlle Barbot ait une

turlutaine pour Pierre ou Paul, ça lui passera vite; et, d'ailleurs, elle a trop de religion pour oublier ses devoirs.

« Quant au joli cousin, il part après la noce; je vous permets de lui glisser quelques louis dans la main, et je me joindrai à vous pour lui dire : bon voyage. S'il laisse ses os là-bas, tout est dit. S'il revient, nous saurons ce que nous avons à faire; il ne s'installera pas ici sans notre permission. Est-ce bien raisonné? Suis-je une femme de sens et une bonne mère? Vous ne vous êtes jamais repenti de m'avoir écoutée, continuez, c'est le moyen d'être riche et heureux toute la vie. »

Tandis que la mère et le fils signaient la paix sur cette base, le marquis de Lanrose embrassait Gontran sur les deux joues. La chose est assez imprévue pour mériter deux mots d'explication.

Le marquis, en bon parent, s'intéressait au mariage de Lambert. Il le crut sérieusement compromis, quand les petits épisodes du *Moniteur* et de la rose vinrent confirmer les révélations de la duchesse et prouver que Valentine aimait Gontran.

Deux jours plus tôt, lorsque ses relations avec M. de Mably étaient encore assez tendues, il se serait croisé les bras, laissant à Dieu le soin d'accommoder les choses. Mais il avait senti s'éveiller dans son cœur une véritable sympathie pour ce jeune homme au regard fier, ce décavé du jeu parisien qui mettait son paletot à la fin de la partie et s'en allait gaiement à Sébastopol. Il se savait bon

gré d'avoir aidé de sa fortune à la liquidation d'un passé stupide et procuré une vie digne ou une mort glorieuse à un garçon qui méritait l'une ou l'autre indifféremment. Sa tendresse pour lui n'était pas tellement paternelle qu'il s'affligeât de le voir en danger; mais il se réjouissait à l'idée qu'heureux ou malheureux, Gontran ne pouvait plus qu'honorer le nom de Mably.

Les incidents de cette nuit lui inspirèrent une résolution subite; il voulut faire appel à la délicatesse de son ancien rival, lui révéler l'amour qu'il inspirait, le bonheur qu'il avait sous la main et le mettre en demeure de montrer ce qu'il valait. « A tout événement, pensait M. de Lanrose, ma démarche ne mettra pas les choses au pis. Ce jeune homme apprendrait sans moi tout ce que je vais lui dire : vingt-quatre heures de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Mlle Barbot est prise trop à fond pour que ses sentiments n'éclatent pas avant lundi. En éclairant le jeu dès ce matin, nous avons beaucoup à gagner et rien à perdre. »

Dans ces pensées, il cherchait le moyen d'entretenir Gontran en aparté, lorsqu'il fit la rencontre de Lambert. Tout était pour le mieux; la Providence semblait concourir aux vœux du marquis, puisqu'elle lui aplanissait les voies. Il monta, sans perdre une minute, à la mansarde des deux amis. Vous avouerai-je qu'il sentit une violente palpitation au moment d'ouvrir la porte? Jamais peut-être il n'avait été plus ému dans l'escalier d'une maîtresse.

Ce n'était pas assurément son amitié pour Saint-Génin qui se traduisait par de telles angoisses; il y avait autre chose que vous comprendrez mieux dans la suite de ce récit, lorsque vous connaîtrez à fond le marquis de Lanrose. Ce qui lui étreignait le cœur en ce moment était surtout la peur de découvrir quelque sentiment bas dans le cœur d'un gentilhomme.

Vous rencontrez parfois, chez les marchands de curiosités, une vieille montre démodée, usée et même un peu cassée, mais qui marche admirablement et qui vaut cent fois mieux dans sa simplicité que tous nos mécanismes montés sur pierres fines. M. de Lanrose ressemblait à ces vieilles machines : ni la guerre, ni la politique, ni l'amour, ni l'âge, qui use tout, n'avaient pu attaquer le grand ressort de son âme, et ce ressort, que Montesquieu attribue trop exclusivement aux hommes de la monarchie, c'était l'honneur. Le marquis était de ces gens qui donneraient volontiers cent louis pour qu'on ne leur en eût pas volé cinquante; dans le premier cas, il n'y a que de l'argent perdu; dans l'autre, il y a une perte d'estime : on est forcé de mépriser quelqu'un.

Grâce à Dieu, ce parfait galant homme ne fut pas condamné à la triste obligation de mépriser Gontran de Mably.

Il s'excusa d'abord avec cette exquise dignité de certains vieillards : on est toujours tenté de leur demander pardon de leurs excuses. « Si je viens vous

réveiller si matin, dit-il au jeune homme, et si j'usurpe une familiarité permise tout au plus à un ami intime, c'est qu'il y a des intérêts en jeu, des passions aussi, des devoirs peut-être. Vous en jugerez par vous-même, quand vous m'aurez accordé quelques minutes d'audience. »

Gontran se récria, comme bien vous pensez, et se hâta de dire qu'il était entièrement aux ordres du marquis.

M. de Lanrose lui conta tout ce qu'il savait directement ou par ouï-dire. Lorsqu'il eut achevé, le premier mot du jeune homme fut le cri de la nature :

« Allons! bon! voilà ce que je craignais! »

Il rougit aussitôt après, par réflexion, car enfin son aveu manquait un peu de modestie. Dire qu'on a craint d'être adoré, c'est avouer qu'on s'en croit digne et qu'on a l'habitude d'attirer tous les cœurs à soi.

Le marquis poursuivit son petit discours en ces termes :

« Nous avons tous des yeux, et nous pourrions attester au besoin que vous n'avez rien fait sciemment pour éveiller cette passion subite. Mlle Barbot a reçu ce qu'on appelait de mon temps le coup de foudre ; mais personne à La Balme ne vous accusera d'avoir visé au but; vous apportiez la foudre dans vos poches, le coup est parti tout seul ; c'est un pur accident.

— Bien plus qu'un accident, monsieur, c'est un

malheur, et je vous jure que personne ne le déplore plus sincèrement que moi !

— J'en suis sûr. Maintenant, voulez-vous me faire l'honneur de chercher avec moi ce qui est à faire ? Nous ne pouvons pas désirer que notre parent et notre ami commun épouse une jeune fille qui se meurt d'amour pour un autre....

— Pardon ! Mais....

— Permettez que j'aille jusqu'au bout. Je suis presque certain que notre bon Lambert, malgré les avantages.... tranchons le mot ! malgré le besoin qu'il avait de conclure cette union, se retirera spontanément dès qu'il aura appris ce que nous savons, vous et moi.

— Mais il l'aime, monsieur !

— Permettez-moi, de grâce. Lambert, disais-je, s'il voit que sa future aime sérieusement ailleurs, tirera son épingle du jeu et cherchera un autre parti.

— C'est qu'on n'en rencontre pas tous les jours ! Et Lambert, entre nous, n'est pas d'une défaite facile. Il a trouvé Mlle Barbot ; il l'aime, elle est chez lui, le mariage est annoncé, il se fera, monsieur, il faut qu'il se fasse. Le caprice de cette jeune fille est né trop promptement pour avoir jeté des racines bien profondes. C'est une fantaisie d'enfant, un rêve de pensionnaire, rien de plus. Toutes les petites filles ont passé par là ; elles l'avouent à leur mari, quand elles sont un peu franches. Si l'on tenait à honneur d'épouser une femme dont le cœur n'ait battu pour

personne, on ne se marierait jamais. Lambert sait cela comme nous, et s'il l'ignore, par hasard, vous avez, monsieur, plus d'esprit qu'il n'en faut pour le lui faire comprendre.

— Quelle chaleur ! On dirait en vérité que vous craignez de subir les conséquences de votre victoire et de vous voir jeter Valentine sur les bras ! Il me semble pourtant que dans la situation où vous êtes...

— Dans ma situation, monsieur, lorsqu'un homme est réduit à s'expatrier, par sa faute, la grande affaire est de laisser un peu d'estime et d'amitié derrière soi. C'est pourquoi je me lève, avec votre permission, et je fais ma malle en deux temps. Aurez-vous l'obligeance de porter mes adieux et mes excuses à Lambert? Si je prenais congé de lui moi-même, il me retiendrait à bras-le-corps : c'est un vrai diable. Avertissez-le seulement qu'il perdrait ses peines à me poursuivre : j'irai si vite et si loin que nul ne m'atteindra. Quant à Mlle Barbot (sa voix trembla légèrement en prononçant ce nom démocratique), il me paraît superflu de rappeler ma triste personne à son souvenir. Qu'elle m'oublie le plus tôt possible, c'est tout ce qui nous reste à souhaiter pour elle et pour moi. »

Il fit son sac en dix minutes, sous l'œil de M. Larose, et le marquis ne surprit pas dans cette âme vaillante une seconde d'hésitation. On devinait pourtant, sans grand effort de sorcellerie, que l'amour de Valentine n'était pas tombé sur un ingrat. Mais,

si ce brusque départ allait briser quelques fibres, Gontran dissimula fièrement son regret. Il descendit d'un pas léger, par l'escalier de service, avec son bagage à la main. Le marquis le suivit dans la cour des remises, il le vit à l'ouvrage, aidant le serviteur qui attelait le meilleur cheval de La Balme au dog-cart le plus léger. Quand tout fut prêt, lorsque Gontran s'approcha du marchepied en étendant la main vers les rênes, M. de Lanrose l'arrêta un instant et lui dit :

« Je regrette, monsieur, de ne vous avoir pas connu plus tôt. Soyez heureux : c'est le vœu d'un vieillard qui vous estime, qui vous aime, et qui voudrait avoir un fils comme vous. »

Là-dessus il l'embrassa énergiquement, et lui tourna le dos avec une précipitation que ni Gontran ni personne ne pouvait prendre en mauvaise part.

Le dog-cart roulait au grand trot lorsque Lambert sortit de la bibliothèque. Le premier mouvement de l'honnête garçon fut de courir à sa chambre pour serrer la main de Gontran. Il sentait comme un besoin de protester par un redoublement d'amitié contre les injustices de sa mère. Il trouva le nid désert et n'apprit qu'à l'écurie, après un quart d'heure de perquisitions et d'interrogatoires, que son cousin était sur la route de Lyon.

Il ne douta pas un instant que la douairière ou quelque autre autorité de la famille n'eût expulsé son meilleur ami. Cette idée le combla de honte et d'indignation ; pour un rien, il aurait étranglé tous

les habitants de La Balme, sa mère et Valentine exceptées. Mais comme il avait du bon sens, il ne perdit pas un quart d'heure en récriminations stériles. Courir à l'écurie, seller un *cob*, et enfiler la route de Lyon, fut pour lui l'affaire d'un instant.

J'aime à croire que ni la duchesse ni la marquise n'avaient commis d'indiscrétion : il fallait donc que les murailles eussent parlé, car toute la colonie de La Balme connaissait à dix heures les événements de la nuit. M. Fafiaux seul n'en eut vent ; l'homme du ciel était un peu comme ces astrologues qui ne voient pas devant leurs pieds.

Valentine attendit le second coup de cloche pour sortir de sa chambre ; elle descendit, pâle et tremblante, à la salle à manger. Durant la nuit et la matinée, son imagination s'était donné carrière : une longue insomnie et de rares instants de repos lui avaient présenté mille objets effroyables : ruptures, scandales, malédictions, batailles. Le premier homme qu'elle aperçut en descendant fut le chevalier de Grissac. Il s'était emparé du colonel Sombrevaux, et lui démontrait un coup d'escrime avec sa canne.

« C'est infaillible, disait-il ; j'attaque par un battement pour le déranger de sa ligne, je coupe et je tire dessous.

— Mais moi je pare seconde. Je riposte du *tac* au *tac*, et je vous embroche comme un poulet.

— Venez-y voir ! la ligne de seconde est faite pour les petits hommes : c'est notre triomphe à nous autres. Si Lambert me consulte, je ne lui dirai que ça :

ligne basse ! Seconde ou demi-cercle ; ne pas sortir de là. Mably a presque la tête de plus ; ça paraît magnifique : le bras est plus long, le développement des jambes est plus avantageux ; mais la ligne basse rachète tout. Vous avez entendu parler du fameux Bardounèche, le brigand de la Loire ?

— Le capitaine ?

— Commandant, s'il vous plaît. Je lui logeai six pouces de fer dans le flanc droit, là, rien qu'en liant l'épée. Il avait justement six pouces de plus que moi ! *La Quotidienne* a relevé cette coïncidence. Nous nous battîmes au bois de Boulogne, qui était un lieu très-convenable en ce temps-là. Ils nous l'ont bien gâté, si j'en crois la chronique. Reste-t-il un terrain possible aux environs de Paris ? Non, puisque les modernes Saint-Georges sont réduits à courir la Belgique ou la Suisse. »

Valentine lut la contrainte sur tous les visages et l'inquiétude sur plus d'un. Mme de Saint-Génin était pâle. On se parlait à l'oreille ; elle crut voir qu'on la regardait beaucoup. Ni Lambert ni Gontran ne parurent ; on se mit à table sans eux, et personne ne fit de réflexions sur leur absence. La jeune fille n'osa pas demander de leurs nouvelles. M. Fafiaux l'innocent risqua une question. La douairière répondit d'un ton sec qu'ils étaient sortis l'un à cheval, l'autre en voiture, à vingt minutes d'intervalle, et qu'on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Les terreurs de Mlle Barbot n'étaient que trop justifiées par cette nouvelle. La duchesse les aggrava

par une grimace compatissante, par une multitude de petits encouragements tacites :

« Allons, ferme ! semblait-elle lui dire ; il n'y aura peut-être qu'un ou deux bras cassés. »

Pour la première fois depuis longtemps le déjeuner dura une heure tout au plus. Valentine se leva plus morte que vive ; elle suivit Mme de Saint-Génin qui s'éloignait en la regardant d'un air rogue.

« Pour Dieu, madame, lui dit-elle, accordez-moi quelques minutes d'entretien ! »

La baronne la fit entrer dans une pièce sans feu, presque entièrement démeublée, qui servait de salle à manger lorsqu'on dînait entre soi. Là, Valentine se jeta presque aux pieds de sa farouche belle-mère et lui dit :

« Je vous en supplie, apprenez-moi ce qui se passe ! Y a-t-il du danger ? Vous ne répondez pas ! Plus de doute, ils se battent !

— Vous l'auriez mérité par vos étourderies, terrible enfant !

— Je vous jure, madame, que j'en mourrais de douleur ! Si j'ai été légère, inconséquente, le cœur n'y était pour rien. Je me laissais aller ; je ne savais pas, moi, à quels dangers nos moindres fautes exposent les hommes.

— Ainsi, vous regrettez ce que vous avez fait ?

— Je n'ai rien fait de mal ! S'il s'est glissé dans mon cœur un sentiment ou plutôt un trouble involontaire, j'ai prié, j'ai pleuré, j'ai demandé à Dieu de m'envoyer la force qui dompte les tentations.

Que faut-il faire de plus ? Je suis prête, madame. Je me dévouerai toute ma vie à monsieur votre fils ; je le servirai comme une esclave,... et vous aussi ! Je n'aimerai que lui, il aura toutes mes pensées : obtenez seulement qu'il renonce aux idées de vengeance ! Je mourrais s'il y avait une goutte de sang répandue pour moi. »

La baronne était bien sûre qu'il n'y aurait pas de sang versé. Son unique souci aurait pu se traduire en ces termes : « Pourvu que mon nigaud de Lambert ne nous ramène pas son cousin ! »

Mais elle jouissait du trouble de Valentine. Cette femme, inférieure en tout à sa future belle-fille, et positivement enragée de voir son avenir à la merci d'une enfant, se vengeait avec délices. On l'avait dominée par l'intérêt ; à son tour, elle dominait par la peur. Elle s'amusa quelque temps des angoisses de la pauvre petite, elle sut même en tirer profit. Pour un rien, Valentine l'eût priée à genoux d'avancer le jour du mariage. L'innocente avoua ses infidélités vénielles, elle promit tout ce que l'on voulut ; elle foula aux pieds cet amour naissant, si frais et si brillant la veille ; elle arracha Gontran de son cœur. Ainsi, le même jour, à quelques heures de distance, deux êtres qui semblaient nés pour vivre ensemble et qui s'étaient adorés dès le premier coup d'œil, renonçaient l'un à l'autre, et abjuraient solennellement leur amour.

X

OU L'ON VERRA L'ÉTONNEMENT D'UN FERMIER ET PLUSIEURS CHOSES INTÉRESSANTES

Lambert eut beau courir, il ne rejoignit pas son cousin sur la route. Il rencontra bien le dog-cart, mais vide et revenant au pas. Le cocher lui apprit qu'il avait déposé M. le comte à la gare, et pour la première fois Saint-Génin maudit le chemin de fer qui arrivait à Lyon depuis quelques mois.

Cependant, au lieu de rebrousser chemin, il poussa jusqu'à la gare. Non qu'il eût aucun espoir de trouver Gontran : il allait devant lui en vertu de la vitesse acquise, comme la grosse cavalerie qui ne saurait arrêter court. On rencontre souvent de ces natures lourdes et comme cuirassées; il faut un grand effort pour les mettre en mouvement, mais, une fois lancées, elles renverseraient les murailles de la Chine : elles ont besoin d'user leur force et d'aller jusqu'au bout.

L'événement justifia par hasard cette course assez

illogique. Gontran n'était pas encore parti. En s'éloignant de La Balme, il n'avait consulté que son cœur et sa loyauté; c'est à Lyon seulement qu'il s'avisa de consulter l'itinéraire. Il s'aperçut alors qu'il avait deux heures devant lui, et comme il savait son Lambert sur le bout du doigt, il se mit en sûreté pour deux heures dans un café du voisinage. Mais Lambert, à son tour, prit des renseignements, et s'étant démontré à lui-même que Gontran n'était pas parti, il l'attendit de pied ferme. Le comte de Mably se sentit appréhender au corps à l'instant où il pensait prendre son billet pour Marseille.

« Prends-en deux, lui dit Lambert, ou n'en prends pas du tout! »

Il fallut s'expliquer; la discussion fut longue et permit au train de partir. Les deux cousins passèrent presque toute la journée ensemble, l'un refusant *mordicus* de retourner à La Balme, l'autre jurant qu'il n'y retournerait pas seul.

Gontran ne prouva pas sans peine à son ami qu'il s'était éloigné spontanément de La Balme. Lambert voulait à toute force que sa mère eût violé les lois de l'hospitalité; il se faisait un point d'honneur de réparer ce qu'il considérait comme un crime. Il en dit tant sur ce point que le fugitif, après de longues tergiversations, aborda brutalement la vérité vraie.

« Je m'en vais, lui dit-il, parce que ta future est une enfant; parce que je suis un Parisien, bête rare et curieuse; parce que, sans penser à mal, elle égarait de mon côté une attention qu'elle te doit tout

entière; parce que je t'aime trop pour vouloir te faire tort d'une de ses pensées ou d'un de ses regards. Comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai brûlé la politesse? Tu me connais, je ne suis pas assez fat pour me croire plus séduisant que toi. Mais, au milieu d'un personnel qu'on a vu tous les jours, depuis le déjeuner jusqu'à minuit, pendant cinq semaines, une nouvelle figure, un élément inconnu, si médiocre qu'il soit en lui-même, produit le même effet qu'un point trop blanc dans un tableau : ça tire l'œil, comme disent les artistes. Or, mon ami, tu tiens en ce moment la meilleure semaine de ta vie; ces quelques jours qui précèdent le mariage sont tissus d'or et de soie, pour emprunter le langage de ta cousine Haut-Mont. S'il entre un peu d'alliage dans le métal, on n'en sait rien; si la soie est mélangée de quelques brins de coton, tout le monde l'ignore. Il n'y a que des perfections dans une fiancée; il n'y a que des qualités dans un futur mari : chacun des deux représente exactement, et sans les restrictions de l'expérience, l'idéal de l'autre. Jouis donc du présent, et chasse à coups de fourche l'ami ou l'ennemi qui jetterait, même innocemment, du poivre dans ton miel! Écoute : en arrivant ici, quand j'ai su par tes confidences que tu n'étais pas bien sûr d'être adoré à fond, je me suis promis de faire bonne garde, de débusquer l'ennemi s'il y en avait un, et de veiller sur ton trésor comme le tourlourou qui garde la Banque de France et qui n'a pas dix sous dans sa poche. J'ai constaté avec joie que

tes craintes étaient folles et que ta femme avait le cœur libre ; il faut ça pour que l'apparition du premier passant venu lui ait donné des distractions si fortes. Tu n'as donc rien à craindre de personne, puisque le passant a passé. Je m'en vais plus rassuré sur ton avenir que je ne l'étais avant-hier matin. Embrassons-nous pour la dernière fois, laisse-moi te souhaiter tout le bonheur que tu mérites, et donne-moi le bon voyage! »

Ni ce discours ni les bonnes raisons que Gontran fournit par douzaines n'ébranlèrent l'obstination de Lambert. Après quatre heures de débat, les deux cousins, lassés plutôt que convaincus, transigèrent. « Je consens, dit le baron, à retourner là-bas sans toi, mais à une condition expresse : c'est que tu resteras à Lyon jusqu'à lundi, et que lundi, à six heures du soir, tu viendras assister à notre mariage. »

Gontran tenait à partir au plus vite; que ferait-il tout seul à Lyon jusqu'à lundi?

« Et que ferais-tu seul à Toulon? D'ailleurs lundi, c'est après-demain; et Lyon mérite d'être vu, que diable! C'est une ville qu'on peut admirer, quand même on arrive de Paris. Tu m'as promis jusqu'au 24; je te garde jusqu'au 24. J'ai donné tes noms et ton âge au maire des Bréaux, puisque tu dois être mon témoin avec mon cousin Lanrose. Je parie que l'acte est déjà tout du long sur les registres de l'état civil; il n'y faut plus que les signatures. Veux-tu donc, par un caprice, bousculer tout l'état civil? »

Enfin Gontran se décida. Son retour à La Balme à

l'heure même du mariage ne pouvait plus nuire à personne. Il sentit bien au fond du cœur que cette solennité ne lui causerait pas un plaisir sans mélange. Toutefois, le désir de revoir encore Valentine eut peut-être quelque influence sur sa résolution.

Lambert ne permit pas que son cousin passât ces deux journées à l'hôtel. Il le mena chez lui, sur cette place Bellecour qui est une des plus admirables du monde, et le remit aux mains de la vieille Louison.

Louison avait élevé son jeune maître; elle connaissait donc Mably de longue main. « Tiens, ma vieille, lui dit Lambert, voici un homme que je te confie : c'est le petit Gontran, qui a grandi. Ne le laisse manquer de rien, pendant deux jours qu'il courra la ville. La grande berline viendra le prendre lundi soir, et toi aussi. »

A ces instructions officielles il ajouta un avis secret :

« Je te préviens qu'il est devenu assez triste et même un peu fantasque. Il serait capable de quitter la maison en catimini et de filer au bout du monde. Range donc ses affaires de façon qu'il ne puisse pas boucler sa malle sans ta permission.

— Compte sur moi, répondit la bonne vieille; tu feras mes compliments à *la* mère et à toute la société. »

Le baron repartit au galop pour La Balme. Valentine semblait l'attendre à la fenêtre du salon. Elle parut fort émue en le voyant arriver seul, mais l'é-

clat joyeux de cette bonne figure la rassura promptement. Il raconta du ton le plus naturel que son cousin Mably était retenu à Lyon par quelques affaires, mais qu'il avait promis d'assister à la noce.

Valentine fut gracieuse, presque tendre avec son fiancé ce soir-là. A table, au jeu, partout, elle répondit à ses empressements par le plus frais sourire et les paroles les plus douces. Seulement elle s'évanouit à propos de rien vers onze heures du soir. On la remit sur pied à force de vinaigre : puis, comme elle était assez faible, Lambert la porta jusqu'en haut. La duchesse la mit au lit et même témoigna l'intention de lui tenir compagnie; mais elle préféra demeurer seule. L'oncle Fafiaux parut très-étonné de cette syncope; il assura que de la vie sa nièce n'avait éprouvé pareil accident.

Le lendemain, au petit jour, Lambert courut à Lyon. Tout le château dormait encore; les servantes lui dirent que Valentine n'avait pas sonné de la nuit.

A Bellecour, il trouva Louison toute seule. « L'oiseau est déniché, dit la vieille fille; je ne sais pas quel plaisir il peut avoir à courir si matin dans la neige fondue. Mais ne crains rien; ses hardes et ses papiers sont sous clef.

— Qu'est-ce qu'il a fait hier soir?

— Rien. Il a soupé pour rire : un petit *guignon* de pain et le blanc d'une aile de poulet. Je lui conseillais d'aller voir la comédie; il a mieux aimé s'ennuyer ici. Il s'est chauffé les pieds, il a cherché un

livre; il n'a pas lu, il s'est promené, il s'est couché, il n'a pas dormi.

— Qu'en sais-tu?

— La bougie a brûlé jusqu'au bout, et il l'a éteinte au moment où elle allait casser la bobèche. Il a quelque chose, ce garçon-là. Lui qui était si gai! Te rappelles-tu quand il me coupait mes cheveux pour faire des pinceaux? Eh! j'oubliais : il a parlé tout haut pendant la nuit.

— Ah! et qu'est-ce qu'il a dit?

— Comment veux-tu que je le sache? Ma chambre est au-dessus, tu sais bien. Les paroles ne sont pas des souris pour percer les plafonds.

— Merci, Louison; continue. Je reviendrai demain. Ne lui dis pas que tu m'as vu aujourd'hui. »

Lambert rentra au château par le chemin des fermiers; on était éveillé, mais personne ne sut qu'il était allé à la ville. Il eut encore le temps de s'habiller avant la messe. Valentine pria avec une effusion qui fut remarquée. L'oncle Fafiaux admirait que le mariage, une institution tolérée plutôt que permise, apportât dans cette jeune âme comme un redoublement de ferveur. Il se réjouit à l'idée que sa nièce ne serait jamais semblable à cette scandaleuse petite duchesse de Haut-Mont, qui tenait son livre à l'envers en ce moment même.

L'excellent Saint-Génin employa le reste de la journée à faire sa cour. Il remplit ce devoir en conscience, à la satisfaction de toute la famille, sans excepter la douairière, qui n'était pourtant pas facile

à contenter. Il eut encore de l'esprit; toutefois sa gaieté était peut-être un peu plus nerveuse que naturelle. Ce n'était pas l'eau qui coule de source, mais une eau forcée qui jaillit. Telle fut du moins l'impression qu'il produisit sur Éliane et M. de Lanrose. Valentine lui donna la réplique; mais, elle aussi, fut jugée moins naturelle qu'à l'ordinaire. Ses grâces étaient un peu tendues et son enjouement voulu. Elle rit très-violemment après déjeuner : les larmes jaillirent.

A six heures du soir, juste comme elle allait goûter à son potage, elle fut prise d'une petite convulsion assez fréquente chez les femmes et connue sous le nom d'attaque de nerfs. M. Fafiaux protesta que sa nièce n'avait jamais été sujette à cette maladie; qu'il n'aurait pas manqué d'avertir la famille; que le devoir des parents était de déclarer le passif de la santé comme celui de la fortune, que...

« Laissez donc! lui dit la douairière; dans quelques jours, elle se portera mieux que moi. »

Heureusement la jeune fille se remit assez vite, mais l'appétit ne lui revint pas. Elle causa, du reste, avec une gaieté, une fougue, un brio qui devaient rassurer toutes les craintes. Les séductions du jeu, qui depuis quelques jours la laissaient fort indifférente, la reprirent tout à coup ce soir-là. Elle pria spontanément M. de Saint-Génin de s'associer avec elle, mais elle refusa d'écouter ses conseils. Elle gagna beaucoup, puis perdit le quadruple de ce qu'elle avait gagné, et la mauvaise fortune l'égaya

cent fois plus que la bonne. « Je suis charmée, dit-elle, de voir que je saurais ruiner un mari! »

Ce soir-là, Mme de Haut-Mont essaya de savoir ce qu'elle pensait de Gontran : elle répondit par l'éloge de Lambert, et la pauvre duchesse se retira, de guerre lasse, donnant sa langue aux chats, qui n'avaient jamais rien croqué de si friand.

Lambert retourna le lendemain matin à la place Bellecour. Louison l'attendait. « Pas de bruit! lui dit-elle : il dort depuis une heure ou deux. Hier, il n'a fait qu'aller et venir; il est sorti, il est rentré; il avait l'air d'une âme en peine.

— A-t-il mangé?

— Pas la grosseur d'une noisette! Je lui avais pourtant fricoté de bons petits plats; mais rien ne lui dit : c'est comme un sort.

— Allons! tant mieux.

— Comment?

— C'est vrai, ma pauvre vieille; tu ne peux pas savoir. Mais, sois tranquille, tout s'éclaircira bientôt. A la grâce de Dieu!

— Dis donc, eh! mon garçon! Sais-tu que toi non plus tu n'as pas l'air d'aller à la noce!

— Louison, mets-toi bien en tête que l'homme ne sait jamais où il va. A tantôt!... Aujourd'hui, tu peux lui dire que je suis venu; je m'en moque!

— On y dira.

— Écoute encore un mot. La Providence se charge quelquefois de nos affaires; dans ces cas-là, on serait bête de lui lier les mains. Si par hasard, au mo-

ment de partir ou même avant, dans la journée, il faisait mine de prendre son sac et de courir au chemin de fer, ne le retiens pas. C'est qu'alors Dieu voudra qu'il s'en aille. Tu m'entends bien? Laisse-le faire aujourd'hui tout ce qu'il lui plaira, ne le pousse ni d'un côté ni de l'autre. Je remets tout au destin, ma fille, parce que le destin, vois-tu, c'est le bon Dieu déguisé en aveugle : il est encore un milliard de fois plus clairvoyant que nous. »

Il s'enfuit là-dessus, laissant sa vieille bonne fort intriguée et un peu soucieuse. De même que les animaux devinent parfois l'approche d'un orage, cette créature naïve, ignorante, illettrée, pressentait un événement. Elle avait vu son jeune maître plus troublé que de raison, elle comprenait dans son instinct que le comte de Mably n'était pas étranger aux agitations de Lambert. Quelque chose lui disait que les dernières paroles du baron enveloppaient comme un désir, une espérance vague : aussi attendit-elle avec anxiété le réveil du beau cousin. Il dormait encore à midi. Elle s'imagina un moment qu'il n'ouvrirait pas les yeux de la journée : le cas échéant, je crois qu'elle fût montée en voiture sans lui. Entre une heure et deux, il sonna pour demander de l'eau chaude, un coiffeur, et la clef de l'armoire où l'on avait serré ses habits. Louison affecta de croire qu'il était décidé à se mettre en voyage; elle s'avança beaucoup plus loin que son maître ne l'avait permis. Non-seulement elle conta les deux visites matinales que Lambert lui avait faites, mais

elle dit en propres termes que si les affaires de M. le comte lui commandaient de quitter Lyon, M. le baron le dégageait de toutes ses promesses.

Gontran ne vit dans ce message qu'une nouvelle et peut-être excessive délicatesse de son ami. « Non, dit-il, non, ma brave Louise, je ne profiterai pas de la liberté qu'il me rend. Puisque j'ai tant fait que d'attendre deux jours ici, je veux aller jusqu'au bout et lui montrer combien je l'aime. »

La vieille riposta comme elle put, assez timidement, en femme qui n'a pas reçu d'instructions positives : il tint bon. La nuit tombante le trouva cravaté de blanc, coiffé à l'air de sa figure par le meilleur artiste de Lyon, et *very regular indeed* dans son dernier habit d'Alfred.

Il monta par quatre marches dans une berline d'apparat où trois bons gentilshommes du cru avaient pris place avant lui. Louison fut hissée sur le siége à housse, à la gauche du cocher en lampion, et l'équipage partit au grand trot dans la direction de La Balme.

Chemin faisant, le comte de Mably fut en butte aux aménités de trois seigneurs trop polis, qui l'avaient presque battu pour lui faire accepter une place du fond. La noblesse de province est un peu complimenteuse : ces messieurs se firent la main sur Gontran qu'ils savaient étroitement lié avec le futur mari. On lui servit coup sur coup l'éloge de Valentine, le panégyrique de M. Fafiaux, et l'énumération des biens réels que la jeune fiancée avait reçus en

héritage. Il était dit que le pauvre garçon endurerait le supplice de Tantale sans un demi-quart d'heure de répit.

A la porte du château, sous une marquise improvisée, Lambert attendait sa berline comme un accusé son arrêt. Il n'osa pas lever les yeux vers Louison, encore moins lui demander si le chargement était complet. Les lampes du vestibule éclairaient mal l'intérieur de la voiture, et les lanternes ne l'éclairaient pas du tout. Le pauvre Saint-Génin reconnaissait chacun de ses hôtes à mesure qu'ils se montraient à la portière ; il en salua trois par leur nom, donna trois poignées de main, chercha vaguement une quatrième figure, ne la vit pas apparaître, et repoussa la portière avec un joyeux fracas.

« Tu ne veux donc pas de moi ? » cria Gontran.

Il s'était attardé quelques secondes à serrer un plaid ou une couverture. Lambert poussa un cri, étendit les deux mains, arracha son cousin de la voiture comme on extrait un escargot de sa coquille, et l'embrassa bruyamment cinq ou six fois :

« Ah ! te voilà ! lui dit-il ; c'est bien toi ! Je te tiens ! Tu ne peux pas savoir... Mais tu es arrivé ; c'est l'important ! Je crois.... je veux.... je suis bien aise, mon cher Gontran ! Dieu soit loué ! Je suis bien aise ! » Et cent autres phrases aussi décousues, aussi vides de sens et aussi pleines de cœur.

Pour le besoin de la circonstance, tout le rez-de-chaussée de La Balme avait été transformé en salles

à manger. On n'avait respecté qu'un salon et la bibliothèque, et la foule entassée dans ces deux pièces s'y étouffait. C'est que la douairière, une fois en dépense, avait voulu frapper un grand coup. A ses trente invités, tous gens de la famille, elle ajouta un renfort de cent cinquante ou deux cents personnes, choisies dans le département du Rhône et dans le voisinage des Bréaux. Le maire, l'adjoint, le conseil municipal de la commune, tous les vassaux et vavassaux de La Balme étaient conviés à la vieille mode. On leur avait fait cuire des porcs et des moutons entiers : il fallait que les races futures conservassent éternellement le souvenir de cette fête, et que la postérité la plus reculée célébrât la munificence des seigneurs de Saint-Génin.

Vainement le petit père Fafiaux avait voulu modérer ces largesses : « Ah ! tant pis ! répondait la dame, je marie mon fils et j'espère bien ne le marier qu'une fois. C'est donc une dépense qui ne passera pas en habitude. »

Gontran et son fidèle ami durent jouer des coudes pour arriver jusqu'à Valentine à travers cette cohue improvisée. Les hôtes du mois dernier, la duchesse si sémillante, Éliane si belle, Yolande si coquette, le marquis si élégant, Mme de Champsaison si tranchante, étaient comme perdus, noyés, évanouis, dans le flot des nouveaux venus. Aucune voix connue ne perçait le murmure épais de la foule, ou si quelque note se détachait sur le fond, c'était par-ci par-là le juron d'un conseiller municipal en go-

guette. Les bonnes gens des Bréaux s'étaient un peu rafraîchis en attendant le dîner.

Valentine avait quitté sa chambre aussi tard que possible : elle ne se résolut pas aisément à tomber au milieu de cette multitude. Protégée par son oncle, par son futur et quelques amis de la maison, elle fendit la presse sans accident, et se réfugia dans un coin du salon, fortifié tant bien que mal par une demi-douzaine de chaises. C'est là qu'elle reçut en plein visage plus de coups d'encensoir qu'il n'en aurait fallu pour défigurer tous les sphinx de la haute Égypte. Les compliments tombèrent sur elle aussi dru qu'une grêle de juillet ; je dois vous avouer qu'elle ne les méritait guère. La pauvre petite était laide, sinon à faire peur, du moins à faire peine. Ce n'était pas la faute de sa toilette : une robe de tarlatane blanche n'a jamais déparé personne, surtout quand elle est bien coupée, sans aucun ornement et décolletée dans la juste mesure. Mais les larmes avaient rougi, terni, bouffi ces beaux yeux ; la douleur et les veilles avaient fouetté, marbré, maculé cet admirable teint d'une transparence enfantine. Or, le blanc est une couleur terriblement sincère ; les femmes ne devraient le prendre que dans leurs jours de beauté ; il n'a ni les complaisances du bleu, qui adoucit les traits, ni les complicités du rose, qui se reflète en jeunesse et en fraîcheur sur celle qui le porte. Valentine était donc laide, et, pourtant, faut-il que je l'avoue? Gontran la trouva plus belle que jamais. Il eût mal pris son temps pour faire le

difficile : vous auriez dit que lui-même il avait vieilli de dix années en deux jours.

Lambert eut la cruauté de les rapprocher malgré eux : il obligea son cousin à marcher dans la foule jusqu'à l'angle où la pauvre enfant aurait pu se croire à l'abri ; il surveilla avec une sorte de malice sombre le regard plein de larmes qu'ils échangèrent entre eux ; il vit Gontran se pencher sur la petite main tremblante et l'effleurer de sa moustache, et il sourit en égoïste et en sournois. Tel fut au moins le jugement de Mme de Haut-Mont, qui dévorait des yeux ce drame à trois personnages.

La douairière n'en perdit rien ; aussi, quelle joie ! elle eût donné quelque chose pour féliciter publiquement ce digne fils. Gontran vint la complimenter ; elle lui répondit à peine. Elle avait bien d'autres chiens à fouetter, jarnidieu ! Elle pensait qu'il était six heures, que le repas finirait à neuf, et qu'à dix un joli trait de plume lui donnerait en bel argent cent cinquante mille francs de rente. A la porte le Gontran ! Si l'on avait quelque chose de reste, on le mangerait bien sans lui, comme dit la chanson.

Les quatre ou cinq diners (tout autant) furent servis à l'heure dite. On avait fait venir une armée de serviteurs empruntés aux hôtels et aux restaurants de Lyon. La table de famille, dressée à sa place ordinaire, n'avait pu recevoir qu'une rallonge de plus. Et comme il fallait absolument y faire asseoir dix nouveaux convives, depuis le directeur de Valentine, M. Parisot, jusqu'au maire des Bréaux, que la douai-

rière ne perdait pas de vue, on détacha quelques parents vers les tables voisines. Gontran fut de ceux-là : c'était la reine mère qui avait mis les petits papiers sur les assiettes.

Il acceptait son destin avec résignation ; peut-être même était-il aise de passer la soirée loin des yeux de Valentine. Mais Lambert s'aperçut de cette exclusion après le potage. Il fit un bruit d'enfer, querella le maître-d'hôtel, discuta tout haut avec sa mère, et prouva qu'en se serrant un peu, on pouvait donner une place à son ami. La place faite, il s'en alla lui-même à la recherche de Gontran, saisit son bras de la main droite, son couvert de la main gauche, et opéra ainsi le déménagement à lui seul.

« Maintenant, dit-il, je peux dîner. Je suis entre les deux personnes que j'aime le plus au monde.... après toi, ma chère maman. »

Il pouvait dîner ; il dîna. Jamais, depuis longues années, il n'avait donné le spectacle d'un si prodigieux appétit. Il but en proportion et parla de même ; il lança un feu d'artifice de gros pétards à bon marché et de fusées de pacotille. Ceux qui ne connaissaient pas ses talents dans l'art de boire supposèrent qu'il était ivre avant le rôti. Sa mère lui fit des yeux terribles ; la duchesse pensa qu'il triomphait en homme mal élevé ; Valentine le regardait de temps à autre avec un étonnement vague ; le marquis devina quelque secret dessein sous ce tapage intempestif.

« Voilà, pensait-il, un garçon qui cherche à s'é-

tourdir lui-même. Il prépare une lourde sottise ou une action sublime. Laquelle des deux ? Je ne sais. L'une est aussi vraisemblable que l'autre, étant donnés le caractère et l'éducation de Lambert. »

Quant au papa Benot, maire des Bréaux, il était en extase. Il buvait, il regardait, il riait, il écoutait, il se curait les dents avec sa fourchette, et s'écriait à chaque bon mot de son jeune seigneur :

« Ah ! sapré nom de nom de nom de nom de nom ! »

Valentine et Gontran jeûnèrent ce soir-là, sans s'être donné le mot. Ils n'échangèrent pas deux paroles, et leurs regards ne se rencontrèrent jamais. Toutefois, si Mlle Barbot laissait paraître sa douleur, Gontran, plus fort et plus bronzé, cacha parfaitement sa mélancolie. Il se mêlait à la conversation toutes les fois qu'elle n'était pas trop bruyante. M. l'abbé Parisot, chanoine de la cathédrale, remarqua ce jeune homme et demanda ce qu'il était.

« Peu de chose, répondit M. Fafiaux : un égaré de Paris, à qui je n'aurais pas donné ma nièce.

— Monsieur Fafiaux, dit Éliane, il ne faut point désespérer des pécheurs, si vous voulez les convertir.

— Oh ! madame la marquise, ce jeune homme a trop d'esprit pour qu'un pauvre vieillard comme moi entreprenne jamais sur son âme. C'est un travail de femme ce que vous demandez là. »

Le festin se prolongea jusqu'à neuf heures et demie. Si mes lectrices délicates sont d'avis que la

table tient trop de place dans ce récit, je les supplie de ne point s'en prendre au narrateur, mais à la vie de province, qui est partout la même, à Grenoble comme à Lille, à Rouen comme à Lyon. Le café fut servi sur les cinq nappes : il n'y avait plus de salon assez grand pour réunir tous ces convives dilatés par trois heures de bonne chère.

La baronne, en levant la séance, avertit ces messieurs qu'ils avaient juste le temps de brûler un cigare, le mariage étant pour dix heures précises.

« Toi, dit-elle à son fils, j'espère que tu te priveras de fumer aujourd'hui.

— Pourquoi donc ça, maman ?

— Mais quand cela ne serait que pour embrasser ta femme.

— Eh bien, moi, chère maman, je te parie dix sous que je vais fumer ma pipe, et que, malgré ma pipe, Mlle Barbot m'embrassera ce soir avec frénésie !.. Le mot a l'air de vous étonner, mademoiselle : à votre aise ! Vous êtes parfaitement libre de tenir mon pari. »

Cette plaisanterie parut de mauvais goût au maire lui-même. Il dit à son voisin : « Le jeune homme est un peu parti pour la gloire. Mais bah ! c'est l'ordinaire aux belles noces. Monsieur me croira si monsieur veut : le jour de mon mariage on m'a porté au lit. »

Les hommes se dispersèrent dans la maison ; ils envahirent le billard, les corridors et quelques chambres. Les femmes allèrent se rajuster, selon l'usage; pendant une demi-heure le château fut

plein de bruit, de mouvement et de fumée. A dix heures, un coup de cloche appela tout le monde à la bibliothèque. Les deux salons voisins avaient été déblayés à la hâte et les portes ôtées.

Le baron de Saint-Génin arriva des premiers avec le cher Gontran, qu'il n'avait pas lâché une minute. Il avait même abusé quelque peu de cette patiente et solide amitié, parlant à tort et à travers, vantant les grâces de Valentine, célébrant le bonheur qu'il espérait goûter auprès d'elle, reprochant à Mably ses dédains pour Mlle Pichard, insistant sur les fatigues, les privations et les dangers de la guerre, puis espérant que le cousin, s'il ne laissait pas ses os en Crimée, viendrait baptiser un gros garçon avant un an. Gontran supporta galamment un bavardage ennuyeux et quelquefois cruel dans sa bonhomie rustique. Il expliquait ce débordement de paroles par la double ivresse de l'amour et du vin. Peut-être se dit-il une fois par hasard que Mlle Barbot n'allait pas vivre en compagnie d'un esprit digne d'elle : mais si cette réflexion traversa son cerveau, elle n'y laissa pas plus de traces qu'un éclair dans le ciel.

Sa pensée dominante, celle qu'il se répétait incessamment à lui-même, était celle-ci : « Lambert est mon parent, mon ami ; c'est un homme d'honneur, un cœur d'or ; il mérite d'être heureux et d'épouser celle qu'il aime. »

Cependant le père Benot, ceint d'une écharpe neuve et flanqué de son maître d'école, répétait sa

leçon comme un écolier studieux à la veille des examens. Il relisait en aparté dans son Code Napoléon le chapitre relatif aux droits et aux obligations des époux. Le maître d'école, un de ces odieux cumulards qui occupent sept ou huit places pour gagner 600 fr. par an, vérifiait pour la dixième fois les papiers exigés par la loi. Deux fauteuils attendaient Lambert et Valentine ; quatre chaises réunies deux par deux étaient destinées aux témoins. Mme de Saint-Génin, la tante de Narbonne, la duchesse, la marquise, la comtesse Adhémar et les autres parentes se serrèrent sur deux banquettes.

Le marquis de Lanrose, en prenant place auprès de Gontran, lui jeta un regard tout chargé de consolations amicales ; il lui serra la main avec force, comme un homme qui veut faire passer son énergie dans le corps d'autrui. M. Fafiaux et l'abbé Parisot se placèrent derrière Valentine. La bibliothèque était vaste : outre la famille au complet, dix ou douze étrangers s'y tenaient debout contre la cheminée, contre les rayons, contre les murs ; et l'on voyait onduler dans les salons voisins quelques centaines de têtes.

« Avec votre permission, madame la baronne, y sommes-nous ?

— Oui, Benot, commencez.

— Nous allons donc procéder à la célébration du mariage. »

Le cœur de Valentine battait si fort qu'elle croyait en entendre le bruit à ses oreilles. Elle se laissa

tomber dans son fauteuil, tandis que M. Benot énumérait les divers actes qui lui avaient été transmis. Lambert suivit son exemple, mais il ne semblait pas ému comme elle, à beaucoup près. Il se tournait dans tous les sens et regardait tour à tour Valentine, Gontran, M. Faflaux, le vieil anneau scellé dans le mur, le clou du martinet, et la baronne de Saint-Génin, sa terrible mère.

On invita les futurs époux à se lever. Mlle Barbot était si faible que Lambert lui donna un coup de main : « Courage, lui dit-il à l'oreille, ça ne sera rien. » Valentine fixa sur lui ses grands yeux étonnés.

Le maire lut couramment les articles du Code : cinq ou six femmes tirèrent leurs mouchoirs par réminiscence. Le moment décisif était venu; il se fit un silence profond dans l'assemblée, et l'officier de l'état civil, avec cette solennité que la loi communique à ses plus modestes agents, dit à Lambert :

« Lambert Jean-Stanislas, baron de Saint-Génin, vous prenez pour femme et légitime épouse Dorothée-Valentine Barbot, ici présente?

— Non! répondit Lambert, attendu qu'elle aime Gontran, qu'elle en est aimée, et j'aime mieux la voir heureuse avec lui que malheureuse avec moi! »

Un grand cri s'éleva dans l'assemblée avant la fin de cette phrase un peu longue. Mais comment exprimer les passions diverses qui vinrent se réunir et se confondre en un seul : *Ah!*

Valentine porta les deux mains à son front, comme une femme qui se sent devenir folle; puis elle étendit ses bras vers le bon Saint-Génin, le saisit par la tête et l'embrassa trois ou quatre fois en lui disant merci.

La douairière s'élança vers lui avec le rugissement d'une tigresse en deuil de ses petits. Les chers petits millions qu'elle avait choyés, caressés, allaités cinq semaines, étaient ses vrais enfants. Quant à Lambert, il n'était bon qu'à tuer. On l'ôta des griffes de cette mégère.

Gontran allait sauter au cou de son ami lorsque Mme de Saint-Génin fit le geste de lui sauter aux yeux. Voyant qu'il y avait un peu d'encombrement de ce côté, il se retourna vers sa chère Valentine, et ces deux êtres charmants seraient tombés dans les bras l'un de l'autre sans l'intervention subite de M. Faflaux. « Jamais! criait le vieillard en se cramponnant à sa nièce, jamais tu ne seras la proie d'un mécréant comme lui. Voilà les dignes fruits du mariage civil! le scandale, le malheur et la désobéissance! Honte à ces lois impies qui permettent à un paysan de parodier le sacrement du mariage en l'absence de Dieu! Raca sur lui! Raca sur toi! Raca sur tout le monde! » Il était très-gentil, dans sa sainte colère : un petit Jupiter de poche.

Je vous fais grâce de cent détails; il faudrait, pour ne rien omettre, écrire ce passage avec dix plumes liées ensemble, comme les écoliers lorsqu'ils font un pensum. La sagacité des lecteurs et surtout des

lectrices achèvera le tableau sur mon simple croquis.

Vous devinez que la noble Éliane ne resta pas indifférente devant un tel événement. Gontran racheté de la guerre, marié, installé prochainement à Paris, et lié avec le marquis de Lanrose? Que de nouvelles en peu de mots : les unes excellentes, les autres déplorables, et quelques-unes inquiétantes!

Le marquis cria bravo avant tout examen de la chose. La belle conduite de Gontran l'avait touché; le renoncement de Lambert le transporta d'une noble joie; il tenait par les mains ces braves jeunes gens, les choquait l'un contre l'autre, les embrassait tout embrassés, et réchauffait son vieux cœur au feu de cette jeunesse. Mme de Haut-Mont se donna le plaisir de complimenter les deux amis :

« Mon cousin, dit-elle à Lambert, vous avez eu plus d'esprit en une seconde que Molière dans toute sa vie; vous avez trouvé le vrai moyen de ne pas être... vous savez comment il disait. Vous savez aussi qu'il le fut. »

A Gontran : « Mon ami, je suis heureuse du bonheur qui vous échoit; le beau sang des Mably va refleurir sur la terre. Venez me voir souvent à Paris, et donnez-moi votre femme à instruire. J'ai déjà commencé; la petite tient de moi. »

Une seule personne s'évanouit; ce fut la pauvre tante de Narbonne. Mais on n'a jamais su s'il fallait attribuer cet accident à la surprise ou à l'indigestion.

Parmi les invités qui n'étaient pas de la famille, on en vit deux ou trois se désoler de la rupture comme d'un malheur personnel. Ceux-là peut-être étaient des créanciers qui comptaient partager la dot de Valentine.

Le maire des Bréaux et son maître d'école se regardaient face à face et ne savaient que penser.

« Y êtes-vous, Chapaillis?

— Je n'y vois que du feu, monsieur le maire.

— Si M. le baron ne voulait pas se marier, il n'avait pas besoin de se mettre en frais.

— Entre nous, monsieur le maire, je crois qu'il avait peur de Mme la baronne, et qu'il a voulu faire la chose en public, pour mettre tout le monde de son côté. Mais ils n'ont pas l'air trop contents, les autres! »

Lambert interrompit leur entretien :

« Ce n'est pas tout, père Benot; vous allez vous rasseoir là et marier Mlle Barbot à mon cousin Gontran de Mably.

— Ah! mais que non, notre jeune maître : ça serait de bon cœur, puisque la chose vous convient; mais les papiers du futur? et les publications légales? et le consentement des parents? sans compter que ni l'un ni l'autre des conjoints n'a son domicile dans la commune. Je parie qu'il faut plus de quinze jours pour raccommoder cette affaire-là. Vous auriez eu bien plus tôt fini de vous marier vous-même. »

Tout à coup la voix aigre de la vieille Champsaison s'écria :

« Lambert est fou! Son mariage est impossible à défaire : est-ce que le trousseau n'est pas marqué? »

Les auteurs dramatiques ont sur les romanciers un précieux avantage : ils baissent la toile à leur gré. S'il m'était permis d'usurper les priviléges de Dumas fils ou d'Augier, de Thiboust ou de Sardou, je baisserais le rideau sur le mot du brave Lambert, vous laissant le plaisir d'accommoder le reste.

Par malheur, le dénoûment de la comédie ne s'arrangea pas tout seul.

Le comte de Mably fut littéralement mis à la porte par sa tante, Mme de Saint-Génin. La duchesse de Haut- Mont, qui avait pris sa défense, s'entendit injurier comme à la halle : les noms de sorcière et de vieille entremetteuse sont les plus doux de ceux qu'on lui donna. Le marquis de Lanrose et sa femme se prononcèrent énergiquement en faveur de la duchesse et, par suite, de Mably. Adhémar et Yolande, fascinés par les mérites de Gontran ou par les millions de Valentine, firent chorus avec le marquis, et M. de Mably se tailla comme une famille dans la parenté de Saint-Génin.

Les Sombrevaux, les Girenseigne, et dix autres, formèrent le bataillon carré autour de la baronne. Le chevalier de Grissac, qui avait bien dîné, poussa le zèle jusqu'à se camper en face de Mably, en le regardant d'une certaine façon. Mais Mably l'ayant regardé à son tour d'une certaine manière, l'ancien brave pirouetta sur les talons et se perdit dans la

foule pour rêver plus à l'aise aux beaux jours du bois de Boulogne.

Le malheureux Lambert se trouva tiraillé entre les deux camps, maltraité par les uns, caressé par les autres, accablé par sa mère, inquiété par ses créanciers, mal remercié par Gontran, qui perdait un peu la tête; en somme, moins heureux et moins récompensé qu'il n'avait cru. Ses fermiers eux-mêmes et ses gens ne le considéraient pas autant depuis qu'il avait tourné bride à la fortune; la noblesse des environs se groupait autour de lui avec plus de curiosité que d'admiration : pour la plupart de ces gens-là, il n'était pas un héros, mais un phénomène. En l'absence de M. Fafiaux, qui avait arraché sa nièce, le troupeau des âmes bien pensantes ne s'était point immédiatement dispersé. Il s'agitait avec prudence et murmurait à demi-voix cent choses désagréables. M. de Saint-Génin avait offensé le parti dans la personne de son chef; à supposer qu'il eût le droit de refuser Mlle Barbot après l'avoir demandée, rien ne lui permettait de disposer d'elle et surtout au profit d'un homme mal pensant. Le chanoine Parisot, honnête homme et justement estimé, laissa M. Fafiaux en fureur et Valentine en larmes pour venir essayer un dernier effort sur Lambert.

« Mon cher enfant, lui dit-il, n'espérez pas que votre acte de renoncement profite à la personne que vous avez en vue : notre excellent ami a pris Dieu à témoin qu'il ne donnerait pas sa nièce au jeune homme en question. C'est pourquoi, si vous êtes sage,

vous remettrez les choses en ordre, tandis qu'il est encore temps. Je viens de catéchiser ma chère pénitente; elle se soumet à tout...

— Merci bien! répondit Lambert. Il ne me manquerait plus que d'être épousé par pénitence! Avouez que j'aurais l'air d'un fameux imbécile si je la prenais pour femme après avoir dit qu'elle aime Gontran! Pourquoi donc ne se marierait-elle pas avec lui? Elle est majeure et libre de ses actions comme de sa fortune : je le dirai à M. Fafiaux, s'il ne le sait pas. »

Un incident à la fois pénible et ridicule acheva cette soirée. Parmi les hôtes du mois précédent, il s'en trouva plusieurs qui voulurent quitter la maison le soir même. M. Fafiaux, par exemple, n'y pouvait plus rester après ce qu'on lui avait fait, ni la duchesse après ce qu'on lui avait dit. Lambert n'avait pas prévu ces difficultés-là; tous ses chevaux étaient promis aux invités du jour. Il fallut inventer des combinaisons, empiler vingt personnes dans un break et cinq dans un coupé; les deux générations de Lanrose s'en allèrent sans leurs bagages. Le chapitre des adieux fut chargé de complications innombrables : telle personne avait à cœur d'embrasser Lambert, qui ne se souciait pas d'en faire autant à la baronne. Ajoutez que Gontran, après les violences de sa tante, ne pouvait guère aller dormir chez elle à Bellecour. Louison lui lançait des regards chargés à balle. Enfin tout s'arrangea, médiocrement pour les uns, presque bien pour les autres.

La duchesse et les Lanrose élurent domicile dans

un des grands hôtels de Lyon. Gontran s'installa tout près d'eux; Lambert vint les voir tous les jours, en dépit de sa mère. Il poursuivit jusqu'au bout son œuvre de dévouement, découvrit la retraite où M. Fafiaux avait caché Valentine et fournit à la duchesse les moyens d'y pénétrer. La jeune fille, conseillée, soutenue, encouragée, osa vouloir être heureuse. Elle parla nettement à son oncle, qui céda :ce ne fut pas sans protester bien haut et sans prédire tous les malheurs à cette fille rebelle.

Gontran, de son côté, se mit en règle avec la loi. Quand toutes les formalités furent remplies, c'est-à-dire au bout de trois semaines, il épousa sans bruit, aux heures les plus discrètes, en présence de Lambert et de cinq ou six autres personnes, une enfant qu'il aimait sans presque la connaître et dont lui-même était plus aimé que connu.

Le trousseau fut donné au couvent des Ursulines.

TABLE DES MATIÈRES

I. Un baron à la mer..... 3
II. Où le lecteur fera de belles connaissances... 23
III. Comment Lambert de Saint-Génin faisait sa cour à Valentine..... 55
IV. La cloison..... 71
V. Qui se passe en conversation, mais qui n'en est pas moins utile..... 91
VI. Valentine..... 111
VII. Gontran..... 139
VIII. Deux cousins dans une balance..... 191
IX. Où l'amour est battu sur toute la ligne..... 235
X. Où l'on verra l'étonnement d'un fermier et plusieurs choses intéressantes..... 279

786 06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P6-06.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

ROMANS, NOUVELLES ET OUVRAGES DIVERS

Première série, a 3 fr. 50 le volume broché

ABOUT (Ed.) : *Madelon*. 1 vol.
— *Le roman d'un brave homme*. 1 vol.
CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française :
— *Le comte Kostia*. 1 vol.
— *Le grand œuvre*. 1 vol.
— *Le fiancé de Mlle Saint-Maur*. 1 vol.
— *Samuel Brohl et Cie*. 1 vol.
— *L'idée de Jean Téterol*. 1 vol.
— *Amours fragiles*. 1 vol.
— *Le secret du précepteur*. 1 vol.
— *Jacquine Vanesse*. 1 vol.
— *Olivier Maugant*. 1 vol.
DAUDET (Ernest) : *Le roman d'un conventionnel*, Hérault de Sechelles et les dames de Bellegarde. 1 vol.
FERRY (G.) : *Le coureur des bois*. 2 vol.
— *Costal l'Indien*. 1 vol.
GEBHART (Emile), de l'Académie française : *D'Ulysse à Panurge*, contes héroïcomiques. 1 vol.
— *Conteurs florentins du moyen âge*. 1 vol.
LYNCH (Miss Hannah) : *Très véridique histoire d'une petite fille*, trad. de l'anglais. 1 vol.
RUIN [illegible] : *Amour de philosophe*, Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Dillot. 1 vol.
SAINTINE (X.) : *Picciola*. 1 vol.
VERCONSIN : *Saynètes et comédies*. 2 vol.

Deuxième série, a 3 fr. le volume broché

ERCKMANN-CHATRIAN : *L'ami Fritz*. 1 vol.
MEUNIER (G.) : *L'Œuvre de Cherbuliez*. Extraits choisis. 1 vol.
ROBERTET (G.) : *L'œuvre de Lamartine*. Extraits choisis. 1 vol.
ROSTAND (E.), de l'Académie française : *Les sentiers unis*, poésies.

Troisième série, a 2 fr. le volume broché

ABOUT (Ed.) : *Germaine*. 1 vol.
— *Le roi des montagnes*. 1 vol.
— *L'homme à l'oreille cassée*. 1 vol.
ABOUT (Ed.) (suite) : *Maître Pierre*. 1 vol.
— *Les mariages de Paris*. 1 vol.
GERARD (J.) : *Le tueur de lions*. 1 vol.

Quatrième série, a 1 fr. le volume broché

ABOUT (Ed.) : *Alsace*. 1 vol.
— *Les mariages de province*. 1 vol.
— *La vieille roche*, 3 vol. :
Le mari imprévu. 1 vol.
Les vacances de la comtesse. 1 vol.
Le marquis de Lanrose. 1 vol.
— *L'infâme*. 1 vol.
— *Le Fellah*. 1 vol.
— *Tolla*. 1 vol.
— *Le turco*. 1 vol.
— *Trente et quarante*. — *Sans dot*. — *Les parents de Bernard*. 1 vol.
BARNUM (P.-T.) : *Les Millions de Barnum*, amuseur des peuples, autobiographie, par J. Soudan. 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : *Paul et Virginie*. 1 vol.
BERTHET (É.) : *Les houilleurs de Polignies*. 1 vol.
CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française :
— *Prosper Randoce*. 1 vol.
— *Paule Méré*. 1 vol.
— *Le roman d'une honnête femme*. 1 vol.
— *L'aventure de Ladislas Bolski*. 1 vol.
— *La bête*. 1 vol.
— *La vocation du comte Ghislain*. 1 vol.
— *Après fortune faite*. 1 vol.
— *La revanche de Joseph Noirel*. 1 vol.
— *Meta Holdenis*. 1 vol.
CHERBULIEZ (V.) (suite) : *Miss Rovel*. 1 vol.
— *Noirs et Rouges*. 1 vol.
— *La ferme au Choquard*. 1 vol.
— *Une gageure*. 1 vol.
— *Profils étrangers*. 1 vol.
DU CAMP (M.), de l'Académie française. *Souvenirs* [illegible]
DURUY (G.). *L'[illegible]*. 1 vol.
— *Victoire d'âme*. 1 vol.
ÉNAULT (L.) : *Alba*. 1 vol.
— *Christine*. 1 vol.
— *Nadéje*. 1 vol.
— *Le baptême du sang*. 2 vol.
— *L'amour et la guerre*. 2 vol.
FILON : *Contes du Centenaire*. 1 vol.
— *Amours anglais*. 1 vol.
— *Violette Mérian*. 1 vol.
HOUSSAYE (A.) : *Sculpteurs*. — *Peintres*. — *Musiciens*. 1 vol.
LAS CASES (Comte de) : *Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier*. 1 vol.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon Ier*. 1 vol.
PORADOWSKA (M.) : *Demoiselle Micia*. 1 v.
TOLSTOÏ : *Souvenirs*. 1 vol.
TOPFFER (R.) *Nouvelles genevoises*. 1 vol.
— *Rosa et Gertrude*. 1 vol.
— *Le presbytère*. 1 vol.
— *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*. 1 vol.

794-06. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-06-1575.